BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
I 66
NAPOLI

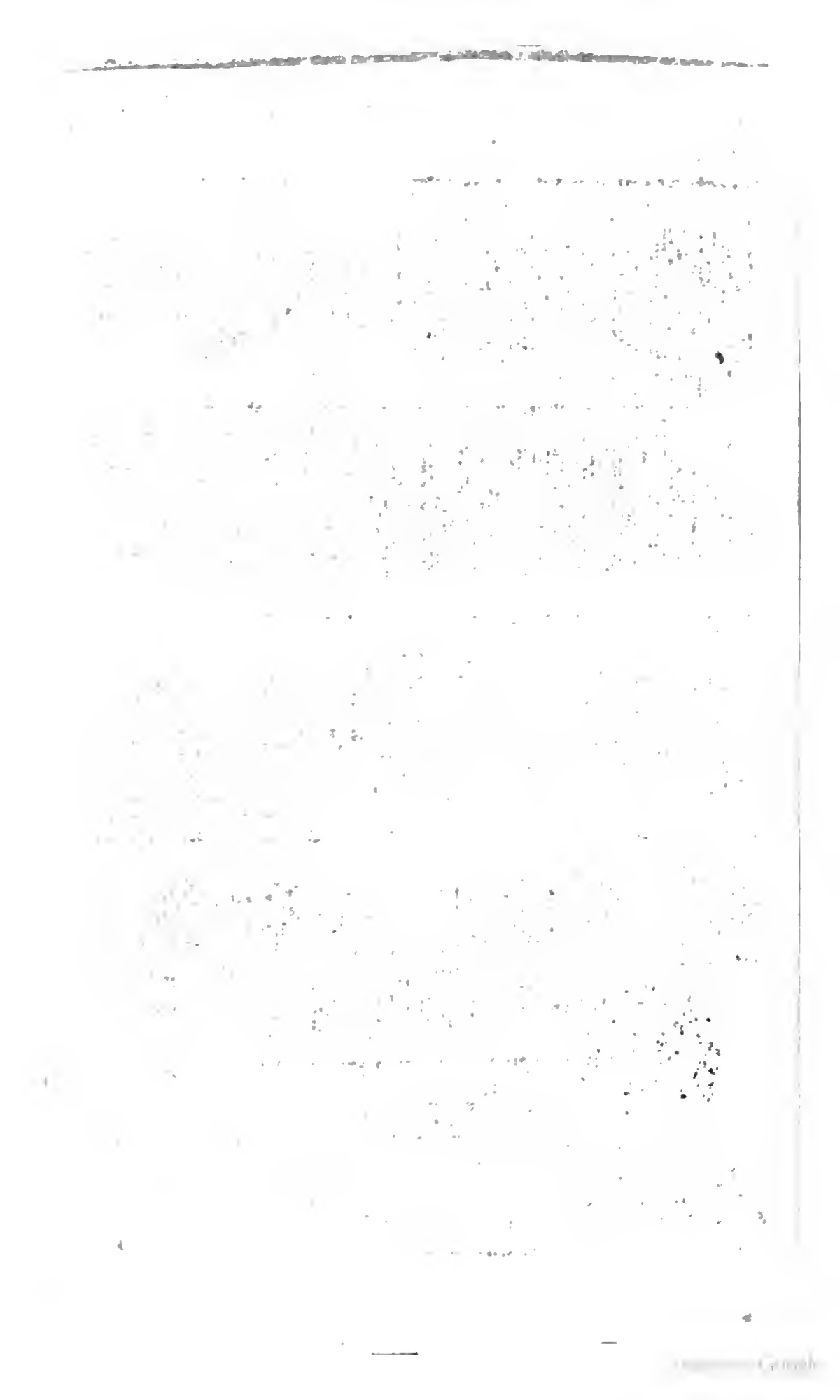
Lij. II

Digitized by Google

II Suppl. Palat. A. 166

Biblioteca Nazionale
Napoli

C.B. Glassbach sc.



627.263

ABRÉGÉ
DE
TOUTES LES SCIENCES
A L'USAGE
DES ADOLESCENS,
ET
DE TOUS CEUX QUI VEULENT
S'INSTRUIRE
PAR Mr. FORMEY.

TOME II.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A BERLIN,
CHEZ JOACHIM PAULI,
LIBRAIRE SOUS LES ARCADES.
MDCCLXV.

AVERTISSEMENT.

Je n'aurois rien à dire à mes Lecteurs, ſi je ne me croyois obligé de prévenir une objection. On ſera ſurpris ſans doute qu'ayant entrepris un *Abrégé de toutes les Sciences*, & me trouvant à la fin du ſecond volume, je n'aye encore donné que la partie théoretique de la Logique. On me demandera, ſi je veux faire une centaine de volumes, probablement requis pour l'exécution complette de mon plan. Je répons d'abord que je n'en ſai rien moi même, & que ces volumes paroiſſant ſucceſſivement, c'eſt aux Lecteurs à voir s'ils veulent les acquérir; ce qui, pourvu que Dieu me laiſſe la vie & les forces, décidera de leur continuation & de leur nombre. Enſuite, ſi ce que je donne eſt bon, utile, il n'y a pas grand

ſujet

ſujet de ſe plaindre de ce que je donne trop. Au milieu de ce déluge d'Ecrits que je m'abſtiens de caractériſer, ne ſeroit-il pas permis d'en publier quelques uns qui fuſſent deſtinés au véritable bien des hommes; & cette deſtination ſeule ſuffiroit-elle pour exciter la ſatiété? Enfin une derniere réponſe, déciſive ſelon moi, c'eſt que l'art de raiſonner d'une maniere juſte & ſolide, eſt le véritable *Abrégé de toutes les Sciences;* & qu'ainſi on ne ſauroit pécher en le dévelopant dans toute ſon étendue, en affermiſſant ſes principes d'une maniere inébranlable, & en facilitant ſes opérations d'une maniere qui les transforme en vrayes habitudes. Quand cela ſera fait, on pourra aller beaucoup plus vîte, & le reſte ira comme de ſoi-même.

TABLE

TABLE
DES
ENTRETIENS.

ENTRETIEN VIII.

Sur les Jugemens & sur les Propositions qui les concernent. pag. 1

ENTRETIEN IX.

Sur la maniere dont les Mathématiciens divisent & nomment les Propositions. 50

ENTRETIEN X.

Des diverses rélations qu'ont entr'elles les Propositions logiques. 68

EN-

ENTRETIEN XI.

Sur l'art des Syllogiſmes réguliers. 105

ENTRETIEN XII.

Sur quelques autres eſpeces de Syllogiſmes & d'Argumens. 129

ABRE-

ABRÉGÉ
DES
PRINCIPALES SCIENCES
A L'USAGE
DES
ADOLESCENS.

ENTRETIEN VIII.

Sur les Jugemens et sur les Propositions qui les énoncent.

LE MAITRE.

Je vous vois revenir avec un air de satisfaction & d'empressement, qui m'annonce, que vous avez trouvé du plaisir dans nos Entretiens précédens, & que vous vous en promettez de ceux que nous aurons

encore, s'il plait à la bonne Providence de nous conſerver l'un & l'autre ſains & ſaufs, de corps & d'eſprit.

Le Disciple. Si jamais le viſage a été un fidele miroir de l'ame, c'eſt ſans doute à préſent. J'ai non ſeulement goûté du plaiſir dans nos Entretiens; cette expreſſion eſt beaucoup trop foible, puisque nous la prodiguons ſans ceſſe en faveur de choſes qui nous amuſent nous ébloüiſſent, nous étourdiſſent, et qui pis eſt, ne ſervent qu'à rappetiſſer notre eſprit, & à dégrader nos ſentimens; mais j'ai trouvé le bonheur, cet objet ſi deſiré, ſi peu connu, ſi mal cherché, & par conſéquent ſi rarement trouvé; je l'ai, dis-je, apperçu, ſaiſi, et me le ſuis vrayement approprié, à meſure que ſous votre direction, j'ai vu la route de la vérité s'ouvrir, s'applanir, & m'offrir à chaque pas des biens mille fois préférables à ceux, qui excitent la cupidité des hommes, & les engagent à ſoutenir les plus rudes travaux, & à courir les plus grands dangers, dans la vue de les acquérir.

M. Je ne crains point, que cette ardeur ſe rallentiſſe, parce qu'il n'y aura jamais rien à rabattre, ni de vos eſpérances, ni de vos jouiſſances. Après la Religion, il n'y a que la Philoſophie qui tienne fidelement ce qu'elle promet, & beaucoup au delà de ce qu'elle promet.

Et

Et la Religion elle-même, malgré ſon importance & ſa dignité, ne nous met en poſſeſſion de tous ſes biens, qu'après la conviction que nous acquérons de ſa vérité & de ſa divinité; conviction, qui, comme toutes les autres, remonte aux principes de la certitude, lesquels ne ſont autre choſe que les notions pures & lumineuſes d'une ſaine Philoſophie. Mais laiſſons au tems & à votre application l'abondante récolte de ces précieux fruits. Reprenons le fil de la Logique à l'endroit, où nous en étions reſtés, & continuons ſans nous arrêter, ni nous permettre d'autres digreſſions que celles, qui en naiſſant immédiatement du ſujet, y ramenent fidèlement. Où en étions-nous?

D. A la Définition. Il me ſemble, que cette importante matiere terminoit la doctrine des Idées, & achevoit d'expliquer tout ce qui ſe rapporte à la premiere operation de notre Ame, par laquelle elle ſe borne à bien ſaiſir les objets, qui l'affectent, & à s'en former des repréſentations exactes. Quand on a ainſi de bons matériaux, c'eſt une avance conſidérable.

M. Sans contredit: il ne s'agit plus que de ſavoir les mettre en oeuvre; & vous ſentez bien que pour cet effet il faut commencer par les travaux les plus faciles & les plus ſimples. Allez dans tous les atteliers; vous verrez que c'eſt ainſi qu'on forme les Apprentifs, & qu'ils

deviennent maîtres. L'apprentiſſage dont nous allons nous occuper, eſt juſqu'à un certain point l'ouvrage de la Nature. Dès que les enfans ont acquis quelques idées, ils en font d'eux mêmes des aſſociations, des aſſortimens; mais cela reſſemble ſouvent à leurs Chateaux de cartes qu'un ſouffle renverſe. Le malheur eſt que les enfans, devenus hommes, ne font encore que trop de ces Châteaux; & de là vient que leur vie, ſuivant l'idée qu'en donne un des Poëtes les plus philoſophes, ſe paſſe à édifier & à détruire, à changer & à rechanger tout ce qui paſſe par leurs mains:

Deſtruit, aedificat, mutat quadrata rotundis;

dit Horace; & après lui l'Horace de la France;

Aujourdhui dans un caſque, & demain dans un froc.

Ces bizarreries diſparoitroient, ces écarts ſeroient inconnus, ou du moins ne ſeroient pas à beaucoup près ſi fréquens, ſi, dès l'entrée de leur carriere, on accoutumoit les Etres penſans à former des aſſemblages d'idées conformes à la nature des choſes. Tout au contraire il ſemble, qu'on ſe plaiſe à créer la déraiſon, ſi je puis m'exprimer ainſi, dans les enfans, & à les tenir auſſi loin de la bonne voye, qu'il eſt poſſible. On craint, qu'ils ne perdent trop tôt leurs

leurs graces enfantines; & ces graces, on les fait conſiſter dans un babil de perroquet. A la bonne heure; ils demeurent perroquets toute leur vie. Ces travers appartiennent à la grande matiere de l'éducation, ſi à la mode aujourd'hui, & que ſi peu d'Ecrivains ſavent ramener à ſes vrais principes. Ce n'eſt pas ici le lieu de s'y étendre; & j'ai eu des occaſions de m'expliquer à cet égard. Nos premieres jugemens ſont ceux de la Nature; nous commençons par là la carriere de la vie raiſonnable, ou ſoi-diſant telle. Il faut commencer de même la carriere de la vie ſcientifique. Les idées ſont acquiſes, au moins dans un certain nombre. Que faut-il en faire pour juger? Et qu'eſt-ce qu'un *Jugement?*

D. Ce ſeroit à vous, comme à mon Docteur, à me le dire; mais, puiſque vous voulez voir, ſi je ſais prévenir vos inſtructions, ou plutôt ſi je me rappelle les notions préliminaires, que vous m'avez déjà fournies, en me dévelopant les principes de Phychologie, dont il faut être inſtruit avant que de ſe mettre à l'étude de la Logique*); je me conformerai à vos intentions, & je vous expoſerai la nature & les caracteres de ce qu'on nomme *Jugement* en Logique, c'eſt à dire, de ce qui conſtitue la ſeconde Opération de l'ame. Je vous ferai même un

*) Voyez Tome I. p. 189 & ſuiv.

aveu dont vous ne me ſaurez pas ſans doute mauvais gré: c'eſt que, ne trouvant pas juſte que toute la peine de mon inſtruction retombât à plein ſur vous, je me ſuis préparé ſur cette matiere, & je continuerai à me préparer ſur les ſuivantes par la lecture de l'Ouvrage que vous regardez comme le meilleur dans ce genre; c'eſt la grande Logique de M. *de Wolf.* Ce premier labour doit, ce me ſemble, favoriſer l'accroiſſement de la ſemence que vous répandez.

M. Bien loin de déſapprouver votre attention, je ne ſaurois aſſez la louer; & il ſeroit à ſouhaiter, que tous ceux, qui étudient en tout genre, mais ſurtout en Philoſophie, ne reçuſſent jamais de leçon, ſans faire deux choſes; la prémiere, c'eſt d'y venir préparés par une lecture préalable ſur le ſujet qui doit être traité; la ſeconde, c'eſt de répéter & de repaſſer ſoigneuſement la leçon, qui vient d'être donnée. Sans cela c'eſt envain qu'on paſſe des années, & qu'on paſſeroit des ſiecles, dans un Auditoire de Philoſophie; on en ſort tel qu'on y eſt entré; & d'injuſtes Cenſeurs font retomber ſur un Maître qui enſeigne de la maniere la plus nette et la plus ſolide ce qui ne doit être imputé qu'à des Diſciples inattentifs & inappliqués. Votre comparaiſon de la ſemence eſt très juſte: le Sauveur lui même a daigné s'en ſervir: les doctrines les plus excellentes ſont infructueuſes,

dès

dès qu'elles tombent dans des lieux pierreux, entre des épines, ou à côté du champ. Dites donc, mon cher & digne Disciple, dites avec une pleine confiance ce que vous avez apris par une lecture, qui ne peut manquer d'avoir été judicieuse & réflêchie.

D. Un *Jugement* est composé de deux idées. L'une des deux est celle dont on affirme, ou l'on nie quelque chose. L'autre est celle, qui est affirmée ou niée de la premiere. Quand l'opération est intérieure, & consiste dans la simple combinaison des idées mêmes, elle conserve le nom *Jugement;* mais, dès que l'expression y est jointe, & que les termes propres à désigner les idées sortent de la bouche de celui qui parle, ou sont tracés par la plume de celui qui écrit, le *Jugement* reçoit le nom d'*Enonciation*, ou plus communément, celui de *Proposition,* dont nous nous servirons uniquement dans la suite. Ainsi comme le *Jugement* résulte de l'assemblage de deux idées, la *Proposition* se forme par l'assemblage de deux termes; & elle exprime un Jugement, si les termes sont en effet ceux, qui répondent aux idées de ce Jugement. De ces deux idées ou termes, il vient d'être dit qu'il y en a un dont on affirme, ou nie quelque chose: & les Logiciens l'appellent *le Sujet;* & un autre, qui est affirmé ou nié du prémier, c'est le *Prédicat.*

M. Il me ſemble, que ce dernier mot de *prédicat* n'eſt pas uſité dans les Logiques Françoiſes*).

D. Cela eſt vrai: on s'y ſert de celui d'*attribut*, mais il réſulte delà une équivoque, ou un double emploi du même terme, qui n'eſt pas convenable à la préciſion du langage philoſophique. On a beſoin du mot d'*attribut* pour déſigner les propriétés qui découlent de l'eſſence, & qui ont néceſſairement lieu, dès qu'on a réuni ces premieres qualités qui ne ſe déterminent point les unes les autres, & dans l'aſſemblage desquelles l'eſſence conſiſte. Ce ſeroit donc une incongruité logique que de rappeller ici le même mot d'*attribut*, pour marquer le ſecond terme d'une propoſition, celui qui eſt affirmé ou nié du premier, c'eſt à dire, du ſujet. Si, dès l'origine de la Philoſophie, on

*) Tandis que j'écris ceci, je reçois un petit Ouvrage très bien fait, & digne de la réputation de ſon Auteur. C'eſt un *Eſſai ſur la maniere de former l'eſprit, ou premiers Elémens de la Logique, par* Mr. Bertrand, *premier Paſteur de l'Egliſe françoiſe de Berne, des Académies de Berlin, de Gottingue, de Stockholm, de Florence, de Leipſick de Mayence, de Baviere, de Lyon, de Nancy, de Basle, Sécretaire perpétuel de la Societé Economique de Berne*, &c. à Lyon, 1764 in 8. pp. 132. ſans la Dédicace & le diſcours préliminaire, qui en ont XXXVI. Le mot d'*attribut* y eſt employé dans le ſens de *prédicat*, p. 34.

on avoit eu l'attention ſcrupuleuſe, d'attacher à chaque idée un terme, qui lui fût propre, & dont le ſens demeurât invariable, on n'auroit pas vu naitre tant d'embarras de l'uſage des termes, qui à chaque moment ſe croiſent, ſe choquent, & forcent à partager une application qui devroit être réſervée toute entiere à l'examen des choſes mêmes.

M. Rien de plus judicieux que ces Obſervations. Mais revenons à notre objet principal, c'eſt à dire, à la maniere d'exprimer nos jugemens par des propoſitions, qui ayent tous les caracteres qu'exige une ſaine Logique. Le ſujet & le prédicat ſuffiſent-ils pour cet effet?

D. Non; placés l'un à côté de l'autre, ils ne préſentent qu'une idée complexe, ſans affirmation, ni négation. *Dieu tout-puiſſant; ſoleil lumineux,* ne ſont que des manieres d'appercevoir les choſes, & non d'en juger.

M. Que faut-il donc de plus?

D. Il faut au moins le petit mot *eſt*, qu'on appelle la *copule,* ou le lien, parce qu'il ſert en effet à lier les deux idées, qui n'étoient auparavant, pour ainſi dire, qu'adoſſées. Ainſi dites; *Dieu eſt tout puiſſant, le Soleil eſt lumineux*; & vous aurez changé en deux propoſitions affirmatives les quatre idées, qui ne pouvoient être conſidérées ſans cela que comme des matériaux.

C'eſt là ce que nous faiſons toutes les fois que nous trouvons ou croyons trouver entre deux idées un rapport, qui ſuffit pour affirmer l'une de l'autre.

M. Mais nous ne ſommes pas toujours dans le cas d'obſerver ce rapport; & il nous arrive, en le cherchent, de remarquer préciſément le contraire, c'eſt à dire, le non-rapport, la répugnance entre deux idées. Le Soleil ſeroit-il froid? Dieu ſeroit-il injuſte? Non, ſans doute; & pour exprimer les jugemens que nous portons dans ces occaſions, il faut quelque choſe de plus.

D. Il faut le mot que vous venez de prononcer, un *non*, ou ce qu'on appelle la particule négative, qui étant miſe devant la copule, ou le verbe *eſt*, change l'affirmation en négation. *Le Soleil n'eſt pas froid. Dieu n'eſt pas injuſte.* Tout dépend donc de notre maniere de voir les objets, & de ſaiſir leurs rapports. Aux yeux de Leibnitz & de Pope tout eſt bien: propoſition affirmative qu'on peut étendre & développer, en diſant que le Monde, ou l'aſſemblage de toutes les choſes paſſées, préſentes, & à venir, eſt l'ouvrage d'un Etre ſouverainement parfait, qui, entre tous les plans des Mondes poſſibles, a choiſi & exécuté le meilleur. Aux yeux de l'Auteur du Poëme ſur la déſtruction de Lisbonne, (car ce ſeroit avilir nos Entretiens que d'y parler de Candide,) tout eſt mal, c'eſt à dire

à dire, que le Monde n'a rien, qui exprime les ſouveraines perfections de l'Etre ſuprême. Tel eſt le cas de toutes les controverſes; l'un dit *A eſt B,* & l'autre, *A n'eſt pas B.*

M. Vous m'avez très bien expoſé la nature, & pour ainſi dire la ſtructure, des Propoſitions logiques. Mais l'uſage du verbe *eſt,* & la place occupée par la particule négative, ne ſouffrent-ils jamais aucune variation? Faut-il méconnoître, & exclurre du nombre des Propoſitions toutes celles qui ne portent pas, ſi je puis m'exprimer ainſi, cette livrée?

D. Ce ſeroit tomber dans cette précipitation blâmable qui n'eſt que trop commune dans le monde, de juger d'après le premier coup d'œil, & ſur les ſimples apparences. Il faut aller droit à la réalité, chercher le ſens, s'aſſurer de la convenance ou de la diſconvenance, & rendre enſuite aux propoſitions la forme & la force que quelque déguiſement accidentel leur avoit ôtée. Si dans la Société on tiroit ainſi la vertu de l'état obſcur où elle eſt enſévelie, & qu'on y plongeât le vice, & ſurtout l'hypocriſie, qui méritent d'y être condamnés, les choſes iroient bien mieux qu'elles ne vont; ſoit dit ſans préjudice du meilleur monde, puisque les déſordres apparens de l'état actuel ne laiſſent pas d'aboutir à l'iſſue la plus heureuſe, au denouement le plus ſatisfaiſant.

M.

M. Quels ſont ces déguiſemens, dont les Propoſitions ſont ſuſceptibles?

D. Nous en indiquerons ſucceſſivement de pluſieurs ſortes, & qui demandent un eſprit exercé dans les opérations de la Logique, pour être apperçus & détruits. Commençons par les plus ſimples. Le plus fréquent de tous, c'eſt celui, qui ſubſtitue un verbe quelconque au verbe ſubſtantif, en mettant au lieu de la copule *eſt*, & du prédicat qui devroit le ſuivre, un ſeul mot qui les contient l'un & l'autre. *Le Soleil éclaire* veut dire la même choſe, que *le Soleil* eſt lumineux. *Le feu brule, l'eau mouille, la terre tremble* &c, ſont autant de propoſitions ou le verbe fait la double fonction de copule, & de prédicat. Ou bien quand le prédicat ſeroit conſervé & précedé d'une verbe différent de celui qui ſert de copule, on peut toujours en tirer la copule, & tranſporter le ſens du verbe ou prédicat. Quand je dis, par exemple, *les peres aiment leurs enfans*, c'eſt comme ſi je diſois *les peres ſont aimans leurs enfans; ſont remplis d'affection pour eux* &c. Il ne peut donc naître aucune difficulté de l'uſage d'un verbe quelconque, puiſque tout verbe, dans tous ſes tems & dans toutes les perſonnes de ces tems, peut être décompoſé de façon que la copule ordinaire ſe retrouve, & ſoit ſuivie du prédicat. *J'aime*, ou *je ſuis aimant*; *tu aimes*, ou *tu es aimant*; *il aime*, ou *il eſt aimant*, &c.

Il

Il me paroit ſuperflu d'inſiſter davantage ſur une choſe auſſi évidente. J'aime mieux récapituler ce qui a été dit juſqu'ici. Juger, c'eſt joindre, ou ſéparer deux idées. Les joindre c'eſt affirmer; les ſéparer, c'eſt nier. Il y a donc *Jugement affirmatif* & *Jugement négatif;* leſquels étant énoncés par les termes, qui ſont néceſſaires pour cet effet, forment une propoſition affirmative, ou une propoſition négative. Voilà pour la forme; mais quant au fond, dont le philoſophe fait toujours ſon objet capital, l'eſſence de l'affirmation conſiſte à dire qu'une choſe convient à une autre, le prédicat au ſujet; & l'eſſence de la négation, à éloigner deux idées l'une de l'autre, en déclarant qu'elles ne peuvent avoir la rélation de ſujet & de prédicat. Ici l'affaire devient, pour ainſi dire, ſérieuſe; il ne s'agit plus de ſimples combinaiſons artificielles, qui ne ſont que de petites énigmes à deviner; il s'agit de trouver le vrai & le faux, de les voir, où ils ſont, & de ne pas leur ſubſtituer des fantômes, qui nous en impoſent au point de nous faire prononcer d'un ton affirmatif & déciſif des choſes qui ſont purement négatives, & réciproquement. Ceux qui mépriſent la Logique, ou du moins qui la croyent trop minucieuſe, ſe trompent à leur dam; de ces moindres détails qu'ils négligent, on voit ſortir des traits de lumiere frappans, des directions dont on ne ſauroit ſe paſ-

paſſer, dès qu'on tend à la vérité & à la certitude. Mais les commençans ne ſauroient arriver tout d'un coup à ces grands uſages; il faut qu'ils aillent pied à pied, & la lenteur de leur marche ne doit point les rebuter. Elle en eſt d'autant plus ſûre, parce que cette lenteur n'eſt autre choſe qu'une ſage circonſpection, quoi qu'en penſent ceux, qui la regardent comme une perte de tems & une ſource d'ennui. Dans le deſſein, où je ſuis donc de ne rien négliger, je parlerai ici de l'eſpece de propoſition, qui porte le nom d'*infinie*. C'eſt celle où la particule négative, quoique placée au milieu de la propoſition, ne porte pas néanmoins ſur la copule, mais doit être rejettée dans le ſujet, ou dans le prédicat. Quand on dit, par exemple: *Le Dogme de la Création n'eſt pas contradictoire*; le ſens de cette aſſertion emporte que *le dogme de la Création eſt un dogme, qui ne renferme aucune contradiction.* Ainſi, bien loin de lier enſemble les idées de création & de contradiction, & d'affirmer celle-ci de celle-là, on ſépare ces deux idées, & l'on déclare que l'une ne convient pas à l'autre. Tout dépend donc ici de l'attention & du bon ſens: quand on a de juſtes idées de l'affirmation & de la négation, il eſt facile de les trouver où elles ſont, & de les demêler même au travers des apparences qui préſentent l'une pour l'autre.

M.

M. De ſemblables remarques me paroiſſent fort intéreſſantes; & je me garderois bien de les ranger au rang des ſubtilités. Mais vous m'avez fait entrevoir quelque choſe de plus important encore; & il me tarde d'y arriver.

D. Je m'empreſſe à ſatisfaire à vos deſirs, quoique je pûſſe encore faire mention de ces expreſſions dont l'affirmation eſt négative, ſi je puis m'exprimer ainſi. Ce ſont celles, qui dénotent, non la poſſeſſion, mais la privation de quelque réalité. Toutes les fois qu'on dit d'une choſe qu'elle manque de quelque qualité, qu'elle en eſt privée, deſtituée; c'eſt autant que ſi l'on diſoit qu'elle *n'eſt* pas douée de ce dont on parle. Affirmer que *les bêtes manquent de raiſon,* c'eſt ne rien affirmer; c'eſt ſimplement nier que la raiſon convienne aux bêtes. Mais c'eſt cela même, qui me conduit au développement de la doctrine, qui eſt ici le principal objet de votre curioſité, & qui certainement la mérite. Pour bien développer cette doctrine, il faut en quelque ſorte entrer dans le cerveau humain, & aſſiſter à la naiſſance des idées, à leur introduction, à leur premiere formation. On ſçait quelles ſont les éducations vulgaires; & ne pourroit-on pas ajouter, qu'il n'y a que des éducations vulgaires? On rend à tous les enfans le même office, c'eſt de leur apprendre à parler; & l'on croit en même tems

tems leur apprendre à penſer, parce que toutes les fois qu'ils apprenent un mot, on leur fournit l'idée, à laquelle ce mot doit répondre. Mais à quoi cela ſert-il, ſi de ces idées les unes ſont des choſes, des réalités, & les autres des riens, des fictions, ou même des contradictions? Où ſont ceux, qui ſachent diſtinguer exactement nos idées dans les deux claſſes générales, auxquelles elles doivent être rapportées, en idées *poſitives* & en idées *privatives*; de façon qu'on ne s'aviſe jamais, de chercher des prédicats, pour les lier avec des ſujets purement privatifs; liaiſon qui ne peut ſe faire qu'à pure perte, puisque le rien ne peut être le ſujet d'aucune propoſition, ni la matiere d'aucune affirmation.

M. Faites-moi connoitre plus particuliérement ce qui conſtitue les idées privatives, & met entr'elles & entre les idées poſitives la différence, que vos prétendez y trouver?

D. La privation eſt la ſimple abſence d'une choſe, ſoit que cette choſe n'ait jamais exiſté, ſoit qu'elle ceſſe d'exiſter. Or, dans bien des cas on enviſage la privation ſous un tout autre point de vue, c'eſt à dire, comme un être, qui vient ſuccéder à un autre être, & prendre ſa place. Le jour luit: c'eſt la lumiere qui le produit, & quand elle ſe retire, il ne fait plus jour. On appelle cela la nuit; mais on s'imagine, que la nuit eſt une obſcurité poſitive, comme

comme le jour eſt une clarté poſitive; on réaliſe les ténebres, comme ſi c'étoit une teinture, une couleur, un drap, un voile. De même, quand nos yeux ſont dans leur état naturel, ils ſervent à appercevoir les objets; & le méchaniſme de la viſion s'exécute réellement; il conſiſte dans un aſſemblage de modifications qui concourent à produire l'effet viſuel. Un accident, une maladie, l'âge, affoibliſſent, dérangent, détruiſent enfin ce méchaniſme. Qu'arrive-t-il alors? Les modifications & les mouvemens dont nous avons parlé, ceſſent: l'œil eſt un organe privé d'action; & voilà l'aveuglement, la cécité, qu'on déſigne dans une infinité d'expreſſions comme une réalité. Cela vient en partie de ce qu'on la confond avec la cauſe accidentelle, comme un coup reçu, ou avec ſa cauſe permanente, comme la cataracte. Mais l'aveuglement n'eſt, ni le coup, ni la cataracte, c'eſt la ceſſation de l'acte qui faiſoit voir, l'inaction de toutes les parties que cet acte ébranloit. Le plus frappant de tous les exemples dans ce genre c'eſt celui de la Mort, cette Mort perſonifiée, que tant de gens ont préſente à l'imagination, comme un Spectre qui s'avance, qui menace, qui frappe, & à qui l'on attribue tout ce qui convient aux choſes les plus réelles. Eſt-il dont ſi difficile, d'obſerver ce qui ſe paſſe ſi ſouvent ſous nos yeux, ce qui arrive aux mourans? Toute la

machine après s'être détraquée par la maladie, ou affoiblie par l'âge, rallentit insensiblement son action; & pour ne pas étendre cette description, il suffit de tenir le pouls d'un mourant, pour avoir la plus juste idée de la mort. Ce pouls a des mouvemens plus lents & plus foibles; on a peine à la sentir; il devient vermiculaire; il remonte; il s'arrete: on est mort. Cela veut-il dire autre chose si non qu'après avoir été membre de la Société, on en sort comme on sortiroit d'une compagnie, comme on se leveroit de table à la fin d'un repas? Si l'on s'étoit tenu aux termes de *Fuit, Vixit*, on auroit conservé de plus saines idées de la mort, par laquelle nous ne faisons que cesser d'être Citoyens & de vivre. Mais, d'un côté les préjugés & les superstitions grossies par l'amour de la vie & la crainte de la perdre; de l'autre, le langage figuré de l'Eloquence & de la Poësie, ont beaucoup favorisé la création de ces Etres chimeriques, qu'on voudroit saisir en vain; ils échapent & disparoissent, dès que la raison veut s'assurer de leur existence. A ces fantômes physiques, on peut en joindre de moraux qui n'ont pas plus de droit à la réalité, malgré la place qu'ils occupent dans les discours & dans les écrits, malgré les vives impressions qu'ils font sur les hommes, & l'extrême influence qu'ils ont sur leur conduite. Vous reconnoissez sans doute à ces traits la gloire & l'op-

l'opprobre, la grandeur & la baſſeſſe, l'opulence & la pauvreté, & tant d'autes ſituations de la vie, qui ne ſont que de pures relations dont l'arrivée & le départ nous trouvent & nous laiſſent tels que nous étions. Quand j'entre dans une Compagnie, & qu'ayant prix un ſiege à droite, je change de place & me mets à gauche, je demeure aſſurément le même homme que j'étois en entrant, & que je ſerai en ſortant. En eſt-il autrement des dignités, des biens, des applaudiſſemens & des tous les autres avantages de cette nature, qu'on peut acquerir ou perdre? Monter ſur un Thrône ou en deſcendre, eſt-ce une action qui differe de celle de monter un eſcalier quelconque ou de le deſcendre? Toutes ces alternatives cependant dans les états de la vie nous paroiſſent autant de réalités qui ſurviennent, ou qui s'en vont: & nous les plaçons ſous l'empire d'un être bien digne d'y préſider, c'eſt la Fortune; Idole à laquelle convient ce qu'un Apôtre dit de toutes les autres; c'eſt que l'*Idole n'eſt rien.* Il eſt aiſé de ramener tout un coup cet expoſé au but de notre Entretien. Toutes ces idées privatives enchaſſées dans nos diſcours y deviennent perpétuellement les ſujets des propoſitions que nous formons, & des affirmations par leſquelles nous lions à ces ſujets les prédicats que nous croyons leur convenir. Notre eſprit s'occupe de tout cela; & quand les charmes de la

diction déployent en même tems leur ſéduiſante magie, on croit être dans le païs des réalités, tandis qu'on vérifie une autre expreſſion du Texte ſacré; c'eſt que l'*homme ſe promene parmi ce qui n'a que l'apparence.*

M. Je ne ſuis pas ſurpris néanmoins, que ces apparences en impoſent, puiſque tout inſtruit & convaincu que je ſuis de leur vanité, le ſimple expoſé que vous venez d'en donner n'a pas laiſſé de m'attacher, & de faire en quelque ſorte voltiger devant moi ces fantômes, dont je ne ſerai pourtant jamais la dupe. Mais vous n'avez emprunté vos exemples, que du train ordinaire des choſes & de la façon commune de penſer. Le Monde philoſophique & les notions formées par ces hommes, qui ſe piquent de ſavoir penſer, n'offriroient-ils rien de ſemblable? Toute affirmation philoſophique a-t-elle inconteſtablement un objet réel?

D. Ouï, ſi elle eſt effectivement philoſophique? Mais, comme vous n'avez en vue que les aſſertions propoſées par les Philoſophes, nous ne trouvons pas une moindre récolte à faire ici, & il eſt d'autant plus eſſentiel de le faire, que ſi dès l'entrée de la Philoſophie, on n'écarte pas ces chimeres, il n'y a plus de route, par laquelle on puiſſe ſe promettre d'arriver à la certitude. Il eſt vrai que l'entier dévelopement de ces matieres profondes & capitales ne

ſauroit trouver ſa place ici: ce n'eſt que dans la Métaphyſique, ſcience-mere, doctrine de ces premieres notions, nommées à ſi juſte titre *directrices,* que nous puiſerons les principes qui diſtinguent démonſtrativement les notions privatives de notions poſitives, les fictions des réalités. En attendant je dirai en deux mots que l'eſpace & le tems appartiennent à la claſſe des privations, malgré tous les efforts qu'on a faits pour les réaliſer. Quand les choſes réelles exiſtent dans l'étendue, & que chacune d'elles occupe un lieu, on dit qu'elles rempliſſent *l'eſpace,* & l'on conçoit cet eſpace comme un être, où elles exiſtent. Mais anéantiſſez les choſes, & vous anéantirez l'eſpace qui ne conſiſtera plus que dans la ſuppoſition idéale qu'en reproduiſant les mêmes choſes, elles occuperoient le même eſpace. Pareillement, quand les choſes ſe ſuccedent, une révolution, par exemple de quelque Aſtre à celle qui l'a précedé, on ſe repréſente la ſuite de ces révolutions, comme formant un tout réel, qui s'écoule à peu près comme l'eau d'une clepſydre; & on nomme ce tout *le Tems.* Mais où eſt le tems après l'anéantiſſement des choſes ſucceſſives? Dans la même région qu'habite l'eſpace après l'anéantiſſement des choſes ſimultanées, c'eſt à dire, dans la région des notions abſtraites, qui, des qu'on les transforme en réalités, deviennent des chimeres, des contradictions. J'aurois un

vaſte champ, ſi je voulois paſſer ici tous les êtres géométriques, tant ceux de la Géométrie élémentaire, le point ſans dimenſion, la ligne ſans largeur, la ſurface ſans profondeur, que ceux de la Géométrie ſublime, toutes ces familles de courbes, toutes ces claſſes d'Infinis en grandeur & en petiteſſe, dont les combinaiſons, les multiplications, les diviſions, conduiſent à des réſultats auſſi démontrés dans leur genre qu'ils deviennent chimériques, dès qu'on veut les tranſporter dans d'autres genres, leur attribuer quelque réalité phyſique ou métaphyſique. Après cela il n'y a point de Savant un peu diſtingué qui n'ait ſa chimere, & qui n'en faſſe l'objet de la même ardeur que le Chevalier de la Manche pour la Dame de ſes penſées. Celui-ci veut tout voir en Dieu; celui-là explique la formation des corps organiſés par des natures plaſtiques; l'un décompoſe l'Univers en Monades dont chacune eſt un miroir de ce même Univers; l'autre crée des molécules organiques, des moules intérieurs; il n'en coûte rien même de prêter aux parties élémentaires du corps, non de ſimples attractions qui ſeroient déjà fort inintelligibles, mais des appétits, des ſympathies, en vertu desquelles les parties deſtinées à former l'oeil, l'oreille &c. ſe réuniſſent & exécutent de concert cette réunion. Qu'y a-t-il de poſitif, de réel dans toutes ces doctrines? N'ont-elles pas pour caractere commun d'ex-

d'expliquer l'inconnu par l'incompréhenſible? Et ne ſuis-je pas en droit, pour revenir à mon but, de rayer du nombre des propoſitions affirmatives toutes celles, dans leſquelles le ſujet ou le prédicat n'offrent à notre eſprit aucune conceptibilité? Eſt-ce affirmer que de dire d'un ſujet qu'il a une propriété égale à Zero; ou d'attribuer une propriété reelle à un ſujet égal à Zero? Cependant le plus grand nombre des propoſitions philoſophiques bien appréciées ne reviennent pas à autre choſe.

M. Quelle déconfiture! Il ſemble un champ de bataille jonché de morts après une déroute dont il n'échape que quelques fuyards; ou une vaſte mer ſur laquelle, après une horrible tempête, on découvre quelques hommes qui cherchent à ſe ſauver en nageant. *Rari nantes in gurgite vaſto.* Je ne ſuis pas ſurpris que tant de Philoſophes ayent mieux aimé déſtruire qu'édifier; cela eſt beaucoup plus facile. Et d'ailleurs on ne ſauroit édifier qu'après avoir nettoyé le terrain où l'édifice doit être placé. Ce ſujet eſt ſi important & d'une diſcuſſion ſi intéreſſante que j'ai peine à vous engager à le quitter, pour paſſer à un autre.

D. Auſſi ne le ferai-je qu'après avoir ajouté une derniere obſervation qui n'eſt pas inférieure aux précédentes, & qui ouvre encore un nouveau champ aux réflexions ſur le peu de conſiſtance des doctrines humaines, & ſur le pen-

chant que les hommes ont à s'en impoſer à eux-mêmes. Vous ſavez qu'il y a dans les Langues pluſieurs mots qui commencent par la particule négative, comme l'*α* en Grec, l'*in* en François & en Latin, l'*un* en Allemand, &c. Ces mots ſe rapportent à des idées de tout ordre, & ſouvent à des idées capitales; on s'en ſert comme d'épithetes ſignificatives, d'attributs réels, & cela ſans héſiter, ſans avoir le moindre doute ſur leur ſignification, ſur leur réalité. Cependant toutes les fois que nous les mettons en oeuvre, & que nous les appliquons à un ſujet, c'eſt exactement comme ſi nous diſions que ce ſujet eſt ce que nous ne ſavons pas, ou tout au plus, qu'il n'a pas telle ou telle qualité. N'eſt il pas bien ſingulier qu'on employe de pareilles propoſitions, non ſeulement comme des affirmations, tandis qu'elles ſont purement négatives, mais même comme des explications auxquelles l'eſprit doit acquieſcer, & qui mettent au fait de la nature des choſes? Bornons-nous à deux exemples, mais dont l'importance eſt bien propre à réveiller l'attention. Qu'eſt ce que DIEU? C'eſt un *Etre infini*, repond-on; & l'on s'arrête comme ſi l'on avoit tout dit, comme ſi c'etoit une définition, & qu'elle fût plus claire que le défini. Mais quel eſt le ſens des termes qu'on a employés? L'*infini*, c'eſt le *non-fini*, ce qui n'a point de bornes. Premierement, de quelles bornes s'agit-il? Eſt-ce de celles

celles de l'étendue ; & faut-il en conſéquence attribuer à Dieu une diffuſion de ſubſtance, par laquelle il rempliſſe l'eſpace, (autre notion imaginaire, comme nous l'avons vû,) de façon que cet eſpace puiſſe, ſuivant le langage de quelques Philoſophes, être appellé le *ſenſorium* de la Divinité ? Ce ſont là des obſcurités impénétrables ; & quand on croiroit y voir clair, cette infinité ne dit encore rien, & ne nous apprend point ce que Dieu eſt en lui-même, ce qu'on peut lui attribuer de poſitif. Il faut donc, ou renoncer au terme d'*Infini* comme ne ſervant ici à rien, ou chercher s'il n'y auroit point une autre notion de l'Infini, qui eût la réalité déſirée, & qui nous mît en état de concevoir en Dieu une eſſence & des attributs qui rendent raiſon de ce qu'il eſt en lui-même & de l'origine de cet Univers conſidéré comme étant ſon ouvrage. C'eſt à la Théologie naturelle que cette tâche eſt réſervée ; & il ne peut y avoir de Théologie naturelle qu'autant que l'exécution de cette tâche eſt poſſible. Le ſecond exemple que j'ai en vue eſt rélatif à cette propoſition : *L'ame eſt immatérielle.* Tout ce qu'une vue attentive y découvre, c'eſt que l'ame n'eſt pas matiere, & qu'on ne doit lui attribuer aucune des propriétés du corps ou de l'étendue. Mais qu'eſt-elle, & comment s'en faire une juſte idée ? C'eſt ce que le mot d'*immatériel* n'apprendra jamais, quoique tant de

Docteurs s'y ſoient bornés, & ayent cru ſatisfaire à toutes les queſtions poſſibles en l'enonçant. Qu'on aille donc puiſer dans la Pſychologie la vraye notion de l'ame, & la démonſtration de ſa réalité. En attendant reconoiſſons qu'il eſt aiſé de philoſopher avec un dictionnaire de termes dont les uns n'ont abſolument aucun ſens, ne répondent à aucune idée, & les autres ne ſont que de pures négations, n'aboutiſſent qu'à écarter certaines réalités, ſans y en ſubſtituer d'autres. On admire la reſtauration de la Philoſophie par Deſcartes, & ſes progrès depuis cette époque. On a raiſon. Mais cette reſtauration auroit été bien plus complette, & ces progrès bien plus rapides, ſi Descartes, cet homme incomparable, & les grands hommes qui lui ont ſuccédé, n'avoient jamais fait un ſeul pas ſans être guidés par le flambeau de la diſtinction que nous propoſons ici, de celle qui apprend à ne confondre jamais les idées poſitives avec les idées privatives, & qui dégrade celles-ci des privileges uſurpés & abuſifs, dont elles n'ont que trop joui.

M. Nous rentrons ſans doute à préſent dans la matiere générale des propoſitions?

D. Oui; & c'eſt pour y trouver encore une eſpece de ſcandale, tant la route de nos connoiſſances en eſt ſemée. Je veux parler des propoſitions *identiques*, c'eſt à dire, de celles dans

dans lesquelles le ſujet & le prédicat réveillent, préciſément la même idée. Quand c'eſt en ſe ſervant des mêmes termes, la propoſition eſt dite *nugatoire*, elle n'eſt qu'un jeu. *Le Soleil eſt Soleil; Dieu eſt Dieu.* Mais il ne ſuffit pas de changer les termes pour éviter cet inconvénient. Quand on dit que *le Soleil eſt l'Aſtre du Jour*, que *Dieu eſt l'Etre ſuprême*, c'eſt ce qu'on avoit déjà dans l'eſprit, dont les vues ne s'étendent pas plus loin après ces dernieres propoſitions que ſi l'on s'en étoit tenu aux premieres. On ne ſauroit croire, combien le langage non ſeulement du vulgaire, mais des Sciences, eſt rempli de ces propoſitions, qui pompeuſement étalées, amplement dévelopées, ne diſent abſolument, que ce qui étoit déjà connu; de ſorte qu'à la fin des plus longues diſcuſſions & de volumes même entiers, on pourroit placer la propoſition identique, & même celle qui conſiſte dans la ſimple répétition d'un terme, à la fin & pour dernier réſultat. Qu'on liſe un Ouvrage reçent du P. *Bertier* de l'Oratoire, où les raiſons des Impulſionaires & celles des Attractionaires ſont déduites de la maniere la plus prolixe. De tant de milliers de propoſitions qui ſont renfermées dans ce Traité, je défie qu'on parvienne à tirer autre choſe que ces deux propoſitions finales; qu'il auroit autant valu faire imprimer en gros ca-

caracteres ſur une feuille de papier; *L'impulſion eſt l'impulſion: L'attraction eſt l'attraction.*

M. Ainſi vous prononcez un arrêt de proſcription formel & univerſel contre les propoſitions identiques.

D. De tels Arrets demandent d'être bien peſés, avant que de leur donner force de loi; & il ſeroit à ſouhaiter que dans tous les Tribunaux, celui de la Philoſophie y compris, on ne décidât jamais qu'après la plus entiere connoiſſance de cauſe, & avec les plus rigoureuſes précautions. Si je ne parlois pas à mon Maître, je dirois que vous allez être bien ſurpris de voir les propoſitions identiques réhabilitées & légitimées au point de devenir le but de nos recherches, l'objet de nos efforts, & le produit le plus précieux de cette Chymie de l'eſprit, ſi je puis m'exprimer ainſi, qui ne ceſſe d'analyſer & d'épurer les notions. A quoi tend en effet le Philoſophe digne de ce nom? A s'aſſurer qu'il a des idées diſtinctes des choſes, & à ſe mettre en état de les exprimer par de bonnes définitions. Or qu'eſt ce qu'une définition exacte, parfaite? C'eſt celle qui, en faiſant connoitre le défini, lui répond d'une maniere ſi préciſe, qu'on peut la mettre à la place de ce défini, ſans craindre qu'il en arrive jamais le moindre mécompte. De telles Définitions ne ſont-elles pas les propoſitions les plus identiques de toutes? Que je diſe: *un tri-*

triangle eſt une figure terminée par trois lignes qui ſe coupent en trois point; ou *une figure &c. eſt une triangle*, n'eſt-ce pas la même choſe? Mais, en m'exprimant ainſi, je ne tombe pas dans le défaut précédemment obſervé, à l'égard de ces propoſitions, *le Soleil eſt le Soleil*, ou *le Soleil eſt l'Aſtre du jour*, qui ne m'inſtruiſent en quoi que ce ſoit de l'eſſence du Soleil: au contraire je mets ſous les yeux de la maniere la plus évidente l'eſſence du triangle; & je prouve également qu'il ne ſauroit être que la figure ſusdite & que la figure ſusdite ne peut être que le triangle. Il ne faut pas diſſimuler que c'eſt dans les notions abſtraites ſeulement, & ſurtout dans celles des nombres & des figures qu'on trouve cette évidence vrayement intuitive; mais il faut y tendre dans toutes les autres notions, & en approcher autant qu'il eſt poſſible. Le tréſor des propoſitions identiques dont je viens de parler, eſt le ſeul qui contienne de véritables richeſſes, dont le prix diminue à proportion de l'alliage qui entre dans ces métaux précieux.

M. Ce n'eſt pas ſans peine qu'on s'enrichit de cette maniere; mais y a-t-il quelque comparaiſon à faire entre les fatigues accablantes que les hommes avides de biens périſſables endurent pour les acquérir, ou plus ſouvent encore, pour être fruſtrés de leur attente; & celles qui ſont attachées à la recherche de la vérité

& à celle de la vertu, deux genres d'opérations qu'il ne faut jamais ſéparer, & dont le ſuccès eſt toujours infaillible dès qu'on s'y prend bien, & qu'on ne perd jamais ce double point de vue. Et la Religion, cette ſainte doctrine, contre laquelle tant d'Adverſaires auſſi lâches que furieux s'acharnent aujourdhui d'une maniere qui n'a jamais eu d'exemple, eſt-elle autre choſe qu'un moyen fourni par la miſéricorde divine de ſurmonter toutes les difficultés qui nous empêchent de connoitre le vrai, de nous attacher au bon, & de parvenir à la poſſeſſion de la ſouveraine félicité? Y a-t-il donc une meilleure Philoſophie que celle qui nous enſeigne, 1) que *Dieu exiſte, & qu'il eſt le rémunérateur de ceux qui le craignent,* 2) que *la vie éternelle conſiſte à le connoître, lui ſeul vrai Dieu, & Jeſus Chriſt ſon fils qu'il a envoyé,* 3) que *la grace ſalutaire eſt clairement apparue à tous les hommes, & qu'elle leur apprend à vivre dans ce préſent ſiecle ſobrement, juſtement & religieuſement.* Ces enſeignemens ſont-ils un objet de mépris & de dériſion? Faut-il leur préférer ceux qu'offrent ces Ouvrages odieux, remplis de blaſphemes, qui empoiſonnent notre ſiecle, & qui ſont deſtinés à empoiſonner les races futures? Ah! mon cher diſciple, quand on aime la vertu, la piété, la Religion, quand on s'intéreſſe au véritable bien de la ſociété, au bonheur préſent & à venir de ſes ſemblables,

on

on ne peut qu'être navré de ces honteux égaremens. Eſt-ce ainſi que les grands Philoſophes, ceux dont les vertus égaloient les lumieres, ont penſé? Y en eût-il jamais de plus religieux que Newton? Et Leibnitz, qui a été ſi mal à propos ſuſpect à ſes contemporains parce qu'il étoit judicieux & ne donnoit pas dans des ſuperſtitions encore fort accréditées de ſon tems; Leibnitz a été vrayement pénétré des plus grands ſentimens de Religion. J'en ai trouvé les preuves les plus marquées dans l'Ouvrage poſthume *) de ce Philoſophe qu'on vient de publier, près d'un demi ſiecle après ſa mort, & qui contient principalement de *Nouveaux Eſſais ſur l'Entendement humain,* oppoſés à ceux de Locke. Quand on fait de pareilles lectures avec l'attention qu'elles méritent, on eſt bien convaincu du néant & de la baſſeſſe des Livres prétendus philoſophiques où l'impiété étale ſes dogmes avec une licence effrénée. Mais cette matiere eſt intariſſable; ne nous y enfonçons pas davantage, & revenons à l'examen des Propoſitions Logiques.

D. Il ſe préſente une nouvelle diſtinction à faire à leur égard. En voici le fondement, qu'il ſuffit d'indiquer en deux mots, puiſqu'il s'agit d'une doctrine déjà dévelopée dans nos Entretiens pré-

*) C'eſt un volume *in quarto*, imprimé à Amſterdam, & à Leipzig, chez *Schreuder*, 1765.

précédens. Il y a dans les êtres des qualités eſſentielles & conſtantes; il y en a d'autres qui ne ſont qu'accidentelles & paſſageres. On eſt aſſuré d' y rencontrer toujours les premieres; mais les autres n'exiſtent que moyennant certaines conditions ou déterminations. Delà s'enſuit que, lorsqu'on parle des unes ou des autres, il faut en parler différemment. Les Propoſitions qui énoncent les qualités conſtantes, ſe bornent à la ſimple énonciation, ſans avoir beſoin d'y ajouter aucune condition. *Dieu eſt tout puiſſant. La pierre eſt dure. Le quarré de l'hypothenuſe eſt égal aux quarrés des deux autres côtés.* Ces prédicats conviennent eſſentiellement & invariablement à leurs ſujets: & les propoſitions qui les affirment, ſont dites *Catégoriques* ou abſolues. On appelle au contraire *hypothetiques*, ou conditionelles, celles qui attribuent aux choſes les qualités ou états, qui ne leur conviennent pas toujours, n'exiſtant que ſous les conditions requiſes afin qu'elles s'y trouvent *Un homme qui réitère certaines actions, en contracte l'habitude. Une pierre qui tombe d'une grande hauteur, acquiert une viteſſe proportionelle à cette hauteur.* Ce n'eſt donc qu'après s'être bien aſſuré que les qualités ſont eſſentielles ou modales, qu'on peut former les propoſitions ſusdites, & les regarder comme décidées. Dans les choſes abſtraites il n'y a jamais de doute, ni de crainte d'erreur. Mais

il n'en

il n'en eſt pas de même dans les choſes concretes, où de nouvelles obſervations, expériences, ou découvertes, font voir que les choſes qu'on avoit cru les plus conſtantes & les plus invariables, ſont ſujettes à des exceptions, & n'ont pas lieu dans tous les cas, ou dans tous les tems. Pouvoit-on héſiter, au commencement de ce ſiecle à dire, que *la génération des animaux exige le concours des deux ſexes?* Mais comment concilier cette aſſertion avec les Pucerons de M. *Bonnet*, ou avec les Polypes de M. *Trembley?* L'expérience la plus ſoutenue ne dépoſoit-elle pas n'agueres que le Mercure ne pouvoit être fixé? Et cependant M. *Braun* n'eſt-il pas venu à bout de cette fixation à Petersbourg? Ces exemples dérangent un peu nos idées, & ſemblent d'abord altérer la confiance que nous donnons aux propoſitions catégoriques. Cependant le Pyrrhoniſme auroit tort de triompher; & ceux qui prendroient le parti de la défiance univerſelle ſeroient plutôt des inſenſés que des Philoſophes. *La pierre eſt dure.* J'habite un édifice de pierre. Il pleut. Craindrai-je que les pierres de l'édifice ne fondent comme du ſel ou du ſucre; & fonderai-je cette crainte ſur des exemples pareils à ceux qui viennent d'être rapportés? Alors le meilleur domicile où l'on puiſſe me placer, ce ſont les petites-maiſons.

M. Mais ne pourroit-on pas dire qu'au fond tout eſt conditionnel, & qu'il ne s'agit que de régler l'ordre des conditions, & de les ſubordonner convenablement les unes aux autres?

D. Rien n'eſt plus vrai; mais il faudroit épuiſer pour cela la connoiſſance de l'Etre, & connoitre non ſeulement tout ce qu'il renferme, mais les rélations de choſes déterminantes & de choſes déterminées qui conviennent à toutes ſes propriétés, ou qualités. Cependant votre idée conſerve ſa force. Tout ce qu'on attribue à un être de la maniere la plus catégorique, ne lui convient pourtant que parce qu'il eſt cet être, ou comme on parle, ſous la condition de ſa définition. *Dieu eſt tout-puiſſant.* Mais pourquoi l'eſt il? Parce qu'il eſt DIEU, & que l'on a raiſon de le définir l'*Etre ſouverainement parfait.* La toute-puiſſance étant une perfection doit trouver ſa place dans l'aſſemblage de celles qui forment la ſouveraine perfection. De même *la pierre eſt dure,* parce qu'elle eſt pierre; *le triangle a trois angles,* parcequ'il eſt un triangle, & ainſi du reſte. Quand il s'agit d'êtres dont l'eſſence eſt connue, on affirme leurs attributs ſous la condition de cette eſſence, & les poſſibilités des modes ſous la condition de l'eſſence & des attributs. Mais, pour les modes, il ne ſauroient exiſter que ſous la condition de quelque déter-

mina-

mination externe. Le métal eſt fuſible, en vertu de ſes qualités internes; mais il n'eſt fondu qu'au moyen d'agens externes, qui ont l'efficace de l'aſſujettir à la fuſion. Il réſulte de tout cela que les propoſitions catégoriques ſont équivalentes aux hypothetiques, & peuvent y être ramenées. Nous ne formons jamais d'affirmations abſolues ſur certains ſujets qu'en conſéquence de l'idée que nous avons de ces ſujets. La force de l'affirmation conſiſte dans la vérité, & pour ainſi dire, dans la légitimité de la notion du ſujet. *Dieu a créé le monde.* Quand je m'exprime ainſi, je ne penſe pas à Jupiter; j'ai l'idée d'un Etre qui exiſte par lui-même, & en qui ſe trouve la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence de tous les autres êtres. Si j'ai raiſon de me repréſenter ainſi Dieu, je ſuis fondé à lui attribuer la création du Monde; & pour convaincre ceux qui me font des objections, je n'ai qu'à changer ma propoſition catégorique en propoſition hypothetique, & dire: S'il y a un Etre qui &c. (& j'appelle cet Etre Dieu,) il a créé l'Univers. Voici dont encore un cas où l'on auroit grand tort de rejetter les détails de la Logique, comme inutiles. Ce n'eſt que par leur moyen que nous pouvons arriver à l'analyſe de nos jugemens; & ce n'eſt que par cette analyſe que nous découvrons les fondemens du vrai, & les moyens de le diſcerner du faux. Pourquoi toute l'an-

cienne Philoſophie n'offre-t-elle qu'un champ de bataille où les Sectes ont été continuellement aux priſes, & où le Pyrrhoniſme n'a ceſſé de harceler les Sectes; ſinon parce que les Dogmatiques ont eu l'imprudence de donner pour catégoriques des propoſitions qui n'étoient rien moins que telles, ou qu'ils n'ont pas été capables de prouver qu'elles l'étoient, c'eſt à dire, qu'elles ſe réſolvoient dans de bonnes définitions, qu'elles tenoient aux premieres vérités, à des principes inébranlables? Le vrai demeure toujours vrai en lui même; mais il ne devient tel pour les hommes qu'autant qu'ils en connoiſſent les caracteres, & ſont en état de les développer.

M. Ne donne-t-on pas un nom particulier aux effets qui réſultent de l'action des cauſes externes?

D. On les appelle les *déterminations du ſujet.* Une boiſſon à la glace rafraîchit. Cette boiſſon entant que boiſſon étoit potable. Mais elle n'eſt rafraîchiſſante qu'au moyen de la glace dont on s'eſt ſervi pour la rendre fraîche. Un homme inſinuant & poli plait. Ce n'eſt qu'avec ces qualités dont la nature fournit à la vérité le fonds, mais qui n'exiſteroient pas ſans les ſecours de l'éducation, qu'on ſe rend agréable aux autres. Il eſt aiſé de ſe faire l'idée de toutes les autres eſpeces de déterminations qui pro-

produiſent dans les ſujets des états, ou qualités, dont ils demeureroient dépourvus ſans cela. Les Sciences, les Arts, toutes les inſtitutions humaines, en fourniſſent des exemples à l'infini. Je n'ajouterai qu'un mot ſur les déterminations *équivalentes*. Ce ſont celles qui peuvent être ſubſtituées l'une à l'autre ſans qu'il en réſulte aucune altération dans le prédicat. Une conduite raiſonnable, une conduite vertueuſe, une conduite pieuſe, rend l'homme heureux. Vous pouvez faire indifféremment uſage de ces trois déterminations, parce qu'elles ſont équivalentes, & qu'il regne une parfaite harmonie entre la raiſon, la vertu, & la piété.

M. N'y a-t-il point quelques principes généraux & abrégés, auxquels on puiſſe réduire la maniere de former les propoſitions, & de s'aſſurer qu'elles ont l'étendue & la vérité qui leur conviennent?

D. Ces principes ne ſont autre choſe que la théorie des genres & des eſpeces, dont nous avons déjà parlé au long, & qui revient fréquemment dans les opérations logiques, dont elle eſt la grande clef. Quand ces notions ont été déduites d'abſtractions exactes & diſtinctes, nous ſommes aſſurés qu'elles ſont également invariables, & appliquables à toutes celles qui leur ſont ſubordonnées. Je ne ferai donc qu'indiquer les régles qui découlent de cette

application. 1) Si l'on eſt en droit d'attribuer quelque choſe à une eſpece d'une maniere abſolue la même choſe peut être attribuée à tous les individus compris dans cette eſpece. Toute maſſe ou portion d'or a telles propriétés. Donc ces propriétés exiſtent dans le Ducat, dans le Louis-d'or, que je tiens. 2) Si l'on peut attribuer à une eſpece certaine choſe ſous une condition, on peut également l'attribuer à tous les individus, moyennant l'exiſtence de la même condition. Tous les diamans peuvent être brillantés, pourvu qu'on faſſe ce qui eſt néceſſaire pour cet effet. Donc ce diamant que voici, peut être brillanté. 3) Réciproquement, ſi l'on peut affirmer quelque choſe, ſoit abſolument, ſoit conditionellement, de tous les individus d'une eſpece, la même choſe convient à l'eſpece en général, ſoit abſolument, ſoit ſous la même condition donnée. Il n'y a aucun caillou, dans quelque lieu qu'on le rencontre, qui ne ſoit dur. Donc la dureté convient à l'eſpece entiere de pierre qui porte le nom de caillou. Tout bloc de marbre individuel peut devenir un Dieu, ou une cuvette, pourvu qu'il plaiſe au Sculpteur de lui donner l'une ou l'autre de ces formes, ou toute autre à ſon gré. Donc le marbre, conſidéré comme une eſpece de pierre, peut être employé à des Ouvrages de Sculpture. 4) Les genres ſont dans le même cas que les eſpeces. Ce qui leur convient abſolu-

ſolument ou conditionellement, convient ſuivant les mêmes rélations aux eſpeces qu'ils comprennent, & de là aux individus de ces eſpeces. Tout animal eſt vivant. Donc je ſuis vivant. Tout corps enflammé peut allumer d'autres corps combuſtibles. Donc tout flambeau allumé peut produire cet effet. Donc ce flambeau le produira, ſi on s'en ſert à cet uſage. 5) A meſure qu'on s'éleve dans l'échelle générique les mêmes loix ſubſiſtent. Ce qui eſt vrai d'un genre ſupérieur, du genre ſuprême, demeure vrai dans toute la ſuite des genres inférieurs, & des eſpeces, & ſe retrouve dans le moindre individu. Un Corps eſt étendu & diviſible. Donc une plante a les mêmes qualités. Donc un chou les a. Donc elles exiſtent dans ce chou. Il en eſt de même des aſſertions conditionelles, & je crois pouvoir me diſpenſer d'en produire des exemples, auſſi bien que de remonter l'échelle pour montrer que les déterminations eſſentielles & invariables de tous les individus conviennent à l'eſpece, celles de toutes les eſpeces au genre, & ainſi de ſuite, juſqu'à l'être dans ſa plus grande généralité, & conçu ſimplement comme poſſible. Quand on poſſede bien cette théorie, on eſt auſſi ferme & auſſi promt dans tous les cas où il s'agit de conſtruire des propoſitions, qu'un habile Ecuyer l'eſt dans tous les mouvemens requis pour dompter un Courrier fringant, & n'être jamais

desarçonné. Ceux qui croyent pouvoir se tirer d'affaire sans cela ressemblent à des novices ou à des étourdis qui pensent qu'il n'y a qu'à se planter sur un cheval pour être en état de le conduire, & de lui faire faire toutes sortes de mouvemens. De lourdes chûtes dans l'un & dans l'autre de ces cas ne tardent pas à prouver qu'on ne sauroit se passer des régles & de l'habitude de les réduire en pratique.

M. Vous faites très bien d'applanir ainsi toutes les voyes, & de n'ouvrir, pour ainsi dire, la carriere qu'après l'avoir débarrassé des obstacles qui arrêteroient ceux qui veulent y entrer. Il doit vous être aisé à présent d'exposer les diverses especes de propositions, avec leurs caracteres logiques.

D. Toute proposition a pour sujet un genre, une espece, ou un individu. On appelle *singulieres* les propositions dont le sujet est un individu, comme les suivantes; Kepler *a découvert les vrayes orbites des Planetes*; La Théodicée de Leibnitz *est un excellent Ouvrage*. La Proposition *universelle* est celle dont le sujet est une espece ou un genre. *Les Scorpions sont venimeux. Les Oiseaux ont des plumes.* Mais on peut outre cela choisir dans une espece un certain nombre d'individus, ou dans un genre un certain nombre d'especes, pour en faire le sujet de propositions, qui portent le nom de

par-

particulieres; comme, *Quelques Médecins ſont des Charlatans; Quelques plantes ſont nuiſibles.* Pour rendre ces propoſitions reconnoiſſables, les Logiciens y ajoutent les ſignes d'univerſalité, ou de particularité, qui conſiſtent dans les mots, *Tous* ou *Quelques.* Quand ces ſignes ſont exprimés, la Propoſition eſt dite *définie;* au lieu que lorsqu'on les omet elle eſt *indéfinie.*

M. On eſt donc aſſuré de l'univerſalité d'une propoſition, quand on trouve à la tête le ſigne de cette univerſalité, ou le mot *Tous?*

D. On n'eſt jamais bien aſſuré de rien qu'autant qu'on remonte juſqu'aux véritables raiſons des choſes. Ici, par exemple, il ſe préſente un piege dont on ne ſe dégageroit pas en faiſant ſimplement attention au ſigne de l'univerſalité. Il y a des propoſitions qui ſe préſentent avec ce ſigne, & qui ont par là même un faux air d'univerſalité, dont on ne les dépouille qu'en ſe rappellant ce qui fait qu'une propoſition eſt véritablement univerſelle, & en examinant ſi celle dont il s'agit eſt bien dans le cas. L'univerſalité réelle d'une propoſition n'a lieu que quand le prédicat convient à tous les individus, chacun d'eux étant conſidéré ſéparément, s'il s'agit d'une eſpece, ou à toutes les eſpeces, chacune d'elle conſidérée ſéparément, s'il s'agit d'un genre. *Tous les hommes ſont mortels.* Rien de plus vrai; puiſqu'à compter un par un, tous

les individus de l'eſpece humaine qui ont exiſté, il n'y en a pas qui ait été affranchi de la loi de la mort, au moins naturellement & ſans miracle. *Toutes les formes de Gouvernement ſont défectueuſes.* Cela eſt vrai, dès qu'en faiſant la revue de chacune de ces formes, on prouve qu'il n'y en a aucune qui ne ſont aſſujettie à des inconvéniens. Voyons donc quelles ſont les Propoſitions qui voudroient nous en impoſer; & arrachons-leur le maſque dont elles ſe couvrent. Ce ſont celles où le Prédicat convient bien à tous les individus, entant que réunis, mais non à chacun d'eux en particulier. Le mot *tous* avertit ſimplement que ces individus forment une totalité, & ne ſauroient être ſéparés rélativement à ce qu'on affirme; mais, ſi l'on va plus loin, & qu'on applique à chaque individu ce qui ne convient qu'à leur aggrégat, on commet une imprudence qui mene droit à l'erreur. Qu'après le gain d'une bataille, un Orateur ou un Poete faſſe l'éloge de l'armée victorieuſe, il ſera vrai de dire que cette Armée, & même que toute cette Armée a été louée; mais un Officier, ou un Soldat, qui d'ailleurs n'ont peut-être pas bien fait leur devoir, n'ont pas droit de dire qu'on a fait leur éloge, qui convient à la totalité ſans pouvoir ni devoir être, ou appliqué dans ſon étendue, ou même diviſé par portions égales, à chacun de ceux qui compoſent l'armée. Un autre exemple

plus

plus précis encore, dont on a coutume de ſe ſervir ici, c'eſt celui où voulant faire un don, une largeſſe, accorder une récompenſe à un nombre donné de perſonnes, j'aſſigne une ſomme déterminée pour elles toutes. Il y a ſoixante pauvres dans cet Hôpital. Je leur donne cent écus. Tous ces pauvres ont donc reçu cent écus. Oui. Mais chaque pauvre a-t-il eu cette ſomme? Non. Ce qui peut être affirmé de tous enſemble, ne ſauroit l'être de chacun à part. Les Scholaſtiques diſoient qu'une ſemblable propoſition étoit vraye dans le ſens *collectif*, & fauſſe dans le ſens *diſtributif*. Je ne ſai ſi c'eſt la peine de parler des propoſitions qui ſont méconnoiſſables & embarraſſantes, parce que le ſigne de l'univerſalité, ou de la particularité ne ſe trouve pas à leur tête, mais vient enſuite. Ce cas exiſte lorſque la propoſition ne commence pas par ce que les Grammairiens appellent le *nominatif*, mais par le *genitif*, le *datif* &c. Ainſi Boileau a dit

De tous les Animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent ſur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon juſqu'à Rome
Le plus ſot animal, à mon avis, c'eſt l'homme.

Un Logicien diroit: *Tout homme eſt le plus ſot des animaux;* ou *Tous les animaux ſont moins ſots*

ſots que l'hommes. Il en eſt de même du ſigne de la particularité. *Dans quelques Etats le mérité n'eſt pas récompenſé.* C'eſt à dire: *Quelques Etats exiſtent où le mérite n'eſt pas récompenſé.* Perſonne n'ignore que la forme logique exacte ſeroit une pédanterie qui défigureroit les ouvrages où le ſtile contribue à l'agrément & au mérite du Livre. Mais il faudroit être bien borné pour ne pas ramener d'abord des propoſitions auſſi légèrement traveſties à leur état naturel.

M. Revenons-donc aux conſidérations générales ſur les propoſitions.

D. Nous avons vu que tout ce qui convient univerſellement à une eſpece, ou à un genre, peut être affirmé des individus quelconques de l'eſpece, ou des eſpeces quelconques du genre. Cela donne lieu à former des propoſitions particulieres priſes à volonté dans la maſſe des propoſitions univerſelles auxquelles elles ſont ſubordonnées. Si tous les hommes ſont mortels, quelques hommes le ſont; & ce ſera, ſi vous voulez, les Anglois, les François, les Allemands, quelques Anglois, &c. un Anglois &c. Vous êtes ſûr de votre fait, parce que tout ce que Vous détachez de la maſſe, eſt dans la plus parfaite identité à l'égard du prédicat en queſtion, de la néceſſité de mourir. Une Propoſition eſt univerſelle, lorſqu'on affirme quelque choſe

choſe de toute une eſpece, ou de tout un genre, ſoit qu'on le faſſe d'une maniere abſolue, ou en exprimant quelque condition. *Tout triangle équilateral a les angles égaux. Toute pierre expoſée aux rayons d'un ſoleil ardent s'échauffe.* Depuis la plus baſſe des eſpeces juſqu'au plus élevé des genres, l'univerſalité a toujours lieu dèsque la propoſition ſous laquelle on comprend une claſſe d'idées quelconque, ne ſouffre aucune exception. Il eſt également vrai & également univerſel que *tous les pantins ſont des figures mobiles*, & que *tous les êtres ſont poſſibles;* que tous les pantins peuvent être rouges, verts, barriolés, ou que tous les êtres peuvent paſſer de la poſſibilité à l'actualité, & former par la liaiſon que met entr' eux l'Intelligence ſuprême un Monde, un Univers tel que celui-ci.

M. Quelles ſont les propoſitions univerſelles les plus importantes & les plus utiles?

D. Ce ſont ſans contredit les bonnes définitions. Comme elles renferment l'énumération complette des marques caractériſtiques de leurs définis, elles ſont invariablement appliquables à tous les objets, ou êtres, qui ſont déſignés par ces définis. Or les définis ſont ordinairement des termes génériques, ou ſpécifiques. En Architecture, par exemple, on rencontrera les termes de *colonne*, de *chapiteau*, d'*architrave*, d'*entablement* &c. On demandera ce

ce qu'ils ſignifient, & ſi les réponſes à ces queſtions ſont autant de définitions exactes, elles ne manqueront jamais de faire connoître les objets ainſi définis. C'eſt de là que dépendent principalement l'étendue & la certitude de nos connoiſſances. Si l'on n'avoit aucun lieu de douter de la juſteſſe des définitions, toute l'opération à faire dans chaque cas ſe borneroit à dire: Cet être porte un tel nom; je ſuis donc en droit de lui appliquer la définition de ce nom, ou de ce terme, autrement dit le défini. Vous me parlez d'un triangle rectiligne; c' eſt inconteſtablement une figure plane terminée par trois lignes. Vous dites de quelcun qu'il a de la piété; je dois donc m'attendre à trouver en lui un eſprit éclairé, un cœur droit, & une vie pure. On peut tirer de cette doctrine une conſéquence utile. La définition étant une énumeration des caracteres du défini, on peut prendre chacun de ces caracteres, & en former une propoſition qui ſera également univerſelle & vraye. S'il eſt vrai que tout homme pieux réunit les lumieres de l'eſprit, les ſentimens du cœur, & les vertus pratiques, on peut également dire, tout homme pieux a des lumieres, tout homme pieux a des ſentimens, tout homme pieux pratique les vertus. Cette décompoſition des définitions facilite beaucoup les opérations intellectuelles, & met en état de s'attacher à une ſeule idée, lors-

lorſqu'on n'a beſoin que de celle là, & qu'on ſe propoſe de la mettre dans tout ſon jour. Par ce moyen on peut détacher des parties de différentes définitions, les combiner, & en former de nouveaux touts; ce qui eſt une des principales ſources de l'art d'inventer. • Je n'ajouterai plus que deux remarques au ſujet des définitions conſidérées comme des propoſitions univerſelles. La premiere, c'eſt que, pour mieux ſentir cette univerſalité, il n'y a qu'à renverſer la définition, en faiſant ſervir le défini de Prédicat, au lieu qu'il étoit auparavant le Sujet. Si la ſageſſe conſiſte à tendre toujours aux meilleures fins par les meilleurs moyens, une conduite qui tend &c. eſt ſage. Ces affirmations ſont équivalentes, & ont la même univerſalité. Il réſulte de là, en ſecond lieu; que le Sujet auquel conviennent les marques exprimées dans la définition, ou qui répond à la notion entiere de la définition, doit porter le nom du défini. En deux mots: *Ce à quoi la définition convient, le défini lui convient auſſi.* Ou réciproquement: *Ce à quoi le défini convient, la définition lui convient auſſi.* On ne ſauroit trop développer & approfondir ces premieres ſources de nos jugemens, ces fondemens eſſentiels de nos raiſonnemens. Celui qui entre de plein ſaut dans l'étude des ſciences, ſans avoir pris ces précautions, reſſemble à un Général qui forme le ſiege d'une

Ville,

Ville, ſans avoir reconnu les dehors, & ſondé le terrain.

M. Je crois que nous touchons préſentement à la fin de la doctrine générale des propoſitions.

D. Oui, & je ſouhaite de m'être acquitté à votre ſatisfaction de la tâche dont vous avez eu la complaiſance de vous repoſer ſur moi. Il ne reſte en effet plus rien d'eſſentiel à ajouter ſur la formation des propoſitions, à moins qu'on ne veuille encore diſtinguer les prédicats en *univerſels abſolus*, & *univerſels hypothetiques*. Les premiers ont lieu toutes les fois qu'on affirme d'un ſujet ce qui appartient à ſon eſſence, à ſes attributs, & aux poſſibilités des modes qui naiſſent immédiatement des attributs. Ce ſont là les matériaux, pour ainſi dire, des prédicats univerſels abſolus. Au contraire les modes, les rélations, & tout ce dont la poſſibilité ne peut être conçue dans un ſujet qu'après avoir préſuppoſé quelque détermination modale, ne peuvent être affirmés univerſellement d'un ſujet que ſous les conditions requiſes; & ſi l'on omet ces conditions, il ne reſte plus que le droit de former des propoſitions particulieres. Concluſion générale & derniere: Il ne peut y avoir que quatre ſortes de propoſitions logiques; les propoſitions *univerſelles affirmantes*, les propoſitions

ſitions *univerſelles niantes*, les propoſitions *particulieres affirmantes* & les propoſitions *particulieres niantes*. Nous verrons dans la ſuite comment de la combinaiſon de ces propoſitions naiſſent toutes les eſpeces de raiſonnemens poſſibles & concluantes.

M. Je ſuis charmé de voir notre entrepriſe ſe ſoutenir & s'avancer auſſi heureuſement qu'elle le fait par le ſoin que vous prenez de répondre non ſeulement à mes deſirs, mais de les prevenir. Continuez, & ſoyez aſſuré que, quand vous me forceriez à quitter le perſonnage de Maître, pour paſſer à celui de Diſciple, cela ne feroit qu'augmenter le plaiſir que je goûte dans nos Entretiens.

D. Je me connois trop bien pour ſortir ainſi de ma place; & ce ne ſera que ſoutenu ſur vos ailes, que je prendrai quelque eſſor, juſqu'à ce que vous m'ayez mis en état de fendre les airs après vous, & de planer à vos côtés.

ENTRETIEN IX.

Sur la maniere dont les Mathématiciens diviſent & nomment les Propoſitions.

LE MAITRE.

Vous voulez que je conſerve mes droits, & que le dévelopement des matieres me ſoit principalement affecté, ſauf les réflexions incidentes que vous pouvez y mêler, & que je vous invite à ne jamais ſupprimer, tant pour conſerver la variété qui doit régner dans nos Entretiens, que pour ſervir d'échantillons de vos progrès. Je me charge donc de vous inſtruire aujourd'hui de la diviſion & de la dénomination des Propoſitions dont les Mathématiciens font uſage. L'ancienne poſſeſſion où ils ſont des connoiſſances ſcientifiques les a fait agir ici en maîtres; & nous ne leur conteſtons, ni le droit, ni ſon exercice. Nous cherchons ſeulement à partager l'un & l'autre avec eux, afin que leur poſſeſſion, ſans ceſſer d'être la premiere en date, ne demeure pas excluſive. Nous ne nous approprierons pas non plus les termes dont ils ſe ſervent, pour éviter le reproche d'uſurpation, & ſurtout parce qu'il ſuffit de nous aſſurer la réalité qui eſt indépendante des termes. Seulement il eſt très

très utile de remonter à l'origine de ces termes, d'en bien ſaiſir le ſens, & de juger ſi les propoſitions philoſophiques, ſans porter les mêmes noms que les propoſitions mathématiques, peuvent avoir la même valeur. Alors la Philoſophie ſera, pour ainſi dire, un établiſſement indépendant, ſéparé de celui des Mathématiques, mais dont les prérogatives ſeront les mêmes. Ce ſeroit une vaine diſpute après cela que de vouloir chicaner, comme on le fait dans le Cérémonial mondain, pour quelque préférence ou précédence. Tous les vrais ſavans ſont eſtimables; & ils le ſeront d'autant plus qu'ayant la vérité pour unique but, ils y tendront ſans détour ni écart.

D. Vous êtes bien eſtimable vous-mêmes de ramener ainſi tout à la décence, à la concorde, à la perfection morale. Il eſt bien doux pour un Diſciple que ſon Maître ſoit tout à la fois un guide & un modele. Il n'y a de bonnes leçons que celles qui vont droit de l'eſprit au cœur. Je crois appercevoir tout le prix du nouveau ſujet dont vous entreprenez la diſcuſſion; & ce ne ſera pas faute d'attention que je n'en tirerai pas tous les avantages qui peuvent en réſulter.

M. L'homme placé au milieu de cet Univers, faiſant uſage de ſes ſens, & puiſant dans les ſecours de l'éducation des facilités à réfléchir

& à raiſonner, apperçoit d'abord les objets que la Nature lui préſente: il en remarque les propriétés ſenſibles, il en obſerve les effets, les compare, & tire des conſéquences immédiates de ces premieres opérations dans leſquelles la Philoſophie proprement dite n'intervient encore point. Son miniſtere & ſon exercice commencent lorſque de ces premieres conſéquences que je viens de nommer immédiates, on en déduit d'autres qui y ſont intimement liées, & qui ne s'offrent qu'aux yeux de l'eſprit. Leur certitude égale celle des faits qui leur ſervent de baſe, ou même elle la ſurpaſſe. Car ce que l'ame voit au dedans d'elle même, dans ſes idées, dans ſes abſtractions, elle le voit beaucoup plus diſtinctement que ce qui lui vient, ou ſemble lui venir du dehors. Les impreſſions ſenſibles & leurs premiers réſultats ont toujours quelque choſe de confus; leur aſpect a quelque choſe de terne, à peu près comme celui des métaux qu'on vient de tirer de la mine, ou qu'on a ſimplement débarraſſé des parties hétérogenes les plus groſſieres qui s'y trouvoient jointes; ce n'eſt qu'après les avoir épuré & affiné à diverſes repriſes qu'on obtient l'entiere pureté, la parfaite homogénéité, la ſplendeur native du métal; & ce n'eſt auſſi qu'après avoir ſoumis les idées à la réflexion qu'on en fait des notions proprement dites, dans leſquelles l'éclat

l'éclat de la diſtinction reſſemble, pour épuiſer la comparaiſon que j'ai miſe en œuvre, au brillant d'un métal précieux. Voila d'où il faut partir pour trouver ces vérités primitives qui ſont l'objet de l'intuition de notre âme, & qui, dès qu'elles ſe préſentent, la frappent, & entraînent ſon conſentement d'une maniere irréſiſtible. Si, pour le dire en paſſant, on veut réduire à ſa juſte valeur toute la controverſe des idées innées, qui ſe trouve renouvellée d'une maniere fort étendue, & même un peu diffuſe, dans l'Ouvrage poſthume de M. de Leibnitz dont il a déjà été fait mention, on ne ſauroit faire conſiſter ces idées que dans celles dont nous venons de décrire en quelque ſorte la génération, & dans la diſpoſition eſſentielle de notre ame à y acquieſcer. Je ne vois pas qu'il faille pour cela, que l'ame ſoit en quelque ſorte préformée, & qu'il ſe trouve en elle quelque choſe d'analogue aux veines du marbre. L'idée du marbre blanc ſuffit, & ne ſe confond pas pour cela avec celle de la *table raſe*, ou d'un ſujet purement paſſif. Le Statuaire tire du marbre des figures dont les traits ſont diſtincts & invariables, parce que le marbre eſt du marbre, & non pas du limon, De même, les caracteres de la diſtinction & de l'évidence ſe gravent d'une maniere nette & ineffaçable dons notre ame, parce qu'elle eſt faite pour les recevoir, & que ſon eſſence

ne conſiſte, ni dans une ſtupidité qui ne me permettroit pas d'y rien graver, ni dans une legereté qui feroit auſſitôt diſparoitre les impreſſions reçues, ou qui les modifieroit en toutes ſortes de manieres.

D. J'entrevois que vous me placez ici aux confins de la certitude & du doute univerſel, de façon que je puis découvrir l'étendue de ces deux domaines, & le point fixe par lequel paſſe la ligne qui les ſépare. Si les opérations des ſens perfectionnées par la réflexion conduiſent à des propoſitions dans lesquelles l'ame voit la convenance décidée, la liaiſon néceſſaire du prédicat avec le ſujet, il y a de la certitude; & s'y refuſer, c'eſt ſe renier en quelque ſorte ſoi-même, ou, comme cette abnégation eſt impoſſible, c'eſt être fou, ou menteur. Et c'eſt en ces deux claſſes que ſe partage effectivement la ſecte des Pyrrhoniens, malgré la hauteur avec laquelle ſes Docteurs s'arrogent un droit dont l'exercice met le comble à leur extravagance, celui de raiſonner & de décider. Pour qu'ils puſſent avoir gain de cauſe il faudroit que l'eſprit humain admît indifféremment toutes ſortes d'aſſertions, & n'eût pas plus de répugnance à digérer les plus groſſieres abſurdités qu'à recevoir les vérités les plus palpables.

D. Laiſſons, je vous prie, ces chimeres, objet de compaſſion dans ceux qui ſont ſéduits, objet d'indigna-

dignation dans ceux qui ont deſſein de ſéduire. Il y a ſans doute des vérités; il ne s'agit que de les chercher, de les évaluer, & de régler l'uſage qu'on en fait d'après cette évaluation.

M. Mettons donc à la tête de toutes, celles dans leſquelles il ſuffit d'ouïr les termes, & d'en comprendre le ſens, pour appercevoir leur convenance, ſi la propoſition eſt affirmative, ou leur répugnance, ſi elle eſt négative. Vous voyez que je ſuppoſe que préalablement on ſait une langue au moins, & qu'il s'agit d'idées énoncées par des termes dont on connoit la ſignification. Deux propoſitions dont l'évidence eſt égale ne ſe préſentent pas comme également évidentes à ceux qui entendent le ſens des termes de l'une, & non celui des termes de l'autre. Dites à un enfant que deux & deux ſont quatre, que la moitié d'un gâteau n'eſt pas auſſi grande que le gâteau tout entier; il acquieſcera ſans héſiter à ces affirmations, parce qu'elles portent ſur des choſes dont les idées & les termes lui ſont également connus. Mais dites-lui que le diametre diviſe un cercle, ou la diagonale un quarré en deux portions égales, ou même que rien n'arrive ſans raiſon ſuffiſante; ces vérités auſſi manifeſtes en elles-mêmes que les précédentes ne le ſeront pas pour lui, parce que tandis qu'il ſçait fort bien ce que ſont deux & quatre,

une moitié & un tout, il ignore ce que veulent dire les termes de diametre, de diagonale, & de raiſon ſuffiſante. La priorité ou la poſtériorité des vérités qu'on nomme premieres, pourroit donc bien être plus arbitraire qu'on ne penſe, ſans porter aucune atteinte à la nature même & à la force de ces vérités. Tout eſt ici rélatif au dévelopement de l'eſprit, & à la route qu'on lui fait ſuivre dans ce dévelopement. Si l'on commençoit par les notions géométriques & qu'on les propoſât aux enfans avant celles de l'arithmétique, ils verroient ce qui convient aux figures avant que de voir ce qui convient aux nombres; & ainſi de tout le reſte. Suivant cela, en ſuppoſant un eſprit abandonné à lui-même, & qui ſe trace ſa propre route, il eſt impoſſible de dire par quelle vérité il commencera, & comment il parviendra de cette vérité à d'autres. Je crois donc qu'il faut 1) enviſager ici notre ame comme également diſpoſée, ou même néceſſitée, à recevoir tout ce qui lui offre l'empreinte diſtincte du vrai; 2) avouer qu'il y a des vérités qui ſe préſentent plutôt & plus aiſément que les autres, quoique des cas accidentels puiſſent les mettre en quelque ſorte hors de leur rang, & en retarder le dévelopement; 3) après ces reſtrictions, accorder le rang & les honneurs, pour ainſi dire, de premieres vérités à celles dont la ſimplicité & le fré-

quent

quent uſage déterminent les hommes à ſaiſir l'évidence, préférablement à toute autre. Ce ſont ces vérités que l'on deſigne par le nom d'*Axiomes,* & qu'on regarde comme *indémontrables,* ſoit parce qu'en effet on ne ſauroit remonter plus haut dans l'analyſe des notions, ſoit parce qu'il ſeroit ſuperflu de ſe donner cette peine, & que ceux qui exigent qu'on la prenne, ne ſeroient pas plus diſpoſés à ſe rendre après qu'on l'auroit priſe, & harceleroient toujours en renouvellant les mêmes prétentions. Celui qui, bien qu'il ſçut ce que c'eſt qu'un tout & ce que c'eſt qu'une partie, voudroit qu'on fit la comparaiſon de ces deux notions, & qu'on en déduisit la preuve de la majorité du tout, & de la minorité de la partie, ne mériteroit pas qu'on fût en ſa faveur ce qu'il ne tiendroit qu'à lui de faire, ou plutôt ce qui ſeroit déjà tout-fait. Les Mathématiciens ont réſervé le nom d'Axiomes pour le petit nombre de Propoſitions théorétiques indémontrables, qu'ils ont coutume de mettre à la tête des Elémens de leur doctrine, & que vous avez ſans doute vues au commencement d'Euclide. On auroit tort de leur conteſter le nom d'Axiomes; mais ils ne ſont pourtant tels que dans un ſens rélatif, & entant qu'ils ſervent de baſe à tout l'édifice géométrique; ce qui n'empêche pas, comme nous avons déjà eu plus d'une occaſion de le remarquer,

qu'ils ne ſoyent denués de toute réalité, & ne ſe transforment même en contradictions formelles, dès qu'on veut réaliſer les ſujets auxquels ces Axiomes donnent des prédicats. Il eſt également vrai que le point géométrique n'a aucune dimenſion, & que ce point n'exiſte, ni ne ſauroit exiſter. Si l'on perd de vue cette diſtinction, ces premieres vérités géométriques deviennent des ſources d'erreur en Métaphyſique & en Phyſique. D'un autre côté, les Sciences qui different des mathématiques, ont leurs axiomes, qui n'en cedent, ni en ſimplicité, ni en évidence à ceux des Géometres, tandis qu'ils l'emportent par l'important privilege de la réalité. Trouveroit-on quelque difficulté à concevoir & à reconnoitre, qu'*il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems;* que *ce qui arrive, ne ſauroit arriver, ſans qu'il y ait une raiſon pourquoi il eſt, & pourquoi il eſt ainſi plutôt qu'autrement;* que *la perfection morale conſiſte dans l'accord des actions libres avec les actions naturelles,* &c. Ces propoſitions, à la rigueur, ſont plus évidentes que celles des Mathématiques; mais on a fort bien remarqué que ce qui faiſoit recevoir celles-ci du premier coup & ſans le moindre obſtacle, c'eſt qu'elles n'influent point ſur notre conduite, & qu'elles n'ont rien à démêler avec le cœur & les paſſions.

D.

D. Sont-ce là les ſeuls cas d'indémonſtrabilité?

M. On peut ranger dans le même nombre tous ceux où deux idées confuſes ſont liées dans notre eſprit d'une maniere inſéparable, de façon que l'une ne ſauroit y être excitée ſans amener infailliblement l'autre. L'exiſtence d'un être quelconque, par exemple, ſuppoſe celle de l'éternité, quoique cette éternité ſoit inconcevable pour nons. S'il y a des êtres, il y en a toujours eu, & il y en aura toujours. La certitude de cet Axiome eſt égale à celle des premieres vérités arithmétiques & géométriques. Il en eſt de même de ceux où le néant eſt le ſujet de propoſitions, par lesquelles on affirme qu'aucune propriété réelle ne ſauroit lui convenir, qu'il n'eſt le principe & la cauſe de quoi que ce ſoit. Quoiqu'il ſoit impoſſible de fournir les démonſtrations des vérités de l'ordre de celles que nous venons d'indiquer, elles n'en ont pas moins le droit & la force d'entraîner notre conſentement.

D. Les Axiomes ſont des propoſitions théorétiques; il y en a ſans doute de pratiques, qui ſont de la même évidence?

M. Ouï, & les Géometres les appellent *Demandes.* Quand il ſuffit de jetter les yeux ſur

ſur les termes qui ſervent à lier enſemble un ſujet & un prédicat qu'il s'agit de réunir par quelque opération, ou manœuvre, & qu'on apperçoit que la choſe eſt faiſable ſans la moindre difficulté, il ſeroit ſuperflu de s'appéſantir ſur la maniere de la faire, & les Géometres ſont fondés à vouloir qu'on les en diſpenſe. Euclide, par exemple, met au nombre des Demandes les propoſitions ſuivantes: *Tirer une ligne droite d'un point quelconque à un autre point quelconque: Prolonger une ligne droite: Décrire un cercle d'un centre quelconque à un intervalle quelconque.* Il n'y auroit que la ſtupidité, ou l'eſprit de chicane, qui puſſent faire demander comment ces choſes s'exécutent. Pour achever de ſentir la différence des axiomes aux problemes, il n'y a qu'à comparer ces deux propoſitions: *Les cercles paralleles ont le même centre:* & *Tracer des cercles paralleles.* La premiere affirme que la choſe eſt, & la ſeconde, qu'on peut la faire. Quand donc, à l'entrée d'une Science, il ſe préſente de ſemblables notions qu'on peut regarder comme avouées par tous ceux qui ont les ſimples lumieres du bon ſens, on peut les énoncer ſans preuves; & partir de là pour démontrer les vérités théorétiques ou pratiques qui appartiennent à cette ſcience. Pourroit-on conteſter par exemple, que *l'homme ne ſe détermine jamais que par des motifs,* & que

pour

pour produire une détermination donnée, il s'agit de trouver les motifs ſuffiſans? Cela eſt auſſi évident que les premiers principes des forces & leur applicàtion dans la méchanique.

D. Voilà ſans doute ce qu'il y a d'eſſentiel à obſerver ſur les Axiomes & ſur les Demandes.

M. Si vous voulez que nous n'omettions rien à cet égard, j'ajoûterai encore que les Axiomes pourroient être multipliés à l'infini, en regardant comme tels toutes les propoſitions identiques, c'eſt à dire, non ſeulement celles qui ſont formées de la répétition d'un même terme, comme *Dieu eſt Dieu, la vertu eſt la vertu,* mais celles dans lesquelles la même notion répond exactement au ſujet & au prédicat. Tout être eſt ce qu'il eſt, c'eſt à dire qu'il a ſon eſſence invariable, & qu'on ne peut, ni affirmer qu'il ſoit un autre être, ni, ce qui reviendroit au même, lui attribuer quelque choſe qui répugne à ſon eſſence. Il eſt égal de dire: *Un triangle eſt un triangle; un triangle eſt un eſpace renfermé par trois lignes qui ſe coupent en trois points: un triangle n'eſt pas un quarré,* ou *n'a pas quatre angles.* Les propoſitions qui affirment qu'une choſe eſt ce qu'elle eſt, & celles qui nient qu'elles ſoyent une autre choſe, appartiennent de plein droit à la claſſe des axiomes. Et quand une

fois

fois les définitions ſont conformes aux régles qui leur ſont preſcrites, elles peuvent tenir lieu d'axiomes, puiſqu'elles ſont des propoſitions identiques, & qu'elles repréſentent l'eſſence même du ſujet. Qu'eſt ce qu'une figure réguliere? C'eſt *une figure qui a les côtés égaux & les angles égaux.* Servez-vous de cette notion comme d'une définition, ou faites en un axiome; c'eſt la même choſe. Renverſez-la même, & ſa force axiomatique n'y perdra rien. *Toute figure dont les angles & les cotés ſont égaux, eſt une figure réguliere.* On ne ſçauroit trop multiplier & ſimplifier les routes qui menent à l'évidence.

D. Il ſeroit bien à ſouhaiter que tout fût applani, &. que nos connoiſſances théorétiques & pratiques ſe transformaſſent en autant d'Axiomes & de Demandes. Je retracte pourtant ce vœu, de crainte qu'il ne ſoit hazardé, téméraire, L'intention de l'Auteur de notre être a été de nous donner le degré de lumieres dont nous jouïſſons, & il a joint aux facultés propres à l'augmenter les moyens qui répondent à l'exercice de ces facultés. Notre bonheur conſiſte dans les progrès, tant à l'égard des lumieres qu'à l'égard des vertus. Elevés tout d'un coup au plus haut période auquel nous puiſſions atteindre, nous en aurions été réellement beaucoup moins heureux. Il en eſt comme

comme d'un homme qui nait au ſein d'une opulence dont il méconnoit le prix: ſon ſort n'eſt il pas fort inférieur à celui d'un homme qui acquiert ſucceſſivement des biens, dont chaque accroiſſement eſt pour lui un ſujet de ſatisfaction? Tout eſt donc bien à cet égard comme à tout autre; & les plaintes ne viennent que de ce que nous ne connoiſſons pas nos véritables intérêts. Mais de quoi m'aviſé-je de vous endoctriner, tandis que je perds les momens précieux que vous accordez à mon inſtruction.

M. Il n'y a rien de perdu; & vous avez fort bien remarqué que nous ne pouvons avoir dans toutes les vérités à la recherche desquelles nous travaillons, autant d'axiomes, & même que nous ne devons pas le ſouhaiter. Voyons donc de quel ordre ſont ces vérités qui demandent qu'on s'occupe de leur dévelopement, & qui ne parviennent à l'évidence qu'après que ce dévelopement eſt fait & bien fait. Vous comprenez ſans doute que ce travail ne ſauroit conſiſter que dans la comparaiſon des choſes inconnues avec les choſes connues, continuée juſqu'à ce qu'il y ait une identité formelle entre les vérités les plus connues, ou les axiomes, & celles qu'on s'étoit propoſé de découvrir. Le réſultat de toute démonſtration doit être énonciable en ces termes: *La vérité cher-*

cherchée & à préſent trouvée, eſt auſſi manifeſte & auſſi certaine que telle ou telle vérité que perſonne ne révoque en doute. Or les vérités cherchées ſont de théorie, ou de pratique. Les premieres ſont dites des *Théoremes*, & les autres des *Problemes*. L'égalité des angles alternes eſt un théoreme; la maniere de conſtruire un triangle rectangle, ou celle de trouver une moyene proportionelle entre deux lignes droites données, eſt un probleme. On appelle dans l'uſage vulgaire *problématique*, tout ce qui eſt mis en queſtion, & fournit matiere à controverſe. Mais la préciſion philoſophique n'admet au nombre des problemes que les queſtions dont la ſolution dépend de quelque travail, & n'exiſte qu'après qu'on s'eſt acquitté de ce travail. Les Projets de l'Abbé *de S. Pierre* étoient des problemes dont il prétendoit donner la ſolution, L'Emile de M. *Rouſſeau* fournit, ſelon lui, celle du probleme compliqué de l'éducation. Au contraire, dans ſon Diſcours ſur les inconvéniens des Sciences, il ne faiſoit que démontrer un théoreme.

D. Ces diſtinctions ſont ſans doute d'une extreme importance; mais cette importance conſiſte, à ce que je crois, dans l'uſage réel qu'on en fait, ſans qu'il ſoit beſoin d'employer les termes, & d'avertir à chaque nouvelle pro-

propoſition qu'on avance, qu'elle eſt un Axiome, ou une Demande, un Théoreme, ou un Probleme. Cet apparat me paroit même ſuſpect partout ailleurs que dans la Géométrie où ces expreſſions ſont des termes techniques, appropriés à la Science même, dont ils ne peuvent plus être ſéparés.

M. Il eſt certain que pluſieurs Ouvrages auxquels on a cru donner un grand relief, & une autorité déciſive en les écrivant dans la forme démonſtrative, ſont d'autant plus ridicules qu'ils n'ont que la forme, ſans que le fond s'y trouve, C'eſt le Baudet en habit de Docteur. Il demeure néanmoins vrai que les Ouvrages philoſophiques proprement dits, où il eſt uniquement queſtion de préſenter les vérités de la Philoſophie en général, ou de quelcune de ſes parties, dans leur ordre, & ſurtout dans leur liaiſon, ne ſauroient être écrits que ſuivant la méthode qu'on appelle ſcientifique. M. *Wolf* en a donné le modele dans ſes Ouvrages Latins; mais il en a été de ce modele comme de celui des Géometres: on en a abuſé pour mettre au jour des productions ridicules. Un bon Peintre peut-il empêcher des Barbouilleurs de faire de mauvaiſes copies de ſes plus beaux Ouvrages? Tout ce dont on peut ſe diſpenſer dans les

Ecrits ſcientifiques, c'eſt de l'uſage des termes ſur lesquels vient de rouler notre Entretien. Les Géometres y joignent ceux de *Corollaires*, ou *Scholies*, par où ils entendent ce que les Logiciens appellent des *conſéquences immédiates*. Ce ſont des propoſitions qui découlent des vérités qu'on vient d'établir, & qu'on ſe diſpenſe d'en déduire d'une maniere démonſtrative, ſoit parce que leur deſcendance, pour ainſi dire, ſaute aux yeux, ſoit parce qu'on n'en a pas beſoin pour la ſuite, & qu'elles ſont ſimplement conſignées dans l'endroit, où on les place, pour ſervir aux fins & uſages qui pourront ſe préſenter.

D. On peut abuſer des meilleures choſes. Cependant l'ordre & la diſtinction ſont difficilement pouſſés trop loin, & ſurtout dans l'étude des Sciences. Les biens temporels peuvent être accumulés & entaſſés, ſans faire trop d'attention à la diverſité de leur prix; il ſuffit, que chacun ait le ſien, & qu'il y ait des occaſions de s'en ſervir. Mais, dans les richeſſes de l'eſprit, dans le tréſor de la ſcience, le prix de chaque choſe dépend exactement de la connoiſſance qu'on a de ce prix, parce que ce n'eſt qu'au moyen de cette connoiſſance qu'on peut les ſubordonner, & en former une chaine, ou une échelle, dont chaque

anneau,

anneau, ou échelon, a un intime liaiſon avec celui qui le précède & avec celui qui le ſuit. Par malheur ce qu'on appelle ſavoir dans la plûpart des cerveaux, n'eſt qu'un entaſſement où tout eſt jetté pêle-mêle, de maniere qu'on ne ſçait ni combien l'on poſſede, ni ce qu'il vaut, ni ce qu'on en peut faire.

ENTRETIEN X.

Des diverſes rélations qu'ont entr'elles les Propoſitions Logiques.

LE MAITRE.

Après avoir fait une digreſſion utile, & même indiſpenſable, ſur les propoſitions géométriques, nous reviendrons à celles qui ſont du reſſort de la Logique, & nous les examinerons ſous les divers points de vue qui ſont en quelque ſorte de l'invention des Logiciens. C'eſt ici une de ces diſcuſſions que l'on taxe d'inutilité, & même de ſubtilité. L'Auteur de l'*Art de Penſer* n'a pas fait difficulté de dire que ceux qui voudroient en omettre la lecture, pouvoient le faire. Cette idée n'eſt aſſurément gueres philoſophique; & ne s'accorde pas avec celles de chaine & d'échelle dont nous nous ſervions en finiſſant notre dernier entretien. Dira-t-on qu'il eſt indifférent que dans une chaine il y ait quelque anneau briſé, ou dans une échelle quelque échelon rompu? Ou bien, s'il s'agiſſoit d'aller d'un lieu dans un autre, pourroit-on diſpenſer celui qui fait cette route, de quelque portion de la route, ſous prétexte qu'elle ſeroit ſablonneuſe ou fangeuſe? Que dans des livres de pur

de pur amuſement, ou de tout autre genre, on ſaute certains endroits qui ennuyent, & auxquels on ne prend aucun intérêt, à la bonne heure; l'inconvénient eſt nul, ou du moins leger. Mais ici toute omiſſion eſt non ſeulement nuiſible, mais rend inutile tout ce qui a précédé & tout ce qui doit ſuivre; en ſorte qu'on pourroit appliquer ici le mot de l'Apôtre: *Celui qui pèche en un point, pèche en tous.* Celui qui laiſſe à l'écart une doctrine philoſophique, au moins dans un vrai ſyſteme de cette Science, renonce à la poſſeſſion de l'enſemble; & c'eſt cet enſemble qui fait le Syſteme, qui conſtitue la Science. Il eſt bien ſurprenant que des gens éclairés puiſſent raiſonner d'une maniere auſſi inconſéquente.

D. Si vous avez pour but dans ces réflexions de prévenir l'ennui ou le dégoût de ma part, elles ſont ſuperflues. Aſſuré que tout ce que vous me propoſerez fait partie de la vraye ſcience, rien ne m'y paroitra petit & indigne d'attention. Ceux qui oſent qualifier ainſi l'examen de ces matieres, ſont livrés eux-mêmes aux plus grandes petiteſſes, & paſſent leur tems à rien faire, ou à faire des riens. La journée la plus brillante du Courtiſan n'eſt ſouvent qu'un tiſſu de miſeres ſplendides: la journée la plus lucrative d'un avare aboutit à groſſir une maſſe dont il ne faira jamais d'uſage:

la journée la plus ſéduiſante d'un Epicurien ne lui a ſouvent procuré que des plaiſirs fugitifs qui ſeront ſuivis de longs repentirs. Au contraire, dans la ſeule étude qui mérite ce nom, dans la recherche de la vérité, quiconque ſuit la bonne route, ne ſauroit faire un pas inutile; il va d'acquiſition en acquiſition, & de jouiſſance en jouiſſance. Voilà mes diſpoſitions invariables; jugez après cela ſi je ceſſerai d'être un Diſciple attentif, tant que vous voudrez bien être un Maitre bien intentionné pour moi.

M. Je n'abuſerai point cependant de votre louable ardeur; & pour tenir une eſpece de milieu, qui ôte aux plaintes qu'on pourroit former ſur ce ſujet la moindre plauſibilité, je reſſerrerai la doctrine des diverſes eſpeces de propoſitions logiques, & ne me permettrai de détails qu'autant qu'ils conduiront à des objets intéreſſans.

On attribue l'*équipollence* aux Jugemens que nous formons, & aux Propoſitions qui les expriment, lorſque la même idée complexe leur répond, c'eſt à dire, que le ſujet & le prédicat pris enſemble dans deux ou pluſieurs propoſitions ont la même ſignification, la même étendue, & la même valeur. On peut en donner d'abord des exemples d'une ſimplicité frappante; comme quand on dit:

dit: *le Soleil éclaire la Terre*, ou *la Terre eſt éclairée par le Soleil; Dieu a créé le Monde*, ou *le Monde eſt l'ouvrage de Dieu.* Mais, quand même les termes ſeroient changés, & les idées modifiées par divers déguiſemens, l'*équipollence* ſubſiſte dès qu'on peut tirer le même ſens de Propoſitions quelconques en apparence aſſez différentes. Les Poëtes & les Orateurs ſont remplis de ſemblables propoſitions. L'un dira: „On peut être véritable„ment à plaindre, rongé par mille ſoucis, „déchiré par mille douleurs, dans les ſitua„tions les plus brillantes„. L'autre s'exprimera en ces termes: „L'éclat des plus grandes „dignités, les plus nombreuſes poſſeſſions, les „plaiſirs multipliés & toujours renaiſſans, ne „ſuffiſent pas pour le véritable bonheur de „l'homme„. Dans de ſemblables propoſitions il faut aller droit au ſens, former les notions du ſujet & du prédicat, les combiner: & ſi les combinaiſons ne varient point les ſens, c'eſt le cas de l'*équipollence.* Ce qu'il faut ſeulement obſerver encore à cet égard, c'eſt que dans les propoſitions conditionelles, l'équipollence ne ſubſiſte qu'autant que l'on conſerve la condition. On ne ſauroit dire; *La louange de Dieu eſt bienſéante dans la bouche des hommes droits*; & *les hommes qui louent Dieu s'acquittent d'un devoir qui leur convient.* Il faut que ces hommes ayent la *droiture* en

partage, qu'ils ſoyent gens de bien, ſans quoi les hymnes ſont déplacés dans leur bouche. Ajoutons enfin que toute définition devient une propoſition équipollente, quand on met la définition à la place du défini: La *Conſcience eſt le jugement que les hommes portent ſur la moralité de leurs actions;* ou bien, *Le jugement &c. eſt la Conſcience.*

D. Cette opération qui met la définition à la place du défini, ou en général le prédicat à la place du ſujet, ne donne-t-elle pas lieu à une nouvelle eſpece de propoſitions?

M. Oui, ce ſont celles qu'on nomme *converſes.* Vous venez de dire ce qui produit la *converſion* logique; c'eſt la ſubſtitution réciproque du prédicat au ſujet, & du ſujet au prédicat. *Dieu eſt un Etre ſouverainement parfait; l'Etre ſouverainement parfait eſt Dieu.* Quand on fait ainſi ſucceſſivement deux propoſitions, la ſeconde eſt appellée la *converſe* de l'autre. Ici, comme dans tout ce qui appartient aux Sciences, rien ne ſe fait ſans principes & au hazard. Toute propoſition n'eſt pas *convertible.* On ne ſauroit dire: *L'Enéide eſt un Poëme; le Poëme eſt une Enéide. La neige eſt blanche; le blanc eſt de la neige.* Remarquons donc que le premier cas de la converſion eſt celui que nous avons déjà indiqué, & qui concerne la définition & le défini.

fini. *L'homme eſt un animal raiſonnable; l'animal raiſonnable eſt l'homme.* Enſuite tout attribut propre permet de convertir la propoſition où il ſe trouve, parce qu'il ne convient qu'au ſujet dont on l'affirme. *L'or eſt le plus peſant des métaux: Le plus peſant des métaux eſt l'or.* Les poſſibilités des modes ſont dans le même cas, quand elles ne ſe trouvent que dans le ſujet dont on parle. *Les Polypes* (de M. Trembley) *ſont des animaux qui étant coupés en diverſes bandes ou tranches ſe reproduiſent, & recouvrent toutes les parties de l'animal complet. Les animaux, qui étant coupés, &c. ſont des Polypes.* Les propoſitions conditionelles ne ſont convertibles qu'en laiſſant ſubſiſter la même condition, & en la plaçant exactement dans la rélation aux mêmes circonſtances. *Une place prenable eſt une place aſſiégée ſuivant les règles de l'art, par de bonnes troupes munies de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'attaque*: Ou, *De bonnes troupes*, (moyennant les conditions ſurdites,) *prendront la place qu'elles aſſiègent*, en ſuppoſant, comme on a coutume de le faire, qu'il n'y a point de place imprenable. Il y a encore une maniere de convertir les propoſitions où l'on affirme quelque choſe d'un ſujet, moyennant une condition ou détermination unique, c'eſt de faire de cette détermination le prédicat, & du prédicat, la détermination du ſujet. Par

exemple, après avoir dit: *Les Rois qui aiment leurs peuples ſont dignes de régner;* on peut également dire: *Les Rois dignes de régner ſont ceux qui aiment leurs peuples.*

D. Me voilà donc au fait de l'équipollence & de la converſion: quelle doctrine nouvelle faites-vous ſuccéder à celles-là?

M. Celle de l'*oppoſition,* qui nous fournira de plus grands détails, parce qu'il s'agit de démêler ici, comme dans bien d'autres occaſions, la réalité des ſimples apparences. L'oppoſition vraye & réelle entre deux propoſitions n'a lieu, que quand l'une affirme poſitivement, préciſément, & à tous égards ce que l'autre nie. *Dieu a créé l'Homme: Dieu n'a pas créé l'Homme. La piété eſt utile, & pour la vie préſente, & pour la vie à venir. La piété n'eſt utile, ni pour la vie préſente, ni pour la vie à venir. Pierre dort. Pierre ne dort pas.* Toute la différence entre de ſemblables propoſitions conſiſte dans l'affirmation & dans la négation; en ſorte que, ſi elles ſont exprimées ſuivant l'exactitude logique, la ſimple copule négative ajoutée à la ſeconde, conſtitue ſon oppoſition avec la premiere. Ainſi le ſujet, le prédicat, la condition, & tout ce qui compoſe ces propoſitions, doivent demeurer dans la plus parfaite identité, ſi l'on veut que l'oppoſition ſubſiſte: autrement elle s'affoiblit,

blit, & peut même ceſſer. *Dieu mérite nos hommages. Dieu ne mérite pas nos hommages.* Si dans l'une de ces propoſitions Dieu ſignifie l'Etre ſouverainement parfait, & dans l'autre une fauſſe Divinité, ces propoſitions ne ſont plus oppoſées, parce que leurs ſujets différent. *Dieu agrée le culte qu'on lui rend. Dieu rejette le culte qu'on lui rend.* S'il s'agit d'abord d'un culte pur, & enſuite d'un culte ſuperſtitieux, l'une de ces propoſitions ne répugne point à l'autre, vu la différence du prédicat. Il n'eſt pas moins évident, que lorſqu'on ne peut affirmer quelque choſe d'un ſujet que moyennant une certaine condition, & qu'après avoir exprimé cette condition dans l'une des propoſitions, on l'omet dans l'autre, il n'en réſulte point d'oppoſition. *Les chefs-d'oeuvre des arts charment tous les hommes qui en apperçoivent les beautés. Les chefs-d'oeuvre des arts ne charment pas tous les hommes.* Il importe de conſerver aux déterminations la plus ſcrupuleuſe identité, de façon qu'on n'omette ni n'ajoute quoi que ce ſoit. Les expériences de phyſique ſont généralement de ſemblables propoſitions déterminées & convertibles, pourvu que dans la converſion on ne change rien aux procédés, en vertu deſquels l'expérience a lieu. Pourquoi a-t-on révoqué pendant quelque tems en doute la fameuſe découverte de Newton, par rapport aux rayons colorés ?

C'eſt

C'eſt que ceux qui répétoient cette expérience, s'y prenoient mal, faiſant plus ou moins qu'il ne faloit pour y réuſſir. Newton avoit dit: La décompoſition des rayons dans leurs couleurs primitives exiſte moyennant A, B, C, D, c'eſt à dire, telles & telles opérations. Et l'on diſoit, A, B, D, ou bien A, D, E, c'eſt à dire, des opérations dans leſquelles les conditions particulieres ne ſont plus les mêmes, ne produiſent pas la décompoſition des rayons colorés. Les deux aſſertions étoient vrayes. C'eſt ici une des ſources les plus fécondes des diſputes entre les hommes; ils croyent faire les mêmes choſes, & trouvent des réſultats différens. Qu'ils y regardent de plus près, & ils verront que cela vient de ce qu'ils font des choſes différentes.

D. Je conçois qu'on ne ſauroit être trop circonſpect ſur le jugement qu'on porte dans les cas qui ſe préſentent comme oppoſés. Pour peu ſurtout que les ſujets ſoyent étendus & compliqués, bien plus encore s'il y a des circonſtances cachées & inconnues, on ne peut ſans témérité décider de l'oppoſition d'après les apparences qui l'indiquent. Quand les Romains, par exemple, cenſuroient & condamnoient la conduite du Conſul Fabius ils partoient de ce principe, qu'un grand Capitaine ne doit point perdre le tems en vains délais,

lais, & ils regardoient la manoeuvre de Fabius comme en oppoſition avec ce principe. Ils ſe trompoient cependant, puiſque les délais de ce ſage Général, bien loin de mériter l'épithete de vains, étoient le moyen le plus propre à ſe mettre à couvert des entrepriſes d'Annibal, comme l'événement le juſtifia.

M. L'application que vous faites de cette doctrine eſt très ſenſée, & confirme de plus en plus l'utilité de ces détails logiques, que les eſprits ſuperficiels mépriſent, faute de pénétration & de ſolidité. Ce que je vais dire n'a peut-être pas des uſages auſſi marqués; mais, ne préſentât-il que le mérite de la préciſion, cela ſuffit pour légitimer la place qu'il occupe. Les propoſitions oppoſées peuvent être *contraires*, ou *contradictoires*. On appelle contraires celle dont l'une affirme univerſellement, & l'autre nie univerſellement le même prédicat du même ſujet, comme: *Toutes les Planetes ſont habitables; Aucune Planete n'eſt habitable.* Cette différence eſt celle qu'on appelle de *qualité*. Si l'on joint celle de *quantité*, les propoſitions ſont dites contradictoires. *Tous les animaux ſont doués de ſentiment: Quelques animaux ne ſont pas doués de ſentiment.* C'eſt donc dans cette double différence de quantité & de qualité qu'il a plu aux Logiciens de placer ce qu'ils nom-

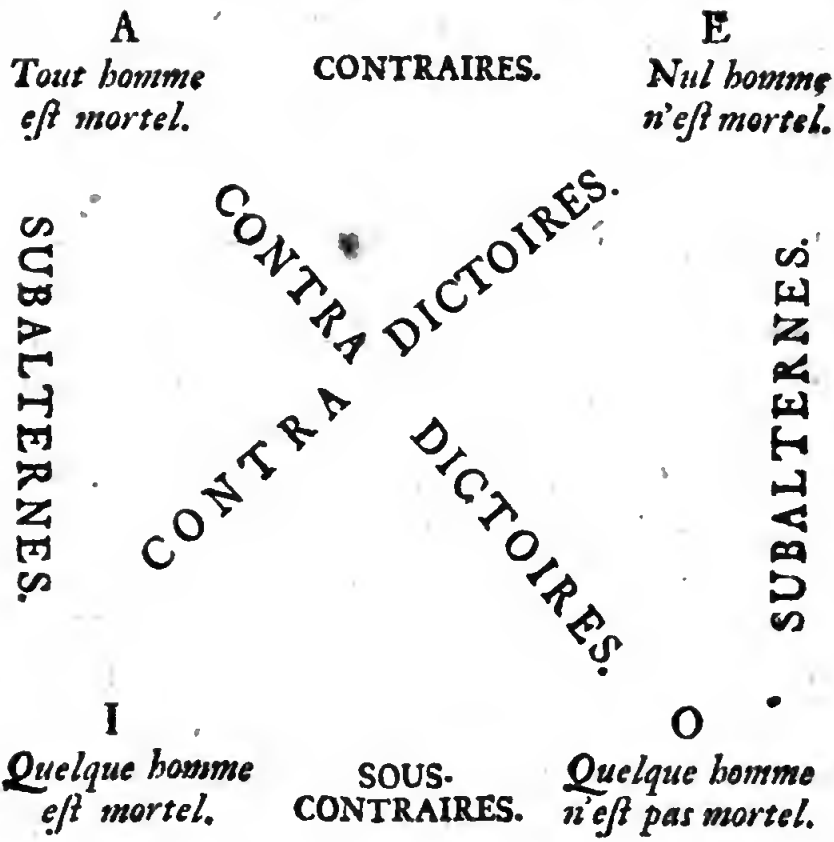
nomment *contradiction.* Dans le langage ordinaire on ſe ſert indifféremment des termes de *contraire* & de *contradictoire,* pour déſigner une oppoſition réelle quelconque entre deux propoſitions. Et l'on ne s'aviſe gueres de démembrer, pour ainſi dire, cette oppoſition, en la conſidérant d'un côté ſous un point de vue général, & de l'autre ſous un point de vue particulier. Mais, comme ce démembrement ne laiſſe pas d'être une opération réelle, & qu'il en réſulte de nouvelles eſpeces de propoſitions, il convient de leur donner un nom à part: & voilà tout ce que les Logiciens ont prétendu.

D. Juſqu'ici toutes les oppoſitions que vous avez paſſé en revue, étoient réelles, en ſorte que l'affirmation d'une propoſition emportoit la négation de l'autre. Mais vous avez dit que certaines oppoſitions n'avoient pas la même réalité; & vous allez ſans doute me les indiquer.

M. Ouï; & ce ſont plutôt des rélations que des oppoſitions. Les deux eſpeces de propoſitions qu'on a coutume de joindre aux contraires & aux contradictoires, pour achever l'énumération des propoſitions oppoſées, ſont dites *ſubalternes & ſous-contraires.* Les propoſitions ſubalternes ſont celles qui ſont compriſes dans d'autres, c'eſt à dire, les particu-

ticulieres dans les univerſelles. Bien loin qu'il en réſulte la moindre oppoſition réelle, la vérité de l'une des deux propoſitions, c'eſt à dire, de l'univerſelle, fait la vérité de l'autre, ou de la particuliere. *Tous les hommes ſont mortels: Quelques hommes ſont mortels.* Comment la mortalité pourroit-elle convenir au genre humain, ſi quelques individus en étoient exempts? Les propoſitions ſous-contraires ſont les propoſitions particulieres compriſes dans deux propoſitions univerſelles oppoſées. *Quelques hommes ſont vertueux. Quelques hommes ne ſont pas vertueux.* L'oppoſition conſiſtant en ce que lorſqu'une choſe eſt, l'autre ne ſauroit être, on voit bien qu'elle ne ſe trouve pas ici, puiſqu'effectivement quelques hommes ont la vertu en partage, & quelques autres en ſont privés. Mais quand eſt-ce que les ſous-contraires peuvent être vrayes l'une & l'autre? Quand elles ſont ſubalternes de propoſitions univerſelles, qui ne doivent être, ni univerſellement affirmées, ni univerſellement niées. On ne ſauroit dire: *Tous les hommes ſont vertueux*, ni *aucun homme n'eſt vertueux.* Mais des deux ſubalternes; *Quelques pierres ſont peſantes; Quelques pierres ne ſont pas peſantes*, l'une eſt vraye & l'autre eſt fauſſe, parce qu'il eſt vrai que toutes les pierres ſont peſantes, & faux par conſéquent, qu'aucune pierre

pierre ne ſoit peſante. C'eſt donc de la connoiſſance qu'on a de la vérité des propoſitions univerſelles que dépend le jugement qu'on doit porter ſur la réalité, ou ſur la ſimple apparence, de l'oppoſition entre les propoſitions ſous-contraires. Vous voyez donc encore une fois que, quand les ſous-contraires peuvent être vrayes l'une & l'autre, il n'y a plus entr'elles, auſſi bien qu'entre les ſubalternes, qu'une ſimple rélation. C'eſt ce que vous comprendrez encore mieux par la figure que je vais tracer ſous vos yeux. Les quatre Lettres A, E, I, O, y déſignent les quatre eſpeces de propoſitions logiques; & pour plus de clarté, j'ai énoncé ces propoſitions mêmes.



D. Je ne vois pas pourquoi ces exercices logiques ſeroient moins eſtimés que ceux de l'Arithmétique, de la Géométrie, de l'Algebre, &c. C'eſt toujours une choſe fort utile que d'aiguiſer en quelque ſorte l'eſprit, & de lui donner une agilité, une ſoupleſſe, une adreſſe, qui ne ſont pas moins avantageuſes dans les opérations intellectuelles que les mêmes qualités, entant que corporelles le ſont dans la vie commune.

M. Finiſſons en glanant quelques obſervations qui appartiennent encore au ſujet que

nous venons de traiter. Des propoſitions contraires indéfinies, c'eſt à dire, où l'on n'a pas exprimé les ſignes de l'univerſalité & de la particularité, peuvent être rendues contradictoires au moyen des ſignes de l'univerſalité & de la particularité. *Les hommes ſont ſages. Les hommes ne ſont pas ſages.* Il n'y a là que de la contrariété, mais on la change en contradiction, ſi l'on dit: *Tous les hommes ſont ſages. Quelques hommes ne ſont pas ſages.* Quelque legere que paroiſſe cette opération logique, il ne laiſſe d'en réſulter, comme cela arrive preſque toujours dans la doctrine qui nous occupe, des conſéquences très dignes d'attention. L'eſſentiel pour les hommes qui diſcutent telles ou telles propoſitions, c'eſt de ſavoir s'il y a une véritable oppoſition entr'eux & ceux qu'ils regardent comme leurs Adverſaires, ou un véritable accord entr'eux & ceux qui font profeſſion de penſer de même. C'eſt ce dont on ne ſauroit être aſſuré qu'en remontant à la nature de la contrariété. Pour qu'elle ait lieu, il faut que ceux qui affirment & nient univerſellement la même choſe, ne ſe relâchent de cette univerſalité dans aucun cas particulier, ni ſingulier. Si l'un dit que *tous les plaiſirs ſont dangereux,* & l'autre que *tous les plaiſirs ſont innocens,* il ne doit jamais arriver au premier de convenir que quelques plaiſirs ſoyent innocens, ou qu'on puiſſe regarder

garder comme tel un plaiſir ſingulier, comme celui de la table; & réciproquement le ſecond doit maintenir qu'on ne rencontrera jamais, ni quelques plaiſirs, ni un plaiſir quelconque, dont l'innocence ſoit bannie. Ce n'eſt qu'après l'analyſe des propoſitions univerſelles dans toutes les particulieres ou ſingulieres qui les compoſent, qu'on ſe trouve vis à vis, l'un de l'autre, à peu près comme deux Armées en bataille, où tous les ſoldats de l'une ſont diſpoſés à en venir aux priſes avec tous les ſoldats de l'autre. Mais la pareſſe, l'orgueil, l'envie de diſputer, font pour l'ordinaire qu'on engage la mêlée avant que d'avoir fait cet examen, & qu'après bien des combats, on trouve qu'on auroit pu ſe les épargner, puiſque l'affirmation de l'un portoit ſeulement ſur une partie de la propoſition univerſelle controverſée, & la négation de l'autre ſur une autre partie de la même propoſition.

D. Ces inconvéniens n'auroient pas lieu, ſi les diſputes ne venoient du coeur & des paſſions vicieuſes, beaucoup plus que de l'eſprit & de l'unique paſſion qui devroit y préſider, d'un vif deſir de connoitre la vérité, de s'éclairer & d'éclairer les autres.

M. Une nouvelle obſervation, qui tend toujours à nous faire juger de la véritable oppoſition, non d'une maniere, pour ainſi

dire, méchanique, & d'après la ſimple forme des propoſitions, mais par les idées mêmes, & ſuivant la nature des choſes; c'eſt que deux propoſitions affirmatives peuvent être contraires, malgré l'abſence de la particule négative, & même de toute négation. Il ſuffit que ces deux propoſitions affirment des choſes incompatibles, de façon que ſi l'une eſt vraye, l'autre ne puiſſe l'être. *Dieu eſt ſouverainement juſte. Dieu punit des Créatures innocentes.* Il y a là une contrariété formelle, la juſtice parfaite ne pouvant être conciliée avec la punition des innocens. De même: *Le Soleil eſt un globe de feu: Le Soleil eſt habité par des hommes tels que nous.* Le ſéjour & les habitans s'excluent réciproquement. C'eſt ici encore une grande ſource de mépriſes; on ſe partage en différentes routes, ſans prendre garde, qu'on ſe tourne poſitivement le dos. Celui qui combat la Religion, eſt ennemi de la Société, quoiqu'il ne ſe déclare pas tel, ou même qu'il prétende en être l'ami, le bienfaiteur. On peut l'en convaincre, en prouvant que la Religion eſt le principal, ou même l'unique lien qui réuniſſe les hommes, & qu'en rompant ce lien, on les porte, ou du moins on les autoriſe à la violation de tous leurs devoirs.

D.

D. Si deux propoſitions affirmatives peuvent ſe contredire, en ſeroit-il de même de deux propoſitions négatives?

M. Oui, & il ſuffit pour cela qu'après avoir nié univerſellement dans l'une quelque prédicat d'un ſujet, vous faſſiez une propoſition particuliere qui nie une choſe renfermée dans le prédicat oppoſé à celui que vous avez univerſellement nié. Soit la propoſition: *Nul homme dans l'état naturel n'eſt plus grand qu'un autre.* Si elle eſt vraye, vous ne ſauriez dire: *Quelque homme dans l'état naturel n'eſt pas égal à un autre,* puiſqu'en niant de tout homme dans l'état naturel la ſupériorité ou l'infériorité reſpective, vous avez établi la propoſition contraire, ou celle de l'égalité réciproque.

D. N'y a-t-il rien à dire ſur les propoſitions ſingulieres?

M. Leur oppoſition eſt toujours équivalente à ce que nous avons nommé contradiction. Cela vient de ce que l'individu eſt conſidéré dans toute ſon étendue: ce qu'on affirme ou nie d'Alexandre, de Ciceron, &c. on l'affirme ou nie de ces perſonnages tout entiers. Quand donc je dis: *Alexandre a vaincu Darius: Ciceron a fait mourir Catilina,* c'eſt comme ſi je diſois; Toutes les fois qu'on penſe à ce Roi & à ce Conſul, toutes les fois qu'on en parle,

on peut affirmer d'eux ces actions. Si donc je disois ensuite: *Alexandre n'a pas vaincu Darius: Ciceron n'a pas fait mourir Catilina:* c'est comme si je prétendois que dans quelque cas, & à certains égards, ces assertions peuvent être niées. J'aurois bien encore quelques remarques à faire sur les cas où les propositions indéfinies peuvent être rendues contradictoires, ou censées telles; mais je crois pourtant que c'est ici le lieu d'appliquer le mot: *Est modus in rebus.* En conservant des idées distinctes de ce que nous avons dit dans cet Entretien, vous en saurez assez sur le sujet dont nous avons été occupés. Prenez seulement bien garde à ne vous jamais tromper sur la nature & sur la réalité des oppositions. Pour derniere précaution, pour préservatif efficace, ne faites jamais consister l'opposition que dans la répugnance proprement dite, dans la vraye incompatibilité. Et sentez que cette répugnance, cette incompatibilité, ayant leur fondement originaire dans l'essence même des sujets, ce n'est qu'autant qu'on connoit cette essence, qu'il est possible & permis de décider des répugnances, qui sont des sources inconteſtables d'opposition. *La matiere est étendue, mobile, divisible, figurée, &c. La matiere pense.* Ces deux propositions sont opposées, si la pensée est incompatible avec les propriétés essentielles de la matiere; mais elles ne le

sont

ſont pas, ſi cette incompatibilité n'a pas lieu. Les hommes ſujets à tomber dans les deux extrémités oppoſées en donnent ici un exemple fréquent & frappant. Ils digérent des abſurdités dans leſquelles la contradiction ſaute aux yeux, & ils rejettent comme impoſſibles des choſes qui ſont ſimplement inconcevables pour eux, faiſant ainſi de leur génie étroit la meſure des poſſibilités & des réalités. Il n'y a de vraye contrariété ou contradiction, que là où il y a une répugnance proprement dite: & réciproquement, s'il conſte que des propoſitions ſoyent contraires ou contradictoires les unes aux autres, leur répugnance eſt décidée.

D. Voilà bien des obſtacles dont il faut ſe débarraſſer avant que d'être un peu à ſon aiſe dans la route de la vérité.

M. Il ſemble que celui qui nous y a placés ait pris plaiſir à multiplier ces obſtacles, à ſemer cette route de ronces & d'épines; ou, pour parler d'une maniere plus conforme aux ſaines idées qu'une créature raiſonnable doit avoir de l'Auteur de ſon être, Dieu a eu des raiſons dignes de lui de nous placer dans la ſituation où nous nous trouvons, & de *livrer* plutôt *le monde à nos diſputes,* comme s'exprime le Sage, que de l'offrir à nos connoiſſances. Cependant ce ſont les hommes qui ont empiré manifeſtement cette ſituation; ce ſont

eux qui *ayant été créés droits, ſe ſont égarés dans une multitude de vains raiſonnemens;* ce ſont eux, qui *ſe diſant ſages ſont devenus fols.* Rien de plus mépriſable que cet art ſophiſtique qui a tenu ſi longtems lieu de Philoſophie. Les ſubtilités ridicules de la ſcholaſtique ſemblent n'avoir diſparu que pour faire place aux ſubtilités infiniment plus dangereuſes des prétendus Philoſophes de nos jours. Les premieres au moins ne faiſoient qu'embrouïller l'eſprit, au lieu que celles-ci gâtent le coeur.

D. Détournons nos regards de deſſus un tableau vrayement déplorable, & achevons, s'il vous plait, notre revue des propoſitions.

M. On appelle *cryptique,* celle dont la forme ſouffre quelque déguiſement, qui la rend méconnoiſſable au premier coup d'oeil. C'eſt ce qui a principalement lieu dans les cas ſuivans. 1) Quand on n'apperçoit pas d'abord quel eſt le ſujet, & quel eſt le prédicat. *C'eſt au jeu que l'on voit les plus grands coups du ſort.* Cela peut s'exprimer également en diſant: *Les plus grands coups du ſort arrivent au jeu: & le jeu eſt l'occaſion de voir les plus grands coups du ſort.* 2) Quand l'affirmation ou la négation ne ſe préſentent pas ſenſiblement. *On ne perd rien avec les honnêtes gens. On perd ſon tems à ſervir les mechans.* La premiere de ces propoſitions eſt affirmative, & la

& la ſeconde négative, malgré les apparences du contraire. 3) Quand l'univerſalité & la particularité ne ſont pas déſignées par leurs ſignes. *Les hommes ont de l'amour propre. Les Voyageurs ſont menteurs.* Dans la premiere propoſition il s'agit de tous les hommes: & la ſeconde, quand même elle s'étendroit au plus grand nombre des Voyageurs, ne les comprend pas tous. Enfin 4) quand il eſt douteux ſi la détermination doit être rapportée au ſujet ou au prédicat. *Les biens, quand on les a mal acquis, ſont funeſtes à ceux qui les poſſedent.* La détermination *mal acquis* peut s'appliquer & aux poſſeſſeurs, & aux biens mêmes. C'eſt au bon ſens encore plus qu'aux règles, à diriger dans l'explication de ces petites énigmes, qui ne méritent pas de nous arrêter plus longtems.

D. Ainſi vous avez tout dit, & je n'ai plus qu'à vous remercier de votre complaiſance.

M. J'ai encore quelques momens d'attention à vous demander, afin de vous mettre au fait de la diſtinction entre les propoſitions *ſimples* & les propoſitions *compoſées*. Les premieres ſont celles qui n'ont qu'un ſujet & un prédicat: *L'envie eſt la vermoulure des os. L'orgueil précéde l'écraſement.* On appelle au contraire *compoſées* les propoſitions, qui

ont un ſujet & pluſieurs prédicats, ou pluſieurs ſujets & un prédicat, ou pluſieurs ſujets & pluſieurs prédicats. Donnons des exemples des trois cas. 1) *Dieu eſt la bonté, la ſageſſe, & la juſtice même.* 2) *Les grandeurs, les richeſſes, les plaiſirs ne ſauroient donner la ſanté.* 3) *La Tragédie & la Comédie peuvent inſtruire & amuſer.* Les propoſitions compoſées ſont encore dites *copulatives* ou *disjonctives.* Dans les premieres les ſujets & les prédicats ſont liés enſemble; & la copule *&* ſert à cet uſage. *Les doux propos & les tendres careſſes ne procurent pas aux Epoux les alimens, les vêtemens, & les autres choſes néceſſaires à la vie.* Les propoſitions disjonctives indiquent deux ou pluſieurs prédicats qu'on peut attribuer à un ſujet, ſans déterminer quel eſt celui qui lui convient. *L'amour eſt une paſſion délicieuſe, ou un tourment affreux. Il fait jour ou il fait nuit.* Dans cette derniere propoſition le ſujet ne paroit pas, mais on le trouve, en diſant: *Le tems où nous ſommes actuellement appartient au jour ou à la nuit.* Pour que ces propoſitions ſoient exactes, il faut que l'énumération des prédicats ſoit complette. On ne ſauroit dire: *Un Voyageur eſt dans quelque ville ou dans quelque campagne;* car il peut être au haut des Alpes, ſur le Danube, ſur la Méditerranée, &c. En parlant des

Dilem-

Dilemmes nous reviendrons à l'exactitude requiſe dans les propoſitions disjonctives.

D. Avant que de nous ſéparer, je me rappelle ce que vous m'avez dit dans d'autres Entretiens ſur l'uſage des termes, & ſur la néceſſité d'employer toujours ceux qui ſont les plus propres à exprimer nos idées. Il en eſt ſans doute de même à l'égard des propoſitions; & l'on ne réuſſiroit pas dans leur conſtruction, ſi l'on négligeoit de faire attention au nombre ou à la nature des termes qui y entrent.

M. J'avois d'abord eu deſſein de renvoyer cette matiere à une autre fois; mais, puiſque vous la mettez vous même ſur le tapis, c'eſt une marque que votre attention n'eſt pas encore épuiſée, & que vous voulez bien courir les riſques de ſuivre juſqu'au bout ce que j'aurai à vous dire ſur l'uſage des mots ou des termes dans les propoſitions. D'abord, comme vous l'avez inſinué, il faut en déterminer le nombre, & ſe conformer au précepte ſuivant. „Les propoſitions logiques ne doivent avoir, „ni plus, ni moins de termes qu'il ne leur en „faut, c'eſt à dire que ceux qui ſont requis „pour déſigner le ſujet, le prédicat, les déter„minations, s'il s'y en trouve, & la quantité „auſſi bien que la qualité des propoſitions„. *Toutes les Créatures intelligentes ſont faites*

pour

pour connoitre & pour aimer Dieu. Toutes les Créatures intelligentes qui ſe conforment aux volontés de Dieu, arriveront à la félicité qu'il leur deſtine. S'il s'agiſſoit de faire des propoſitions oratoires, poetiques, ou de tout autre genre que le genre logique, on a la liberté de les étendre & de les orner. „Les „Créatures, diroit-on, à qui les lumieres de „la raiſon ſervent de flambeau, & dont l'En„tendement peut s'élever aux connoiſſances „les plus ſublimes ne ſauroient avoir d'autre „deſtination que celle d'être abſorbées dans „une félicité digne de la grandeur du Dieu à „qui elles doivent leur exiſtence, & capable „de combler l'immenſité de leurs deſirs. Ces „mêmes Créatures, ſi, fideles à leurs devoirs, „elles s'empreſſent à mériter la bienveillance „du ſouverain Rémunerateur, partageront „pendant toute l'éternité ſa gloire & ſon „bonheur.

Là de ce corps impur les ames délivrées,
De la joye ineffable à ſa ſource enyvrées,
Et riches de ces biens que l'oeil ne ſauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.

De

De ce Royaume heureux Dieu bannit les allarmes,
Et des yeux de ſes Saints daigne eſſuyer les larmes.
C'eſt là qu'on n'entend plus, ni plaintes, ni ſoupirs:
Le coeur n'a plus alors, ni craintes, ni deſirs.
L'Egliſe enfin triomphe, & brillante de gloire,
Fait retentir le Ciel des chants de ſa victoire.
Elle chante, tandis qu'eſclaves déſolés
Nous gémiſſons encore ſur la terre exilés.
Près de l'Euphrate aſſis nous pleurons ſur ſes rives:
Une juſte douleur tient nos ames captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des méchans,
O céleſte Sion, faire entendre tes chants!
Helas! nous nous taiſons; nos lyres détendues
Languiſſent en ſilence aux ſaules ſuſpendues.
Que mon exil eſt long! o tranquille Cité!
Sainte Jeruſalem! o chere Eternité!

Quand

Quand irai-je au torrent de la volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure!
Quand irai-je goûter ton adorable Paix?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais?

Ainſi s'expriment l'Eloquence & la Poëſie; & j'ai cru que vous entendriez avec plaiſir le raviſſant morceau que ma mémoire vient de ſe rappeller; morceau où il eſt ſi aiſé de reconnoitre le Poëte le plus tendre & le plus harmonieux qui ait jamais exiſté, celui qui a le mieux peint tous les mouvemens d'un cœur en proye aux tranſports de l'amour humain, & ceux d'un cœur embraſé des flammes de l'amour divin.

D. Que de pareilles digreſſions ſont propres à ſemer de roſes une route dont vous ne vous contentez pas d'arracher toutes les épinés. Je ſens toute la différence qu'il y a entre les propoſitions marquées au ſeul coin de la vérité, & celles qui portent d'autres empreintes plus façonnées. Mais me tromperai-je en diſant qu'on n'a de véritable ſuccès dans ces dernieres qu'autant qu'on ſçait bien s'acquitter des premieres, ou même qu'on eſt conſommé dans l'art de les produire. Il ne faut, ce me ſem-

ſemble, jamais orner qu'un fond réel & ſolide: ſans quoi il en eſt comme des plus belles broderies qui ſeroient faites ſur des toiles d'araignées. Or c'eſt à quoi ceux qui ſe piquent de bien dire ne ſont pas toujours aſſez d'attention il n'ont pas aſſez appris à bien penſer; & l'élegance, la pompe, & toutes les autres qualités de leurs diſcours ne ſont propres qu'à flatter l'oreille, ou à mouvoir l'imagination. C'eſt ce qu'un Poëte Latin appelle ſi heureſement *nugæ canoræ*. L'orgueil qui accompagne ordinairement ces talens qui, malgré leur éclat, ne ſont que des talens ſubalternes, acheve de prouver que les périodes les mieux arrondies, & les vers les plus coulans, ne ſont pas toujours épurés aux rayons du bon ſens, & ſoumis aux règles indiſpenſables d'une ſaine Logique. Au contraire la plûpart de ces Ouvrages ſont pleins de faux raiſonnemens & d'erreurs dangereuſes qui ſe propagent à l'aide des agrémens que les Lecteurs ſuperficiels goûtent dans leur lecture.

M. La peinture que vous venez de faire de l'eſprit & du goût qui dominent dans ce ſiecle, n'eſt par malheur que trop fidele; & c'eſt par ce moyen que les notions les plus ſaines, les plus ſalutaires à la Société, peuvent être défigurées au point de devenir des poiſons je ne dirai pas ſubtils, car la ſubtilité même manque

à ces

à ces préparations dangereuſes, mais des poiſons d'autant plus funeſtes que des Lecteurs de tout ordre s'en repaiſſent avidement. Y a-t-il, par exemple, une doctrine qui, traitée avec préciſion & ſageſſe, ſoit plus digne d'être préſentée aux Princes & aux Peuples que celle de la Tolérance? Et y a-t-il un Ouvrage plus monſtrueux, plus rempli d'idées confuſes & incomplettes, de ſophiſmes groſſiers, de traits où la fauſſeté & la malice ſe donnent un ſecours réciproque, que le Traité ſur la Tolérance qu'un Auteur plutôt fameux que célébre a écrit à l'occaſion de l'affaire des *Calas?* Peut on concevoir un projet plus abſurde que celui de vouloir établir d'une main la tolérance, & détruire de l'autre l'autorité du ſeul Livre qui puiſſe rendre les hommes tolérans, doux, humains, charitables? Mais il eſt aiſé de ſentir que la tolérance réelle & louable n'eſt ici qu'un prétexte, & qu'on viſe à cette tolérance qui, enviſageant tout d'un même œil, ouvre la porte aux écarts les plus ſcandaleux, aux honteux excès d'une licence effrénée. En réduiſant de pareils Ouvrages à des propoſitions logiques, & en les dégageant des tous les termes ſuperflus, on verroit le ſquelete le plus difforme, la chaine d'idées la plus bizarre & la plus inconſéquente. Mais revenons à des objets plus dignes de notre attention.

M.

D. Il eſt également utile de contempler les charmes de la vérité, & les traits hideux du menſonge. Mais, comme c'eſt au premier de ces objets que nos Entretiens ſont conſacrés, reprenons en le fil.

M. Quand on ſuit le précepte ci-deſſus énoncé, quant au nombre des termes dont les propoſitions logiques doivent être compoſées, ces propoſitions ſont dites *déterminées;* & elles ſervent à prouver que les jugemens auxquels elles répondent ſont pareillement déterminés. On appelle au contraire jugemens *vagues* & propoſitions *vagues*, ceux auxquels ces déterminations manquent. Les Ouvrages des Géométres ne ſont autre choſe qu'une ſuite de propoſitions déterminées; & le but que les Philoſophes ne doivent jamais perdre de vue conſiſte à mettre la même préciſion dans leur doctrine. De tous les moyens dont ils peuvent ſe ſervir pour cet effet, il n'y en a point de plus efficace que de définir exactement tous les termes qu'ils employent. Il ſeroit ſuperflu de revenir ici à l'importance des bonnes définitions, & aux avantages qui en réſultent. Mais ce qui demande que nous y inſiſtions un peu, c'eſt le double écueil contre lequel on peut donner en faiſant uſage des termes: l'*homonymie* & la *ſynonymie*. Vous n'ignorez pas que les langues ſe ſont formées peu à peu;

& que ce ne ſont pas des Philoſophes qui ont préſidé à l'introduction des mots & au tour des phraſes. Les loix de la parole ont été l'ouvrage du vulgaire, le hazard les a dictées; & ce tyran qu'on nomme l'uſage, leur a donné l'autorité dont elles ont joui, ou la leur a fait perdre. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait un fond philoſophique dans le langage, & que la Grammaire ne ſoit, comme la Géométrie, une Logique anticipée, qui inſtruit l'eſprit humain à faire par regles ce qu'il ne faiſoit que par routine, à démêler l'origine de ces regles, & à la trouver dans ſa propre nature. Mais cela n'empêche pas que, ſur un fond naturel & invariable, on n'ait bâti quantité de bizarreries & d'irrégularités, dont les hommes ordinaires ne ſe mettent pas en peine, contens de parler comme ils penſent, c'eſt à dire, d'une maniere confuſe & peu ſuivie. Il n'en eſt pas de même des Philoſophes, qui comme les Géometres ont toujours le compas & la regle en main, pour s'aſſurer que leurs idées ſont exactement déterminées, & que leurs expreſſions répondent à leurs idées. Or c'eſt ici qu'ils rencontrent en leur chemin les deux obſtacles que nous avons indiqué, & qu'il s'agit de conſidérer de plus près.

D. Les noms que vous leur avez donné me font préſumer qu'ils conſiſtent, l'un à

employer le même mot pour exprimer diverſes idées, l'autre à attacher une ſeule idée à pluſieurs mots.

M. C'eſt cela même, & vous devez voir d'un coup d'œil tout le déſordre qui ne ſauroit manquer d'en naître. Dans le cas de l'homonymie, ſi deux propoſitions ont le même terme pour ſujet, on s'imagine qu'elles ſont les mêmes, ce qui n'eſt pas fondé dès que l'une des ces propoſitions prend le terme qui y ſert de ſujet, dans un ſens, & l'autre dans un autre. Deux perſonnes peuvent dire que *l'honneur eſt plus cher que la vie,* & tenir une conduite très différente dans des cas qui, ſuivant l'une, intéreſſeront l'honneur, tandis que l'autre les regardera comme n'ayant aucune rélation avec l'honneur. Le vrai Chrêtien, ou même l'homme ſenſé, fera conſiſter l'honneur dans la probité, la décence, la fidélité à remplir ſes engagemens; tandis que le mondain prétendra qu'il eſt d'un homme d'honneur, de payer ſeulement les dettes du jeu, & de ſe couper la gorge pour un mot ou un ſimple geſte. On ſent bien que cette différence totale dans l'idée du ſujet en met une ſemblable dans les propoſitions. Il en eſt de même lorſque la différence concerne le prédicat. *La piété porte à des actions pleines de zele.* Cette propoſition, dans la bouche de l'un, peut ſignifier un caractere de tendreſſe

de bénéficence, de charité; dans celle de l'autre, tous les excès de l'emportement, toutes les fureurs de la perſécution. D'où cela vient-il, ſi non de ce que le prédicat s'interprète d'une maniere tout à fait différente. Voilà cependant des cas qui reviennent tous les jours, & dans la vie ordinaire, & dans les Sciences. On croit s'entendre & s'accorder, quoiqu'il n'en ſoit rien. Peut-être qu'on dira que le plus ſouvent ce ſeroit un bien, & que les hommes ne ſont déjà que trop portés à s'échauffer & à diſputer. Mais d'un côté ce bien n'eſt qu'apparent, puiſque l'erreur mène tôt ou tard à des conſéquences pernicieuſes, & elle eſt en général deſtructive des Sciences; tandis que d'un autre côté, à la faveur de ces mots qui ont un double ſens, on a introduit un monſtre odieux & dévorant. Je pourrois emprunter les traits de la Poëſie pour vous le dépeindre, & rapporter ici une partie de la Satire véhémente que le Législateur de notre Poëſie a fait contre l'Equivoque. Y a-t-il en effet rien de plus dangereux que de faire adopter quelque propoſition à un autre, en la concevant dans des termes auxquels on ſait qu'il attache un certain ſens, tandis qu'on l'entend d'une maniere toute différente? Peut-il reſter quelque vérité dans les diſcours, quelque ſureté dans les engagemens, quelque dogme dans la Morale, ſi l'on eſt en droit de tendre de tels

de tels pieges, & de creuſer de tels précipices? Je ne m'étens pas davantage là deſſus, ſoit parce qu'il eſt tems de mettre des bornes à cet Entretien, ſoit pour ne pas paſſer de la Logique à la Morale, du reſſort de laquelle eſt principalement cette Queſtion.

D. Il ne nous reſtera donc à parler que de la Synonymie. Cette matiere ſe préſente à mon eſprit ſous une idée riante, parce qu'elle me fait penſer à un des Ouvrages que j'ai lûs avec le plus de plaiſir, c'eſt celui de l'Abbé *Girard* ſur les *Synonymes*. Je ne l'ai jamais achevé, (car j'en ai fait plus d'une lecture,) ſans avoir du regret à ſa briéveté, & ſans ſouhaiter qu'on pût fournir l'énumération complette de tous les cas de la Synonymie. Mais cette tâche eſt bien difficile: il faut une délicateſſe, un tact de l'eſprit, pour m'exprimer ainſi, qui eſt une des qualités les plus rares, parce que bien loin de s'allier avec la plûpart des autres qualités de l'eſprit, ou d'en réſulter, elle les exclut, ou reçoit d'elles l'excluſion. J'ai trouvé dans l'*Encyclopédie* divers Articles qui ſont des imitations des *Synonymes* de l'Abbé *Girard;* mais qu'ils ſont foibles en comparaiſon, & que les nuances y ſont mal habilement tracées! L'objet de la Logique ne s'étend pas ſans doute ſi loin; & il n'y eſt queſtion que de fixer les termes de maniere

qu'on ſoit aſſuré que, toutes les fois que le même terme revient, il répond préciſément à la même idée.

M. Oui; le Logicien s'interdit ici la licence qu'il ne blâme point dans d'autres genres, où elle eſt non ſeulement permiſe, mais même néceſſaire. Un Orateur ayant à parler de Dieu, variera ſans ceſſe les tours, & dira que c'eſt l'Etre ſuprême, le Maître du Monde, l'Arbitre de nos Deſtinées, l'Intelligence ſuprême, la Cauſe premiere, ou avec l'Ecriture, l'Eternel, le Dieu fort, le Dieu des Armées, &c. Tout cela, en faiſant du plaiſir à l'Auditeur, ne lui cauſe aucun embarras: il ne perd point de vue l'objet qu'on veut lui préſenter, & il l'enviſage ſous différens aſpects qui concourent au but de l'Eloquence, à augmenter la force des impreſſions que le diſcours doit produire. Mais, dans un Traité de Théologie naturelle écrit philoſophiquement, le ſeul mot de DIEU revient toujours, & dût-il revenir des milliers de fois, il n'eſt jamais faſtidieux. On ſeroit auſſi peu fondé à prétendre qu'un autre lui ſoit ſubſtitué qu'à exiger du Géometre qu'il diſe tantôt un cercle, tantôt un rond, tantôt une figure circulaire &c. La raiſon en eſt aiſée à comprendre. L'eſprit tout occupé de la recherche de la vérité, va droit à ſon but; & s'il faloit qu'il s'arrêtât pour exa-

examiner un nouveau mot qui ſe préſente, & voir s'il ſe rapporte à une nouvelle idée; ou s'il ne fait qu'exprimer une idée qui a déjà paru, cela feroit le même effet que les pommes d'or dont Atalante ſe ſervoit pour amuſer ceux qui vouloient la devancer à la courſe. Mais, lorſqu'en examinant les doctrines des divers Philoſophes, on recherche s'ils ont pris des mots différens dans le même ſens, ce travail eſt utile pour ſe faire de juſtes idées des ſyſtemes, & attribuer poſitivement à chacun ce qui lui convient. Une perſonne peu verſée dans l'hiſtoire des découvertes modernes, qui liroit dans un Livre que *le Calcul différentiel ſert à déterminer les tangentes*, & dans un autre, que la *méthode des fluxions* eſt employée à la même détermination, pourroit s'imaginer que ce ſont deux théories différentes, au lieu qu'il s'agit d'une ſeule & même théorie, qui ne porte deux noms différens; que parce qu'ils lui ont été donnés par ſes deux Co-Inventeurs, Leibnitz & Newton. En général toutes ces propoſitions dans leſquelles la diverſité des termes n'empêche pas l'identité des idées, ſont elles-mêmes dans le cas de l'identité. La ſageſſe, la vertu, la piété d'un côté, le contentement, le bonheur, la félicité de l'autre, ſont des ſujets & des prédicats, dont les combinaiſons quel-

conques formeront toujours les mêmes propoſitions. Mais en voilà, ſinon trop, au moins tout autant qu'il en faut, pour n'omettre rien d'eſſentiel ſur la ſeconde opération de l'ame, celle qui conſiſte à former des jugemens, & à les énoncer par des propoſitions. La troiſieme nous conduira au *non plus ultra* de l'exercice de nos facultés intellectuelles, à l'art de raiſonner & de démontrer.

EN-

ENTRETIEN XI.

Sur l'art des Syllogiſmes réguliers.

LE MAITRE.

De toutes les carrieres la plus belle, la plus noble, la plus digne de l'homme, c'eſt celle du raiſonnement. Envain ſe glorifie-t-il de tous les avantages que la Nature ou la Fortune peuvent lui procurer: cela ne fait pas l'homme; ce n'eſt tout au plus qu'une belle Idole, pompeuſement décorée. Cet extérieur reſſemble à celui d'une montre dont la boëte ſeroit de la plus grande magnificence, tandis que les rouages & les reſſorts ne vaudroient rien. Ici, comme dans la Religion, tout dépend de l'homme intérieur. Ce n'eſt qu'à meſure que l'Entendement ſe dévelope, & à proportion du degré de perfection auquel il parvient, qu'on légitime ſes prétentions à la qualité d'homme, & que cette qualité devient une dignité, & même la plus élevée de toutes. Qu'un Monarque dans toute ſa gloire, avec toute ſa puiſſance, déraiſonne: on ne ſauroit conteſter la ſupériorité qu'a ſur lui quiconque raiſonne mieux que lui: au lieu qu'en vain ce Monarque voudroit tirer avantage de toute autre prérogative. Voyez donc, mon cher

diſciple, ſi vous ne vous ſentez pas enflammé d'un redoublement d'ardeur, en penſant qu'après avoir appris à former des idées qui ſoyent dignes de ce nom, après avoir vû comment de la combinaiſon de ces idées on formoit des propoſitions, vous allez tirer de l'aſſemblage de ces propoſitions des conſéquences, ou concluſions, qui ne ſont autre choſe que les vérités, de la recherche & de la découverte desquelles la Philoſophie fait ſon objet capital, ou plutôt unique.

D. Vous me connoiſſez aſſez pour ſavoir que j'ai plus beſoin de frein que d'aiguillon. Dans mes tranſports je voudrois pouvoir m'élancer tout d'un coup au bout de la carriere, & m'abſorber dans la ſource du vrai qui eſt en même tems celle du bon. Mais, me rappellant bientôt ma condition & les limites étroites dans lesquelles il a plu à l'Auteur de mon être de me rappeller, je réprime tout deſir téméraire, je m'abſtiens de tout effort inutile, & par là même blâmable. Trop heureux de pouvoir, à l'aide d'un guide tel que vous, avancer ſans interruption dans une route où il s'agit moins d'aller vîte que d'aller ſurement. C'eſt ici, ce me ſemble, l'endroit déciſif par rapport à cette ſureté; elle tient uniquement à la maniere de raiſonner, aux régles ſur lesquelles l'opération du rai-

raiſonnement eſt fondée, à la connoiſſance diſtincte & à l'obſervation exacte de ces régles. Que les hommes dans le cours ordinaire de la vie ſe paſſent de ce ſecours, je n'en ſuis pas ſurpris; il n'eſt pas à leur portée: & tout ce qui en arrive, c'eſt qu'ils raiſonnent, tantôt bien d'après quelques principes que l'Expérience leur fournit, & que la Logique naturelle applique comme elle peut, mais tantôt & plus ſouvent mal, parce que ces applications ne peuvent jamais être que des tâtonnemens, & deviennent aiſément des aberrations. Encore un coup, il faut que cela ſoit ainſi; & vouloir y remédier; ſe propoſer d'apprendre au genre humain à raiſonner; ce ſeroit une viſion de Chevalier errant. Mais que des gens qui parlent de Sciences, qui prétendent en poſſéder, & qui ſe mêlent d'en enſeigner de vive voix ou par écrit, ſautent à pieds joints, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, par deſſus l'art de raiſonner, ignorent les régles de cet art, & les mépriſent; ou qu'après avoir fait à l'entrée de leurs études un Cours de je ne ſçai quelle Logique, auſſitôt oubliée qu'appriſe, parce qu'elle n'avoit jamais été véritablement appriſe, ils n'y penſent non plus qu'aux langes de leur berceau, c'eſt ce qui eſt inconcevable. J'aimerois autant voir un homme lourd & cagneux qui entreprendroit de danſer ſur la corde, de voltiger ſur un fil d'archal. Si les chu-

chutes qu'on fait en raiſonnant étoient auſſi douloureuſes que celles d'un Saltimbanque qui perd l'équilibre, on y regarderoit de plus près; mais, comme il n'en coûte rien de mal raiſonner, & que la foule des mauvais raiſonneurs eſt ſi grande qu'il eſt aiſé de s'y confondre, l'Empire des Sciences eſt auſſi rempli de cette vile engeance que la Société de fainéans & d'eſcrocs. Des-Cartes ne fut point un Chevalier errant, lorſqu'il invita les Philoſophes à faire uſage de leur raiſon, à voir & à juger par eux-mêmes, afin de ne ſe rendre qu'à ce dont l'évidence leur ſeroit ſuffiſamment connue. Mais cet homme incomparable, après avoir donné une régle auſſi importante, fut le premier à la violer, & à s'enfoncer dans des hypotheſes remplies d'erreurs palpables, de vrayes chimères, dont la moindre exactitude logique l'auroit préſervé. D'où cela pouvoit-il venir, ſinon de ce que cette exactitude ne lui étoit pas aſſez connue, ou de ce qu'il n'en ſentoit pas tout le prix? Et en ſerons-nous ſurpris, puiſque, malgré les progrès qu'on a fait à cet égard, nous voyons tous les jours les Philoſophes qui tiennent les premiers rangs, propoſer des doctrines où l'art d'imaginer triomphe à la vérité, mais où celui de raiſonner eſt véritablement foulé aux pieds. Mais je m'ingère à prendre de nouveau la parole, & à conſumer le tems

que

que vous voulez bien employer à mon inſtruction.

M. Il ne ſera point perdu, tant que vous l'employerez comme vous venez de le faire. Mais, puiſque vous voulez que nous nous en tenions aux matieres qui ont occupé juſqu'ici nos Entretiens, & que nous en ſuivions l'ordre avec préciſion, je vais entamer tout de ſuite celle des Syllogiſmes, ſans me croire obligé de vous rappeller ce que nous avons déjà dit *) ſur la troiſieme opération de l'ame en général. Lorſque nous ne voyons pas ſi deux idées, exprimées par deux termes, ont entr'elles un rapport qui nous autoriſe à affirmer l'une de l'autre, ou une répugnance qui nous oblige à nier l'une de l'autre, nous cherchons une troiſieme idée, plus générale, & qui ait quelque choſe de commun avec les deux premieres, ou du moins avec une d'elles. Quand nous découvrons ſucceſſivement le rapport de ces deux idées à la troiſieme, nous concluons affirmativement; quand il n'y en a qu'une qui ait ce rapport, & qu'il ne ſe trouve pas dans l'autre, nous concluons négativement. Tout dépend donc de trouver cette troiſieme idée qui ſert de meſure ou de principe; de faire la comparaiſon des deux autres avec elle d'une maniere exacte; & de tirer la conſéquence qui nait, en quelque ſorte d'elle-même. Il s'a-

*) Voy. Tom. I. p. 210. & ſuiv.

Il s'agit donc d'expoſer l'art qui dirige cette opération. On ſent bien qu'il ne s'agit que de la forme; la matiere, c'eſt à dire, les propoſitions qui ſervent de principes, ne peuvent être employées que par celui qui les connoît, & leur connoiſſance dépend de l'expérience ou des inſtructions quelconques qu'on a reçu. Cela eſt commun à tous les arts; ils fourniſſent les régles, mais on ne peut s'en ſervir qu'après s'être procuré les matieres auxquelles elles ſont appliquables.

D. Je compte que tout ce que j'ai déjà vu, lu, & entendu, me fournira un bon nombre de ces principes; mais je ſens que c'eſt à l'art de raiſonner qu'il faudra recourir pour s'aſſurer qu'ils ſont vrais, ou pour les rectifier, s'ils en ont beſoin. J'attens donc avec impatience les détails de cet art.

M. L'eſpece de diſcours qui met le raiſonnement en forme, & en énonce diſtinctement toutes les parties, ſe nomme *Syllogiſme.* Tout Syllogiſme eſt compoſé de trois propoſitions, formées par la diverſe combinaiſon de trois termes. Dans les deux premieres propoſitions il y a un terme qui eſt répété: il diſparoit dans la troiſieme qui ſe forme par la réunion des deux autres termes.

Toutes

Toutes les *vertus* ſont eſtimables.
Or la modeſtie eſt une *vertu.*
Donc la *modeſtie* eſt *eſtimable.*

Il eſt aiſé de comprendre qu'il ne ſauroit y avoir que trois termes dans un Syllogiſme. Car de la comparaiſon d'un terme avec un autre, d'A avec B, & enſuite de celle d'un troiſieme avec un quatrieme, de C avec D, il ne ſauroit rien réſulter. Pierre reſſemble à Paul. Jacques reſſemble à André. S'enſuit-il de là que Pierre & Jacques ſe reſſemblent, ou ne ſe reſſemblent pas?

D. C'eſt donc dans les deux premieres propoſitions qu'eſt le germe de la troiſieme, & la raiſon de ſa validité.

M. Oui; & les Logiciens les nomment *prémiſſes*, pour marquer qu'on les envoye, pour ainſi dire, à la découverte de la vérité, afin que, ſur leur rapport, on décide. La troiſieme propoſition, où cette déciſion eſt exprimée, ſe nomme *Concluſion.* Le terme qui revient deux fois dans les prémiſſes, s'appelle *terme moyen;* & ceux qui lui ont été ſucceſſivement comparés, ſont dits *extremes.* Quand la double comparaiſon eſt faite, on n'a plus beſoin du terme moyen; comme, quand on s'eſt ſervi d'une aune pour meſurer une piece d'étoffe, on la met de côté. Ainſi le ter-

le terme moyen ne ſauroit entrer dans la concluſion, qui eſt formée par les deux extrêmes.

D. N'y a-t-il pas quelque dénomination particuliere qui ſoit propre aux deux termes que vous nommez extrêmes?

M. On appelle l'un le grand terme, ou terme *majeur*, & l'autre le petit terme, ou terme *mineur*. La raiſon qui engage à les diſtinguer ainſi mérite d'être connue & compriſe. Toute propoſition a un ſujet & un prédicat, qui en ſont les deux termes. C'eſt au prédicat qu'on donne le nom de grand terme, tandis que le ſujet porte celui de petit: & voici pourquoi. Le prédicat étant, généralement parlant, une qualité ou propriété qu'on affirme, ou qu'on nie du ſujet, ſe prend dans un ſens plus étendu, parce qu'il convient encore à d'autres ſujets. Ainſi le prédicat a plus de grandeur, de capacité, pour ainſi dire, que le ſujet. Quand, par exemple je dis: *Le Soleil eſt lumineux; l'eau eſt fluide; l'homme eſt mortel*; il y a, outre le ſoleil, d'autres corps lumineux, outre l'eau, d'autres matieres fluides; outre l'homme, d'autres animaux mortels. Vous comprenez donc à préſent pourquoi & dans quel ſens les deux termes extrêmes ſe diſtinguent en majeur & en mineur. Mais ce n'eſt pas tout: cette dénomination paſſe aux propoſitions du Syllogiſme, dont

dont les deux premieres ſont dites la *majeure* & la *mineure,* à cauſe que dans l'une le terme majeur, & dans l'autre le terme mineur, ſont comparés avec le terme moyen. Ce n'eſt point le rang qu'occupent ces propoſitions qui décide de leurs noms; & l'on commettroit une mépriſe groſſiere, en appellant l'une majeure, uniquement parce qu'elle eſt la premiere, & l'autre mineure, parce qu'elle eſt la ſeconde. Un Logicien doit toujours aller droit aux raiſons qui ſervent de fondement à ſes opérations. En jettant les yeux ſur la concluſion d'un Syllogiſme, il y voit le ſujet qui en fait le premier terme, & le prédicat qui en fait le ſecond. Qu'il remonte aux prémiſſes; celle où le ſujet de la concluſion eſt comparé avec le terme moyen eſt infailliblement la majeure, & celle où le prédicat ſe trouve avec le terme moyen eſt infailliblement la mineure, ſans qu'il faille s'embarraſſer laquelle eſt la premiere ou la ſeconde.

D. Les Syllogiſmes eux-mêmes ont ſans doute auſſi des dénominations, ou qualifications, propres à les diſtinguer?

M. Ils les tirent de leur concluſion, qui ne peut varier qu'à quatre égards: par l'univerſalité ou la particularité, par l'affirmation ou par la négation. On appelle donc Syllogiſme *affirmant,* celui dont la concluſion eſt

affirmative; Syllogiſme *niant*, celui dont la concluſion eſt négative; Syllogiſme *univerſel*, celui dont la concluſion eſt univerſelle; & enfin Syllogiſme *particulier*, celui dont la concluſion eſt particuliere. Vous allez voir des exemples de tous ces cas dans l'expoſition des Figures & des modes des Syllogiſmes.

D. Vous allez apparemment commencer par me faire connoître les Figures?

M. Ouï; & il n'y a rien de plus aiſé que de ſaiſir ce qui fait tout à la fois leur fondement, & le principe général de leurs différences. Il n'y a que quatre combinaiſons poſſibles du terme moyen avec le deux extrêmes. La premiere, la plus naturelle, & celle à laquelle on doit ſe borner, dès qu'on n'a que l'uſage en vue, c'eſt de faire de ce terme le prédicat de la majeure, & le ſujet de la mineure. Il peut auſſi être prédicat dans les deux prémiſſes, ſujet dans les deux prémiſſes, ou enfin ſujet dans la majeure, & prédicat dans la mineure. De ces quatre Figures on ſupprime entiérement la derniere, parce qu'elle eſt trop forcée, & qu'on ne s'aviſe pas de raiſonner ainſi. Reſtent donc ces trois autres, où je ne vois pas ce qui pourroit empêcher de reconnoître au premier coup d'œil, ſi un Syllogiſme eſt dans la premiere, dans la ſeconde, ou dans la troiſieme; puiſque cela ne demande

que

que deux obſervations très ſimples, l'une de découvrir le terme moyen, & c'eſt celui qui revient deux fois dans les prémiſſes; l'autre, de voir comment il eſt conſtruit ou rangé, c'eſt à dire s'il eſt à la fin de la majeure & au commencement de la mineure, à la fin des deux prémiſſes, ou au commencement des deux prémiſſes.

D. Il ne s'agit donc que de connoitre ce qu'on appelle les modes de ces figures.

M. Avant que d'en donner le détail, inſiſtons encore ſur le fondement de tous les Syllogiſmes, ou de l'art de raiſonner en général. L'objet ne ſauroit être plus important. Quand on ne connoit pas bien certains ſujets, particuliers ou individuels, on cherche à les rapporter à des choſes mieux connues, à les confronter avec des notions générales, ſous leſquelles il paroiſſe qu'ils ſont compris, ou dont on puiſſe s'aſſurer qu'ils ſont exclus. Lorſqu'on a fait cette comparaiſon, on acquieſce à ſon réſultat affirmatif, ou négatif. Mais d'où vient cet acquieſcement? De ce qu'on a deux maximes diſtinctement gravées dans l'eſprit, comme ne pouvant jamais nous induire en erreur, & ſervant au contraire à nous en préſerver infailliblement. La premiere de ces maximes, c'eſt que tout ce qui convient à un genre, convient à ſes eſpeces,

& que tout ce qui convient à une eſpece, convient aux individus qu'elle renferme. La ſeconde, c'eſt que tout ce qui répugne à un genre répugne à ſes eſpeces, & que tout ce qui répugne à une eſpece, répugne aux individus qu'elle renferme. Il s'enſuit de là que toutes les propoſitions fondées ſur la premiere de ces maximes, ſont dans le cas de l'affirmation, & toutes celles qui appartiennent à la ſeconde dans le cas de la négation, ſans qu'on puiſſe le moins du monde révoquer en doute la légitimité de ces affirmations & de ces négations. Pour abréger, on appelle ces deux maximes, *Dictum de omni*, & *Dictum de nullo*. Toutes les propoſitions tant catégoriques ou abſolues, qu'hypothetiques ou conditionelles, dépendent de là. On peut auſſi étendre la force de ces principes aux définitions, & dire: 1) „Quand le terme qu'on appelle défini „convient à un ſujet, la définition lui convient „auſſi toute entiere; enſorte qu'il n'y a aucune „marque énoncée dans cette définition, qui ne „lui ſoit appliquable. 2) Réciproquement, „quand toutes les marques exprimées par la „définition ſe trouvent dans un ſujet, le terme „dit le défini lui convient auſſi. 3) Au con„traire, ce à quoi le défini n'appartient pas, „la définition entiere ne ſauroit lui convenir. „4) Enfin, ce à quoi ne conviennent pas „toutes les marques énoncées par la définition,

„ne

„ne ſauroit être déſigné par le défini„. Il y a des conſéquences ultérieures de ces régles; mais leur détail nous méneroit trop loin. Il vaut mieux dire encore un mot des propoſitions *propres*.

D. Qu'entendez-vous par là?

M. Ce ſont celles où le prédicat eſt une choſe qui ne convient qu'à un ſujet ſingulier. *Ciceron eſt l'auteur des Tuſculanes. Chriſtophle Colomb a découvert le nouveau monde. La Lune eſt le Satellite de la Terre.* De ces propoſitions propres, on peut former des Syllogiſmes *propres*, qu'il faut indiquer, plus pour ne rien omettre qu'à cauſe de leur utilité. *L'Auteur de Tuſculanes a beaucoup de ſavoir & d'éloquence. Ciceron eſt l'Auteur des Tuſculanes, Donc Ciceron a beaucoup de ſavoir et d'éloquence.* On ne laiſſe pas de faire des uſages intéreſſans dans certaines occaſions de cette façon de raiſonner. Pour prouver, par exemple, la divinité de la miſſion du Sauveur, on établit que le Meſſie devoit avoir tels & tels caracteres: on fait voir qu'ils ſe trouvent en J. C. & on en conclut qu'il eſt le Meſſie. Mais au fond la majeure de ces ſortes d'argumens eſt toujours équivalente à une propoſition univerſelle. C'eſt comme ſi l'on diſoit: *Quiconque eſt Auteur des Tuſculanes, a beaucoup de ſavoir & d'éloquence. Quiconque eſt*

le Meſſie, a tels & tels caracteres. Cela nous ramene donc au *Dictum de omni* & *Dictum de nullo,* qui demeurent les fondemens uniques & inébranlables de tous nos raiſonnemens. Et voilà pourquoi il ne ſuffit pas de combiner deux termes avec un troiſieme pour arriver à une concluſion: il faut que cette combinaiſon ſoit telle que l'une ou l'autre des deux Maximes en queſtion y ait été duement obſervée.

D. On peut ſans doute indiquer les cas où cette obſervation manque, & qui ſont par conſéquent interdits?

M. Ouï; & d'abord, les deux prémiſſes d'un Syllogiſme ne ſauroient être deux propoſitions particulieres. Car de ce qu'on a comparé un terme avec une partie de quelque notion, & l'autre terme avec une autre partie de la même notion, il ne s'enſuit rien. *Quelques honnêtes gens ſont riches. Quelques Médecins ſont honnêtes gens. Donc quelques Médecins ſont riches.* Il n'y auroit de force dans ce raiſonnement qu'en poſant d'abord que tous les honnêtes gens ſont riches; car, s'il n'y en a que quelques uns, il ſe peut faire que les Médecins qui ſont honnêtes gens, ne ſoyent pas du nombre des honnêtes gens qui ſont riches. Au contraire, comme nous l'avons vu, on peut tirer une concluſion légitime de deux premiſſes ſingulieres, parce que l'une au moins

moins de ces prémiſſes peut toujours être réduite à une propoſition univerſelle. Je ne crois pas devoir m'arrêter à vous montrer qu'il eſt encore moins poſſible que les deux prémiſſes ſoyent négatives que ce qu'elles ſoyent particulieres. Si de la reſſemblance partiale de deux choſes à une troiſieme, on ne ſauroit inférer leur reſſemblance entr'elles, comment de ce que l'une & l'autre ne reſſemblent pas à une troiſieme, pourroit-on dire ſi elles ont ou n'ont pas du rapport entre elles? *Les Ames des Bêtes ne ſont pas des Démons. Les Démons ne ſont pas matériels.* De quel droit conclurroit-on: *Donc les ames des Bêtes ne ſont pas matérielles.*

D. Il me ſemble que j'apperçois dans ces deux Régles qui ne permettent pas de conclure de prémiſſes particulieres, ou négatives, le fondement d'une Régle genérale; c'eſt que la concluſion ne pouvant pas s'étendre plus loin que les prémiſſes, s'il y a quelque reſtriction ou négation dans celles-ci, il faut qu'elle ſe retrouve dans celle-là.

M. Rien de plus juſte que votre Remarque: & c'eſt en effet là deſſus que les Logiciens ſe fondent en diſant, que la concluſion ſuit toujours la partie la plus foible: par où ils entendent la partie négative, ou particuliere. Vous êtes donc aſſuré en liſant les prémiſſes d'un

Syllogiſme, dès que vous y remarquez une propoſition particuliere, ou une propoſition négative, de trouver cette particularité, ou cette négation dans la concluſion; & ſi l'une des prémiſſes eſt tout à la fois particuliere & négative, il faut que la concluſion le ſoit auſſi.

D. Vous reſte-t-il quelque choſe à dire ſur les Syllogiſmes en général, avant que de reprendre la matiere des figures & des modes?

M. Voici ce que je puis encore me rappeller à ce ſujet. On appelle Syllogiſme *catégorique*, ou *ſimple*, celui qui n'eſt compoſé que de propoſitions catégoriques. On peut tranſpoſer les prémiſſes de tout Syllogiſme, de façon que la mineure occupe la premiere place, & la majeure la ſeconde. *Le Pape eſt un homme. Il n'y a point d'homme infaillible. Donc le Pape n'eſt pas infaillible.* Lorſque cet arrangement a lieu, les Logiciens ſe ſervent du terme de *ſubſomption* pour la mineure, & d'*aſſomption* pour la majeure. Mais ces termes ſont plutôt latins que françois; & on peut les ignorer ſans grand préjudice. On peut employer auſſi pour l'une des prémiſſes une propoſition identique, par laquelle on affirme d'un individu ce qui convient abſolument à ſon eſpece. *Toute perdrix eſt mangeable. Or cette perdrix eſt une perdrix. Donc cette perdrix eſt mangeable.* Enfin les Syllogiſmes *cryptiques* ſont ceux

ceux dont la forme ſouffre quelque altération, ou déguiſement. Mais je vois que vous avez quelque impatience d'en venir aux modes des figures ſyllogiſtiques: il faut vous ſatisfaire.

D. Je ſuis déjà au fait de la diſtinction des figures & du principe ſur lequel elle ſe fonde, ſavoir la diverſe conſtruction du terme moyen. Reſte à connoitre ce qui conſtitue & différencie les modes.

M. Outre la conſtruction du terme moyen qui ſuffit en effet pour reconnoître & diſtinguer les figures, elles ne laiſſent pas d'avoir des règles qui leur ſont particulieres. Mais, avant que d'expliquer cette eſpece d'énigme, qui n'embarraſſe que ceux qui ne veulent y apporter aucune attention, ou qui la regardent avec un injuſte mépris, il faut vous rappeller premierement que, pour abréger, on déſigne les quatre ſortes de propoſitions dont les Syllogiſmes peuvent être compoſés par les quatre Lettres A, E, I, O, & qu'enſuite, afin d'éviter l'embarras de la prononciation de ces voyelles toutes nues, pour ainſi dire, on les renferme dans des mots techniques, qui n'ont rien de bizarre, ni de ridicule, puiſqu'il faut de ſemblables mots, & que les fades railleries qu'on fait contre ceux qui ont été inventés, auroient été faites contre les mots quelconques dont on ſe ſeroit ſervi. Cela étant, les mêmes

lettres peuvent bien désigner des Syllogismes de figures différentes; mais il faut les exprimer par des mots différens, afin qu'on puisse dire tout d'un coup: c'est un Syllogisme en *Celarent* ou en *Cesare*, en *Ferio* ou en *Ferison*. Sans cela il faudroit une circonlocution, qui indiqueroit les lettres, ou le mot technique, & la figure. En apprenant donc par cœur, (ce qui est un très mince effort,) quatorze mots qui expriment les modes des trois Figures auxquelles on se borne, le probleme à résoudre consiste à dire, en voyant un Syllogisme quelconque, à quelle figure & à quel mode il appartient. Or l'arrangement du terme moyen décide de la figure, & en mettant les lettres à côté des propositions, il ne reste plus qu'à énoncer le mot où ces lettres se trouvent parmi ceux qui appartiennent à la figure sur laquelle on n'a plus aucun doute. Donnons un exemple

Il ne doit avoir rien d'intéressé dans les bienfaits.

Il y a de l'intérêt dans les aumônes faites par ostentation.

Donc *les aumônes faites par ostentation ne sont pas des bienfaits.*

Quel est le terme moyen? Celui qui revient deux fois, *intéressé*, *intérêt*. Comment ce terme est-il

eſt-il placé? A la tête des deux prémiſſes. Quelle figure cela indique-t-il? La ſeconde. Comment faut-il marquer les propoſitions par les ſimples lettres? La premiere eſt univerſelle négative E; la ſeconde, particuliere affirmative I; il s'y agit de quelques aumônes, de celles qui ſont faites par oſtentation; la troiſieme eſt particuliere négative, O. Or E, I, O. peut faire *Ferio, Feſtino,* ou *Feriſon.* Mais *Ferio* eſt de la premiere figure, & *Feriſon* de la troiſieme. Mais nous avons vu que ce Syllogiſme appartient à la ſeconde. Il eſt donc inconteſtablement en *Feſtino.* Je ne conçois pas comment l'on pourroit être le moins du monde accroché en cherchant ainſi les noms de quelque Syllogiſme que ce ſoit. Il ne s'agit, je le répete, que de connoitre les trois combinaiſons du terme moyen avec les deux extrêmes, de ſavoir déſigner les propoſitions par leurs lettres caractériſtiques, & d'apprendre les quatorze mots qui renferment ces lettres, ſavoir pour la premiere figure, *Barbara, Celarent, Darii, Ferio;* pour la ſeconde, *Ceſare, Cameſtres, Feſtino, Baroco;* & pour la troiſieme, *Darapti, Felapton, Diſamis, Datiſi, Bocardo, Feriſon.*

D. Je ne vois rien de plus net que toute cette manœuvre, & je vous prie de vouloir bien faire défiler devant moi les quatorze Syllogiſmes qui portent ces noms.

M. Très volontiers. La premiere figure a deux regles. 1) La majeure eſt univerſelle. 2) La mineure eſt affirmante. Voici ſes quatre modes, ſur lesquels vous pouvez vérifier ces régles; & ainſi des modes des autres Figures.

BAR- *Tous les péchés ſont puniſſables.*
BA- Or *tous les menſonges ſont des péchés.*
RA. Donc *tous les menſonges ſont puniſſables.*

CE- *Nulle vertu ne demeure ſans récompenſe.*
LA- Or *toute action chrétienne eſt l'effet de quelque vertu.*
RENT. Donc *nulle action chrêtienne ne demeure ſans récompenſe.*

DA- *Tous les hommes bienfaiſans ſont aimables.*
RI- Or *quelques Rois ſont bienfaiſans.*
I. Donc *quelques Rois ſont aimables.*

FE- *Nul avare n'eſt eſtimable.*
RI- Or *quelques riches ſont avares.*
O. Donc *quelques riches ne ſont pas eſtimables.*

Cette

Cette premiere Figure, comme je crois vous l'avoir déjà dit, eſt la ſeule naturelle; & comme elle eſt avec cela ſuffiſante, puiſque toute concluſion doit néceſſairement être en A, en E, en I, ou en O, il eſt ſuperflu, dès qu'on ne penſe qu'à l'uſage, de recourir aux deux Figures ſuivantes, qui ont quelque choſe de gêné. Nous ne les joignons donc à la premiere, que pour ſatisfaire aux vues de la Logique, qui, après avoir ſupprimé toutes les combinaiſons de lettres, c'eſt à dire, de propoſitions qui ne ſauroient être concluantes, indique celles, qui, bien que plus ou moins naturelles, ont le privilege de mener à une concluſion légitime.

La ſeconde Figure eſt aſtreinte à deux regles. 1) La majeure eſt univerſelle. 2) La concluſion eſt négative.

CE- *Aucun orgueilleux n'eſt reſpectable.*
SA- *Tout bon Chrêtien eſt reſpectable*
RE. Donc *aucun bon Chrêtien n'eſt orgueilleux.*

Tous

CA- *Tous les débauchés uſent les forces de leur eſprit & de leur corps.*

MES- *Aucun de ceux qui ſont propres aux Emplois, n'uſent les forces de leur eſprit & leur corps.*

TRES. Donc *aucun débauché n'eſt propre aux Emplois.*

FES- *Aucune vertu n'eſt contraire à la charité.*

TI- *Il y a un zele qui eſt contraire à la charité.*

NO. Donc *il y a un zele qui n'eſt pas une vertu.*

BA- *Tout vrai plaiſir a des ſuites agréables.*

RO- *Quelques divertiſſemens n'ont pas des ſuites agréables.*

CO. Donc *quelques divertiſſemens ne ſont pas de vrais plaiſirs.*

Dans la troiſieme figure 1) *La mineure eſt affirmante.* 2) *La concluſion eſt univerſelle.*

DA- *Tous les myſteres de la Religion ſont incompréhenſibles.*

RAP- *Tous les myſteres de la Religion ont une parfaite certitude.*

TI. Donc *il y a des choſes incompréhenſibles qui ont une parfaite certitude.*

Aucun

FE- *Aucun Anglois n'aime l'eſclavage.*
LAP- *Tous les Anglois ſont des Inſulaires.*
TON. Donc *il y a des Inſulaires qui n'aiment pas l'eſclavage.*

DI- *Quelques Tyrans ont des vertus.*
SA- *Tous les Tyrans ſont odieux.*
MIS. Donc *quelques hommes odieux ont des vertus.*

DA- *Tout impie eſt inſenſé.*
TI- *Quelques impies ſont ſavans.*
SI. Donc *quelques ſavans ſont inſenſés.*

BO- *Quelques Belles ne ſont pas bonnes.*
CAR- *Toutes les Belles plaiſent.*
DO. Donc *il y a des perſonnes qui ſans être bonnes, plaiſent.*

FE- *Aucun mauvais riche ne ſera ſauvé.*
RI- *Quelques Prélats ſont de mauvais riches.*
SON. Donc *quelques Prélats ne ſeront pas ſauvés.*

Voilà l'énumération que je vous avois promiſe: je me perſuade que vous l'aurez écoutée ſans ennui.

D. Il me ſeroit difficile de trouver l'ennui à la ſource des plaiſirs les plus vifs que je puiſſe

puiſſe goûter. A meſure que la faculté de raiſonner & les divers moyens de l'exercer ſe dévelopent avec ſuccès à mes yeux, il me ſemble que je me tire d'un limon impur pour marcher ſur un gazon fleuri, ou que je paſſe d'un air groſſier à un air pur. Je crois avoir ſaiſi toute la doctrine des Syllogiſmes, graces à l'exactitude & à la clarté avec leſquelles vous me l'avez propoſée. Comme ceux dont vous avez parlé appartiennent uniquement aux Figures régulieres, je m'imagine qu'il y a encore d'autres, ſoit Syllogiſmes, ſoit argumens, dont la connoiſſance ne doit pas être négligée.

M. Ouï; & ce ſera, s'il plait à Dieu, la matiere de notre prochaine Converſation.

EN-

ENTRETIEN XII.

Sur quelques autres eſpeces de Syllogiſmes & d'Argumens.

LE DISCIPLE.

Il me ſemble qu'on peut aſſez bien comparer les raiſonnemens en forme aux armes offenſives & défenſives, & la Logique à une eſpece d'Arſenal où l'on va ſe munir de ces armes, & choiſir celles dont on croit avoir un beſoin actuel. Il n'y en a point dont la trempe ſoit meilleure que celle des Syllogiſmes; mais, comme dans les Armées, il y a des Corps dont les armes ſont différentes, tant pour la variété & l'ornement qu'à cauſe des uſages auxquels on employe tantôt des Troupes peſamment armées, tantôt des Troupes legeres, tantôt des travailleurs, &c. il y a auſſi, ſuivant les ſujets qu'on traite, & le but qu'on ſe propoſe en les traitant, du choix à faire dans l'uſage des Argumens; & l'on ſe ſauve en même teins par ce moyen de la monotonie ennuyeuſe de Syllogiſmes perpétuels.

LE MAITRE. J'aime à voir un eſprit occupé comme le vôtre des agrémens & des avantages des nouvelles doctrines vers les-

quelles il tend. C'eſt le moyen de conſerver cette ardeur, ſans laquelle on ne réuſſit jamais & qui eſt le principe général du ſuccès des entrepriſes humaines, parce que les gens du ſiecle s'imaginent d'acquérir toujours de nouveaux biens, & d'y goûter toujours de nouveaux plaiſirs. Leur attente eſt pour l'ordinaire fruſtrée; mais vous ne courez pas les mêmes riſques. De tous les travaux les mieux récompenſés ſont ceux que l'on conſacre à éclairer ſon eſprit, ſurtout quand on ſe propoſe, comme vous le faites, de n'acquérir que des lumieres utiles, qui influent ſur le cœur, & conduiſent aux vertus.

D. Je ne puis avoir de meilleur guide que vous à tous égards; & je vous conjure de ne pas m'abandonner que vous ne m'ayez conduit au bout de cette belle carriere.

M. Je n'ai garde de le faire, puiſque je ne goûte pas moins de ſatisfaction en guidant un Diſciple tel que vous, que vous en reſſentez de ſuivre mes pas dans la route qui mène au ſanctuaire de la vérité. D'ailleurs à quoi pourrois-je m'occuper plus délicieuſement qu'à l'examen & à l'expoſition de doctrines qui ont fait juſqu'ici tout le charme de ma vie? Vous voulez connoître à préſent les Syllogiſmes qui n'appartiennent pas aux figures précédemment indiquées, & les autres eſpeces d'ar-

d'argumens dont on peut faire uſage. Commençons par les *Syllogiſmes compoſés.* On appelle ainſi ceux dans leſquels l'une des prémiſſes, ou toutes les deux, ne ſont pas catégoriques. On les diſtingue en Syllogiſmes *hypothétiques* & *Syllogiſmes diſjonctifs.* Les premiers tirent leur nom de la majeure qui eſt hypothétique, ou conditionnelle. Voici l'arrangement des parties de ce Syllogiſme.

Si les hommes ne peuvent trouver leur bonheur dans la poſſeſſion des biens de cette vie, ils ne doivent pas y borner leurs deſirs.

Or *les hommes ne peuvent pas trouver leur bonheur dans la poſſeſſion des biens de cette vie.*

Donc *ils ne doivent pas y borner leurs deſirs.*

La force de ce Syllogiſme conſiſte dans la liaiſon indiſſoluble qui ſe trouve entre les deux membres, ou parties de la majeure. Le premier de ces membres ſe nomme l'*Antécédent*, & le ſecond le *Conſéquent*. Quand l'Antécédent eſt vrai, il faut que le Conſéquent le ſoit auſſi; & la répetition de l'Antécédent dans la mineure ſert de fondement à l'affirmation du Conſéquent dans la concluſion. Il y a cependant une autre maniere de tirer cette conclu-

ſion, qui conſiſte à nier l'Antécédent, afin d'affirmer le conſéquent. Cela ne ſauroit avoir lieu que dans le cas d'une alternative exacte, en vertu de laquelle 1) de deux choſes il faut que l'une ſoit, 2) l'une étant, l'autre ne ſauroit être

Si l'on ſe livre à la mondanité, on ſe ſauve ou l'on ſe damne.

Or *on ne ſe ſauve pas.*

Donc *l'on ſe damne.*

ou bien, pour employer l'exemple le plus ſimple:

S'il fait jour, il ne fait pas nuit.

Or *il fait jour.*

Donc *il ne fait pas nuit.*

Et de même:

Or *il ne fait pas nuit.*

Donc *il fait jour.*

La force de l'alternative fournit également ces deux concluſions. En général la liaiſon intime des deux membres de la majeure du Syllogiſme hypothétique permet de conclurre de l'affirmation du premier à l'affirmation du ſecond, de la négation du premier à la négation du ſecond, & même de la négation du ſecond

à la

à la négation du premier. Ainſi on peut dire également,

Si Dieu eſt ſouverainement parfait, il fait toujours le meilleur.
Or *Dieu eſt ſouverainement parfait.*
Donc *Dieu fait toujours le meilleur.*

ou bien;

Or *Dieu n'eſt pas ſouverainement parfait,*
Donc *il ne fait pas toujours le meilleur.*

ou enfin;

Or *Dieu ne fait pas toujours le meilleur.*
Donc *il n'eſt pas ſouverainement parfait.*

Tous ces Syllogiſmes au reſte peuvent être réduits à la forme des Syllogiſmes de la premiere figure: & il en eſt de même de tous les argumens que nous indiquerons dans la ſuite. Cela confirme pleinement ce que nous avons dit que cette figure eſt ſuffiſante pour arriver à toutes les concluſions poſſibles. Dans le Syllogiſme, par exemple, qui vient d'être allegué, il n'y a qu'à changer ainſi la majeure;

Tout Etre ſouverainement parfait, fait toujours le meilleur;

& le reſte ſubſiſtera dans ſa force, qui dérive invariablement de ce que nous avons appellé *Dictum de omni* & *Dictum de nullo.*

Quand il y a des déterminations cachées dans la majeure du Syllogiſme hypothétique, la réduction aux Syllogiſmes de la premiere figure devient un peu plus difficile; & il s'agit d'énoncer la majeure de maniere que la détermination tombe ſur le ſujet ou ſur le prédicat, ſuivant que c'eſt à l'un ou à l'autre qu'elle convient. Après avoir dit, par exemple,

Si les hommes ſont pécheurs, ce monde ne ſauroit être regardé comme le meilleur.

Or *les hommes ſont pécheurs.*

Donc *ce monde ne ſauroit être regardé comme le meilleur;*

il faut énoncer ainſi la majeure du Syllogiſme catégorique,

Tout monde dans lequel il exiſte des hommes pécheurs, ne ſauroit être regardé comme le meilleur.

Paſſons aux Syllogiſmes *disjonctifs.* Ils ſont ainſi nommés, parce que la majeure eſt une propoſition disjonctive, c'eſt à dire, compoſée de deux membres, dont l'un ne ſauroit ſubſiſter en même tems que l'autre, mais dont il faut

faut que l'un des deux ait lieu, de ſorte que ſi vous affirmez l'un, vous niez par là même l'autre, ou réciproquement, ſi vous niez l'un vous affirmez l'autre.

Les études rendent l'homme meilleur, ou plus mauvais.

Or *elles le rendent meilleur.*

Donc *elles ne le rendent pas plus mauvais.*

Ou bien :

Or *elles le rendent plus mauvais*

Donc *elles ne le rendent pas meilleur.*

La force de la concluſion depend de ce qu'il n'y a point d'autres cas au delà de ceux qu'on indique, & de ce que l'oppoſition des cas indiqués eſt vrayement incompatible. Si les études laiſſoient l'homme tel qu'elles le trouvent, ce ſeroit un troiſieme cas qui énerveroit la disjonction. Si en le gâtant à certains égards, elles le rendoient meilleur à d'autres, ce ſeroit une conciliation qui énerveroit l'oppoſition. Si ceux qui font des raiſonnemens de cet ordre, ne ſont pas ſuffiſamment verſés dans les matieres, ou extrèmement attentifs à ces inconvéniens, il leur arrive aiſément de raiſonner à faux. Quand un Médecin dit qu'une maladie ne ſauroit avoir que telle ou telle cauſe, ou bien telle ou telle iſſue, & la

traite en conſéquence, de fâcheuſes méprifes ſont ſouvent les ſuites de ſa déciſion. C'eſt comme ſi l'on diſoit:

Pierre eſt aſſis, ou debout.
Or *il eſt aſſis.*
Donc *il n'eſt pas debout.*

Ou bien;

Il eſt debout.
Donc *il n'eſt pas aſſis;*

tandis qu'il peut être couché, à cheval, pendu, &c. Combien n'y a-t-il pas de circonſtances dans la vie où l'on n'apperçoit qu'un certain nombre de partis à prendre, tandis que d'autres échapent? Un Général aſſurera s'être trouvé dans la néceſſité de livrer bataille, ou de ſe retirer, tandis qu'il pouvoit ſe retrancher, & empêcher l'ennemi de l'attaquer. Quel eſt le Philoſophe fondé à dire: *Les Elemens ne ſauroient être que des Atomes, ou des Monades.* En un mot, comme ces exemples tiennent aux bornes étroites de nos connoiſſances, il n'eſt pas ſurprenant que le nombre puiſſe en être multiplié preſque à l'infini.

D. Il eſt inconcevable que les hommes raiſonnent avec tant de legereté & de préſomption, lors même qu'ils ignorent les principes de l'art de raiſonner, tandis qu'avec le ſecours de ces

ces principes, & en observant les attentions les plus scrupuleuses, on a tant de peine à marcher droit & à ne point faire de faux pas. Les Syllogismes dont vous venez de m'entretenir, renferment assez manifestement toutes les parties des Syllogismes en forme pour qu'on puisse les y réduire sans peine. Je m'imagine qu'il y en aura de moins reconnoissables parmi ceux qui vous restent à exposer.

M. Oui; & c'est à cause de cela qu'on les nomme *cryptiques*, ou cachés; terme que nous avons déjà employé en parlant des propositions. Et, pour éviter les longueurs inutiles, commençons par l'Enthymeme; argument d'un usage très fréquent, parce que la raison de s'en servir revient à tout moment. Il y a quantité de propositions généralement avouées, sur lesquelles personne ne s'avise de former le moindre doute, & qu'il seroit par conséquent superflu d'étaler. On prend donc le parti de les supprimer; & alors le Syllogisme, au lieu de trois propositions, n'en a que deux, la troisieme demeurant dans l'esprit de celui qui parle, parce qu'il se croit en droit de supposer qu'elle est également dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. Quand je dis à quelcun:

Vous êtes dans un danger pressant,
Cherchez donc les moyens de vous en tirer;

je ſuppoſe que *quiconque eſt dans un danger preſſant doit chercher les moyens de s'en tirer*; & cela me paroit ſi évident que je ne l'exprime pas. Quelquefois les deux prémiſſes d'un Syllogiſme ont une parité d'évidence qui permet de choiſir celle qu'on veut omettre.

Tous les hommes ſont mortels.
Donc *tous les Rois ſont mortels.*

J'omets la mineure: Or *tous les Rois ſont des hommes.* Mais j'aurois également pu me paſſer de la majeure, & dire:

Tous les Rois ſont des hommes.
Donc *tous les Rois ſont mortels.*

Auſſi dans le diſcours ordinaire ſe borne-t-on à la derniere de ces propoſitions, laiſſant à ſes Auditeurs ou à ſes Lecteurs le ſoin de ſuppléer les deux autres. Tous les Livres & toutes les converſations ſont pleins d'*Enthymemes*, parce que ce ſeroit écrire & parler d'une maniere fort peſante & fort ennuyeuſe que d'exprimer perpétuellement ce que perſonne n'ignore ni ne conteſte. *Vous devez; il faut payer. Vous avez offenſé; il faut réparer l'offenſe. Vous êtes plongé dans la débauche: Vous deviendrez infirme, & vous abrégerez votre vie.* Ces propos ſont ſuffiſamment prouvés par les propoſitions ſupprimées, qui ſe préſentent auſſi-

auſſi-tôt à l'eſprit. Mais le droit de faire des Enthymemes eſt reſtraint à ces cas où l'évidence eſt frappante. Dans tous les autres on doit former le Syllogiſme & le préſenter dans ſon intégrité, afin qu'on examine la validité de chacune des propoſitions qui le compoſent. Charles IX. ne pouvoit pas dire: *Les Huguenots ſont des Hérétiques;* Donc *il faut les maſſacrer*, & ordonner la S. Barthélemi en conſequence, parce qu'indépendamment de la mineure qui eſt ſujette à conteſtation, la majeure; *Tous les Hérétiques doivent être maſſacrés* ne peut être admiſe que par l'indigne Abbé qui a oſé faire l'apologie de cette détestable journée. Cromwel de même ne pouvoit pas prononcer ainſi: *Le Roi Charles I. a violé ſes engagemens avec la Nation.* Donc *il faut le décapiter.* Il étoit également queſtion de prouver la mineure, & d'établir le principe que les Rois coupables des infractions attribuées à ce Monarque doivent perdre la tête. Mais les hommes ont l'eſprit rempli de ſemblables maximes auxquellés ils prêtent une évidence dont elles ſont deſtituées, & qui leur ſervent à faire de faux Enthymemes, dont les majeures ne ſont que l'énoncé des préjugés, ou la voix des paſſions. Pour finir ce qui regarde les Enthymemes conſidérés logiquement, vous comprenez également que ce ſont des Syllogiſmes cryptiques, & qu'on peut les rame-

ramener à ſon gré à une figure quelconque. Il ſeroit trop long d'en indiquer les moyens, & d'en fournir des exemples. Les Syllogiſmes hypothétiques & les Syllogiſmes disjonctifs peuvent également naître des Enthymemes, dans lesquels on a ſupprimé l'une des premiſſes de ces Syllogiſmes. Si l'on a dit

Dieu, eſt juſte

Donc *les innocens ne ſeront pas punis.*

il n'y a qu'à ſuppléer la majeure:

Si Dieu eſt juſte, les innocens ne ſeront pas punis;

que l'on auroit pu également faire ſuivre par la concluſion,

Donc *les innocens ne ſeront pas punis.*

en ſupprimant la mineure comme inconteſtable

Dieu eſt juſte.

De même, par rapport au Syllogiſme disjonctif, que l'on diſe:

L'homme ne s'eſt pas fait lui-même.

Donc *il doit ſon origine à un autre Etre;*

il eſt manifeſte qu'on ſous-entend la majeure:

Ou l'homme s'eſt fait lui-même, ou il doit ſon origine à un autre Etre.

D,

D. Tant que les Syllogiſmes cryptiques ne donneront pas plus d'embarras, il ſera naturel, vu leur commodité, d'en faire uſage. Voyons les autres eſpeces.

M. On appelle *cryptique* en général tout Syllogiſme qui paroit pécher contre une régle quelconque, univerſelle ou particuliere, de l'art ſyllogiſtique, quoique dans le fond il n'y répugne pas. Employer, par exemple, des termes ſynonymes dans un Syllogiſme, c'eſt lui donner l'apparence d'avoir quatre ou cinq termes, quoiqu'il n'en ait réellement que trois. Si vous dites, par exemple:

Tous les Rois doivent être reſpectés.
Or FREDERIC *occupe le Thrône.*
Donc *le Roi de Pruſſe mérite des hommages.*

les ſix termes de ce Syllogiſme ſe réduiſent à trois, parce qu'*être Roi* & *occuper le Thrône* ſont la même choſe, que FREDERIC & le *Roi de Pruſſe* ne différent point, & que le reſpect & les hommages réveillent la même idée. Il ſemble au contraire qu'il n'y ait que deux termes dans un Syllogiſme, quand le terme moyen eſt répété pour l'un des extremes, au moyen d'une détermination qu'on y ajoute. Par exemple

Toute

Toute Loi eſt fondée ſur quelque raiſon.
Or *la Loi Salique eſt une Loi.*
Donc *la Loi Salique eſt fondée ſur quelque raiſon.*

Cela eſt trop facile à réſoudre pour y inſiſter; & nous ne ferons pas plus d'attention aux Syllogiſmes qui ne ſont cryptiques que par l'omiſſion des ſignes de quantité; comme

Les vices ſont pernicieux
Les mauvaiſes compagnies engendrent les vices.
Donc *les mauvaiſes compagnies ſont pernicieuſes.*

Quand le terme moyen eſt négatif, le Syllogiſme devient cryptique, en ce qu'il paroit pécher contre la régle ſuivant laquelle la concluſion ſuit la partie la plus foible. Ainſi

Tous ceux qui ne penſent pas à l'avenir, ſont des inſenſés.
Quelques Philoſophes ne penſent pas à l'avenir.
Donc *quelques Philoſophes ſont des inſenſés.*

Tout le myſtere conſiſte en ce que la mineure n'eſt négative qu'en apparence, & renferme

ferme une affirmation réelle qu'on peut exprimer en disant;

Quelques Philosophes sont des hommes qui ne pensent pas à l'avenir.

Le renversement de la majeure, quoiqu'il ne change rien au sens ni à la force du Syllogisme le rend cryptique. Au lieu de dire

La paix de l'ame est le souverain bien.
Le vrai Chrêtien possede la paix de l'ame.
Donc *le vrai Chrêtien possede le souverain bien;*

on pourroit dire:

Le souverain bien consiste dans la paix de l'ame;

& conclure de même.

Les propositions cryptiques quelconques dans un Syllogisme le rendent cryptique. Telles sont celles qui commencent par d'autres cas que le nominatif, ou par des prépositions.

Dans l'amitié on goûte les plus grandes délices.
C'est aux cœurs vertueux que l'amitié convient.
Donc *les plus grandes délices sont le partage des cœurs vertueux.*

Quand

Quand il y a une détermination ajoutée au ſujet dans une prémiſſe, & que, ſans altérer la vérité de ces prémiſſes, on peut dans l'autre faire paſſer cette détermination au prédicat, le Syllogiſme paroit dérangé ſans l'être.

Toute action généreuſe eſt la marque d'un grand cœur.

Or *la généroſité n'éclate jamais mieux que dans le pardon des injures.*

Donc *le pardon des injures eſt la marque d'un grand cœur.*

Ou mieux encore :

Or *un généreux pardon des injures eſt l'effet du vrai Chriſtianiſme.*

Donc *le vrai Chriſtianiſme ne peut ſe trouver que dans un grand cœur.*

C'eſt au moyen de ces diverſes combinaiſons que les raiſonnemens répandus dans toutes ſortes d'Ouvrages ſont autant des Protées qui paroiſſent & reparoiſſent ſous toutes ſortes de formes. Dès qu'on peut les ſaiſir, les fixer, & les ramener à leur forme naturelle il n'y a aucun reproche à leur faire. Mais le malheur conſiſte en ce que les hommes, ſoit par maladreſſe, ſoit à mauvaiſe intention, dénaturent les propoſitions, bouleverſent les faits

raiſonnemens, & tirent des concluſions dont ils n'ont établi nulle part les vrayes prémiſſes.

D. Je conçois que c'eſt ici où il faut uſer d'une grande circonſpection, & ne perdre jamais de vue les régles, qui ſont à l'égard des raiſonnemens ce qu'eſt la pierre de touche à l'égard des métaux précieux. Qu'y a-t-il donc de mieux à faire en général pour ſe délivrer de l'embarras que peuvent cauſer les Syllogiſmes cryptiques?

M. Les moyens les plus prochains & les plus ſûrs ſe réduiſent à trois. 1) Cherchez d'abord le terme moyen. 2) Faites le Syllogiſme en forme, en préférant la premiere figure aux autres. 3) Formez la concluſion en réuniſſant les deux autres termes. Si cette opération réuſſit, le Syllogiſme n'étoit que cryptique, & ne l'eſt plus; ſi vous rencontrez des obſtacles inſurmontables, le Syllogiſme étoit réellement vicieux, & comme tel, doit être rejetté. Tout ceci au reſte ne regarde que la forme; pour diſtinguer les caracteres du vrai & du faux par rapport à la matiere, (je l'ai déjà dit,) il faut des connoiſſances d'un autre genre, que la Logique ne fournit pas, mais auxquelles on ne ſauroit arriver qu'avec le ſecours de la Logique.

D. Quels ſont les autres eſpeces d'argumens dont on peut encore faire uſage, après s'être

inſtruit de la maniere de les conſtruire, & de ce qui en fait la force?

M. Je vous ferois paſſer tout de ſuite à leur conſidération, ſi je n'avois à vous parler auparavant de ce qu'on appelle *conſéquences immédiates.* Les Enthymemes vous en ont à la vérité donné un exemple; mais il faut chercher les raiſons générales, d'ou naiſſent les cas dans lesquels on eſt autoriſé, après avoir énoncé une propoſition, à en déduire immédiatement une autre. Ces cas ſe rapportent à des eſpeces de propoſitions dont nous avons déjà expliqué ci-deſſus la nature; de ſorte qu'il ne s'agit que de leur appliquer en deux mots la doctrine des Conſéquences immédiates. La premiere de ces eſpeces eſt celle des propoſitions équipollentes. Quand l'équipollence eſt réelle, on peut conclurre de l'une des propoſitions à l'autre, c'eſt à dire affirmer l'une ſi l'on a affirmé l'autre, ou inférer la négation de la ſeconde de la négation de la premiere. La raiſon en eſt bien manifeſte; la vraye équipollence n'eſt autre choſe que l'identité, de ſorte que l'affirmation de deux propoſitions équipollentes ſe réduit à la répétition d'une ſeule & même propoſition. *Si la grace divine eſt eſſentielle à l'ouvrage de notre ſalut, le ſalut eſt un ouvrage impoſſible ſans le ſecours de la grace. Si l'homme ne doit pas compter ſur la poſſeſſion des biens du monde, les biens du monde peuvent en tout tems*

être

être enlevés à ceux qui les poſſedent. Quelque variété qu'on mette dans les expreſſions, dès que l'équipollence demeure dans les idées, la force de la coſéquence immédiate eſt inébranlable. On peut auſſi prendre deux ſemblables propoſitions pour en former un Syllogiſme hypothétique, dans la majeure duquel l'une ſert d'antécedent, & l'autre de conſéquent. *Si la vertu porte avec elle ſa récompenſe, il y a un gain infaillible dans la pratique de la vertu.* Or l'antécedent eſt vrai. Donc le conſéquent l'eſt auſſi par une ſuite de leur équipollence. La ſeconde eſpece de propoſitions où l'on peut paſſer immédiatement de l'une à l'autre, ce ſont les propoſitions contraires, dans lesquelles ſont compriſes les contradictoires, ou pour abréger, toutes celles dont la répugnance eſt une incompatibilité formelle, en ſorte que l'une étant poſée, l'autre ne ſauroit ſubſiſter. Alors il ſuffit de dire: *Si l'homme eſt un être borné, il ne ſauroit avoir des perfections infinies. Si la Terre tourne, elle ne ſauroit être immobile.* Il faut ſeulement que l'oppoſition ne ſoit pas ſuſceptible de quelque rapprochement, ou conciliation. On ne ſauroit dire: *Si les myſteres de la Religion ſont incompréhenſibles, ils ſont incroyables,* parce qu'ils peuvent être appuyés ſur des raiſons ou motifs, qui ſuffiſent pour leur crédibilité. Ici le Syllogiſme hypothétique peut auſſi avoir lieu. *Si les Comètes ſont des*

corps ſemblables aux Planètes, ce ne ſont pas de ſimples exhalaiſons, des météores. Or *les Comètes,* &c. Donc, &c.

La liaiſon d'une propoſition ſubalterne avec la propoſition univerſelle dans laquelle elle eſt compriſe, fait le troiſieme cas des Conſéquences immédiates. Dès que la propoſition univerſelle eſt vraye, il faut bien que les propoſitions particulieres quelconques qu'elle renferme, le ſoyent auſſi. Si tous les hommes ſont mortels, comment les Anglois, les François, les Hottentots, les Caraïbes, ne le ſeroient ils pas? Si toutes les figures géométriques ſont des eſpaces terminés par des lignes: les triangles, les hexagones &c. pourroient-ils ne pas être de ſemblables eſpaces? Prenez donc la propoſition univerſelle pour antécédent, & ſa ſubalterne pour conſéquent; & vous aurez un Syllogiſme hypothétique.

Nous trouvons un quatrieme cas dans les propoſitions converſes, lorſque la converſion eſt exacte. Si vous niez tout A de tout B, il s'enſuit que tout B doit être nié de tout A. *Aucun avare n'eſt content de ſon ſort.* Donc *aucun homme content de ſon ſort n'eſt avare.* La même liaiſon peut exiſter entre des propoſitions particulieres, en conſervant la détermination qui lui ſert de fondement. *Quelques Savans ont de la modération.* Donc *quelques hommes modé-*

modérés ſont ſavans. Le Syllogiſme hypothétique ſe retrouve naturellement ici. *Si ceux qui ſont fideles à tous leurs devoirs, ont la conſcience tranquille, ceux qui ont la conſcience tranquille ſont fideles à tous leurs devoirs.* Or &c. Donc &c. Tous ces exemples vous font voir quel eſt le principe général & fondamental de tous les Syllogiſmes hypothétiques. Il conſiſte dans la rélation quelconque entre deux propoſitions, en vertu de laquelle l'une étant poſée, l'autre doit l'être auſſi, ſoit affirmativement, ſoit négativement. On peut comprendre ici les cas où en affirmant le plus, il s'enſuit qu'on affirme le moins. *Si Descartes étoit un grand Philoſophe, il étoit Philoſophe. Si les moindres choſes ont une raiſon, il en faut une pour les plus grandes.*

D. Je crois ſaiſir parfaitement la nature & l'étendue des Conſéquences immédiates: & il me ſemble qu'il n'y a que la Logique qui puiſſe mettre en état de s'aſſurer qu'on eſt en droit d'en tirer de ſemblables. Ces diſtinctions même entre les eſpeces de propoſitions logiques, qu'on eſt d'abord tenté de regarder comme de ſimples ſubtilités, dont l'unique avantage eſt d'exercer l'eſprit, fourniſſent les directions indiſpenſablement requiſes pour la validité des conſéquences dont il s'agit. La Logique des Philoſophes vulgaires, & celle des hommes ordinaires, fourmille de conſéquences gratuitement

tement propoſées comme immédiates, faute de connoitre diſtinctement la liaiſon ou l'oppoſition des propoſitions ainſi déduites les unes des autres. *Si ce Monde a des imperfections, il n'eſt pas l'ouvrage de Dieu. Si ce Monde eſt l'ouvrage de Dieu, il ne doit point avoir d'imperfections.* Ces Conſéquences ne ſont rien moins qu'immédiates, puiſque ce qu'il nous plait d'appeller imperfections dans le monde, ne répugne point à la ſuppoſition que ce monde doit ſon origine à Dieu, c'eſt à dire, à un Etre ſouverainement parfait. De même quand on dit: *Si vous êtes riche, rien ne vous manque,* l'un ne s'enſuit pas de l'autre, les richeſſes n'étant qu'une eſpece particuliere de biens ne ſauroient ſubvenir à tous nos beſoins. Au contraire on eſt fondé à dire: *Si rien ne vous manque, vous êtes riche,* parce que l'univerſalité du premier membre emporte l'aſſertion du ſecond, entant qu'il eſt particulier, & compris dans le premier. Je crois, après tout cela, pouvoir dire, que les Conſéquences immédiates ſe forment de Syllogiſmes hypothétiques, où, après avoir enoncé la majeure, on ſe diſpenſe d'achever le Syllogiſme, à cauſe de l'évidence de la concluſion. *Si vous êtes mon fils, je ſuis votre pere. Si je ſuis pere, ou eſt l'honneur qui m'appartient?* Et pour conclurre, on ramene tout cela aux Syllogiſmes catégoriques,

en

en ôtant le ſigne conditionnel, & en généraliſant la majeure; comme

Tout homme qui eſt pere de quelcun, a ce quelcun pour fils.

Or *je ſuis pere de Pierre.*

Donc *Pierre eſt mon fils.*

Ceux qui s'étonneroient de la ſimplicité de ces exemples, & ſe croiroient en droit de confondre le ſimple avec le trivial, connoîtroient bien peu combien il importe de puiſer la certitude à ſa premiere & unique ſource, c'eſt à dire, dans les notions les plus communes: notions qui, plus elles ſont ſimples, plus elles ſont irréſolubles. Que deviendroient tous les raiſonnemens qui ſont répandus ſous toutes ſortes de formes dans toutes ſortes d'ouvrages, ſi l'on n'avoit le ſecret de les analyſer en les ſimplifiant ainſi, & d'en voir par-là le fort ou le foible? Et quel fruit peut-on tirer de ſes lectures, quand on n'y eſt pas guidé par ce fil analytique, ſi je puis m'exprimer ainſi? Mais l'enthouſiaſme où me jette la conſidération des avantages précieux qu'on tire d'une Logique vrayement philoſophique, fait que je ne m'apperçois pas de l'interruption qu'en ſouffre la matiere de notre Entretien. Nous voici parvenus, ſi je ne me trompe, à la troupe des argumens de toute ſorte, qui, ayant le privilege d'être concluans, méritent par là même d'être connus.

M. Des interruptions de l'ordre de celles que vous apportez aux matieres de nos Entretiens ne ſauroient me déplaire; bien loin d'être des écarts, ce ſont plutôt des élans, par leſquels, au lieu de marcher ſimplement dans la carriere que je vous trace, vous y courez, vous y volez. Il ne nous reſte qu'un petit nombre d'argumens à conſidérer, pour achever l'énumération que nous avons entrepriſe. Le premier qui ſe préſente ſe nomme *Sorite,* d'un mot grec qui ſignifie *monceau*, parce que les propoſitions y ſont comme entaſſées les unes ſur les autres. Ce n'eſt pourtant pas au hazard, comme vous l'allez voir.

Il y a des Sorites *catégoriques,* & des Sorites *hypothétiques,* ainſi dits parce que les uns ſont formés d'une ſuite de propoſitions catégoriques, & les autres d'une ſuite de propoſitions hypothétiques. La force des premiers vient 1) de la vérité de chacune des propoſitions qui les compoſent, & 2) de leur liaiſon, qui conſiſte en ce que le prédicat de la premiere ſert de ſujet à la ſeconde, le prédicat de la ſeconde de ſujet à la troiſieme, & ainſi de ſuite juſqu'à la concluſion qui eſt formée par le ſujet de la premiere & le prédicat de la derniere. Cette concluſion eſt effectivement vraye, ſi elle découle de propoſitions vrayes & ainſi liées.

D. Il me ſemble que je découvre le fonds ſur lequel repoſe, pour ainſi dire, la ſolidité de cet argument. Quelque longue que ſoit la chaîne, tous les termes qui s'y trouvent répétés ont le caractere diſtinctif de ce qu'on appelle terme moyen dans les Syllogiſmes; tandis que les deux extrêmes ſont le ſujet de la premiere propoſition & le prédicat de la derniere, qui ne paroiſſant chacun qu'une fois, annoncent par-là même qu'ils doivent être les matériaux de la concluſion. Ainſi le *Sorite* peut être en quelque ſorte démonté; & avec les pieces dont il eſt conſtruit, on fera autant de Syllogiſmes en forme qu'il s'y trouve de termes moyens. C'eſt donc une maniere de raiſonner, qui a le mérite de la briéveté & celui de l'agrément qui n'accompagne pas l'uniformité & la ſéchereſſe des Syllogiſmes complets.

M. Vous avez tout dit, & ne me laiſſez d'autre ſoin à prendre que celui de produire des exemples.

Ceux qui publient des Livres dangereux, détournent les hommes de leurs devoirs.

Ceux qui détournent les hommes de leurs devoirs, nuiſent à la ſociété.

Ceux qui nuiſent à la ſociété, doivent être regardés comme Ennemis de la ſociété.

Ceux qui doivent être regardés comme Ennemis de la ſociété, n'ont pas lieu de ſe plaindre, quand on les traite comme tels.

Donc *ceux qui publient des Livres dangereux n'ont pas lieu de ſe plaindre, quand on les traite comme Ennemis de la ſociété.*

Voilà cinq propoſitions où les régles ci-deſſus indiquées ont lieu. On y trouve trois termes moyens, *détourner les hommes de leurs devoirs; nuire à la ſociété; être regardé comme Ennemi de la ſociété.* Rien de plus aiſé donc que d'en faire trois Syllogiſmes, & de conclurre le dernier par la réunion des deux termes, *publier des Livres dangereux, & n'avoir par lieu de ſe plaindre, quand on eſt traité en conſéquence comme Ennemi de la ſociété.*

La marche du Syllogiſme hypothétique ne differe de celle du Syllogiſme catégorique qu'en ce qu'au lieu de la liaiſon du ſujet & du prédicat, il y eſt queſtion de celle de l'antécedent & du conſéquent. Cela poſé, le conſéquent de la premiere propoſition devient l'antécedent de la ſeconde, & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'on arrive à une concluſion formée par l'antecédent de la premiere & le conſéquent de la derniere. Il n'eſt pas beſoin de dire que tous les membres intermédiaires,

diaires, qui ſont répétés, ſervent de termes moyens. Il ſuffira de mettre ici un exemple.

Si l'on fréqueute de mauvaiſes compagnies, on y entend des diſcours licentieux.

Si l'on entend des diſcours licentieux, ils laiſſent de mauvais principes dans l'eſprit.

Si l'on a de mauvais principes dans l'eſprit, on eſt porté à faire de mauvaiſes actions.

Si l'on eſt porté à faire de mauvaiſes actions, on en fera.

Si l'on fait de mauvaiſes actions, on devient mépriſable & puniſſable.

Donc, *ſi l'on fréqueute de mauvaiſes compagnies, on devient mépriſable & puniſſable.*

Je me diſpenſe d'analyſer ce Sorite pour en tirer les termes moyens & les extrêmes. La tâche eſt aiſée, & je m'en fie bien à votre capacité. Je ne fais non plus aucune attention au Sorite *cryptique*, dans lequel les propoſitions ne ſont ni catégoriques, ni hypothétiques, mais ont quelcune des formes que nous avons appellées *cryptiques*. Par exemple,

Où l'intérêt domine, la concorde eſt chancelante.

Où la concorde eſt chancelante, on ſe défie les uns des autres.

Où

Où l'on ſe défie les uns des autres, on ne ſauroit être lié par une véritable amitié.

Où l'on ne ſauroit être lié par une véritable amitié, on ne goûte aucuns plaiſirs purs.

Donc *où l'intérêt domine, on ne goûte aucuns plaiſirs purs.*

D. Il me paroit que les Sorites ont toute la force des Syllogiſmes les plus réguliers, dès qu'on ne s'y écarte point des régles preſcrites. Et il eſt agréable de voir ainſi d'un coup d'oeil une ſuite de propoſitions dont l'une mène à l'autre d'une maniere ſure & promte. Il y a lieu de croire que des Etres dont l'intelligence ſeroit ſupérieure à la nôtre, feroient de ſimples Sorites dans la plupart des cas où nous recourons aux Syllogiſmes, parce qu'ils verroient plus rapidement la liaiſon des propoſitions & de leurs termes. Mais changeons, s'il vous plait, d'objet.

M. Il s'en préſente un qui mérite toute votre attention. Pour vous le faire connoitre, il faut remonter à cette premiere opération d'où procédent toutes celles qui conſtituent la partie intellectuelle de nos connoiſſances. Vous concevez ſans doute que je veux parler de la formation des genres & des eſpeces. Tous les individus ſont compris ſous une eſpece à cauſe des rapports invariables qui ſe trouvent entr'

entr'eux; & il en eſt de même des eſpeces, par rapport aux genres, juſqu'à ce qu'on ſoit au haut de l'échelle. Pour former donc & fonder une notion ſpécifique ou générique, il faut qu'elle ſoit appliquable à tout ce qu'on veut y renfermer. Mais comment le ſavoir, ſi l'on n'a pas compté & examiné un par un les individus de l'eſpece, les eſpeces du genre?&c. C'eſt cette énumération & cet examen qu'on appelle *Induction,* maniere de raiſonner la plus familiere aux hommes, mais qui n'eſt valable qu'autant que l'énumération eſt complette & l'examen bien fait. Or il ſe préſente ici trois cas qu'il faut ſoigneuſement diſtinguer. Le premier eſt celui des notions abſtraites, tant de la Géométrie & de l'Arithmétique, que de toutes les autres Sciences où l'on parvient à former les notions avec la même exactitude que le font les Géometres & les Arithméticiens. L'enumération eſt ici ſuperflue; il ne s'agit que de la ſeule intuition, pourvu qu'elle ſoit réelle. Qui a vu un triangle, un quarré, les a tous vus, & ſe rendroit ridicule en demandant qu'on traçât ces figures à l'infini, pour le mettre en état de s'aſſurer que ce qui convient à l'une, convient à toutes les autres. De même, quiconque à l'idée d'un nombre y retrouvera toujours le même aſſemblage d'unités, qui ne peut ſouffrir d'accroiſſement, ni de diminution. Le ſecond cas eſt celui des choſes concretes, des

des objets réels, entant que, depuis que les hommes les connoiſſent & les obſervent, ils y ont trouvé les mêmes qualités. *Toutes les pierres ſont dures.* Celui, qui pour en être convaincu, voudroit voir & manier toutes les pierres qui exiſtent, ne ſeroit gueres moins fou que celui qui exigeroit la délinéation de toutes les figures d'une même eſpece. *Tous les hommes ſont mortels.* Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir les liſtes mortuaires de tous ceux qui ont exiſté pour s'aſſurer que jamais perſonne n'a pu ſe ſouſtraire à la loi du trépas. Juſqu'ici l'Induction ne conte, pour ainſi dire, rien; on la trouve toute faite. Mais il n'en eſt pas de même du troiſieme & dernier cas, que je ſubdiviſe en trois autres. D'abord il y a des choſes ſur lesquelles on n'a pas des obſervations complettes, en ſorte qu'il faut attendre que ces obſervations exiſtent, & convenir même de la poſſibilité d'autres obſervations qui viendront contredire les premieres. Quand on a commençé à obſerver les phénomènes de l'électricité, on ne pouvoit pas débuter par dire: *Tous les corps ſont électriques.* De la découverte de cette proprieté dans quelques corps il ne pouvoit encore réſulter qu'une Induction incomplette. A préſent ſuppoſons que tous les corps connus ſe trouvaſſent électriques, reſte à ſavoir ſi l'on n'en découvrira point dans la ſuite en qui n'exiſte aucune des eſpeces d'élec-

d'électricité. Y avoit-il rien qui parût mieux décidé au commencement de ce ſiecle que la propagation & la réproduction des animaux par le concours des deux ſexes, par l'accouplement du mâle & de la femelle? Mais ne faut-il pas en excepter aujourd'hui les Pucerons de M. *Bonnet* & les Polypes de M. *Tremblay;* exceptions qui préparent à en voir naître d'autres. J'avoue qu'il convient d'aller toujours ſon train, en attendant que les exceptions ſurviennent, & de ſe borner à n'être pas déciſif. Celui qui découperoit un homme comme un Polype, dans l'attente d'en tirer autant d'hommes qu'il auroit fait de tranches, ſeroit-il plus ſenſé que celui qui eſt embaraſſé ſur les propriétés des notions abſtraites, ou ſur celles des objets connus de tout tems comme tels & non autres? Si je mets de l'eau ſur le feu, elle n'y gelera pas. Cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe changer de l'eau en glace dans l'intérieur d'un fourneau chaud, par le moyen de quelques ſels jettés dans de la neige, où l'on place le vaſe qui contient cette eau. Vous voyez donc quelle eſt l'eſpece de circonſpection dont il faut uſer ici. Elle eſt plutôt dans la théorie, & rélative aux bornes de nos connoiſſances qu'il ne faut jamais perdre de vue, que dans la pratique, où l'on s'attend avec fondement à voir arriver toujours ce qui eſt toujours arrivé, pourvu que les cas ſoyent préciſément

les

les mêmes. Car les hommes jettent ici encore un défaut dans leurs Inductions, ſur lequel j'aurois un vaſte champ de réflexions, ſi je ne craignois la prolixité. Je me borne à vous le faire comprendre par un exemple familier. Un jeune garçon qui a marché ſur la riviere glacée dans le cours de l'hyver paſſé, & n'y a jamais couru le moindre riſque, marche de même ſur celle de l'hyver qui ſuit; mais elle s'entr'ouvre & il perit. D'où vient ſa perte? De ce qu'il a cru toute glace d'une égale épaiſſeur, & capable de ſoutenir le même fardeau. Ainſi ſe conduiſent preſque toujours les hommes. Ce Vieillard qui veut plaire au ſexe eſt bien le même homme qui plaiſoit il y a quarante ans, mais il n'a plus les mêmes agrémens. Promenez vos regards ſur la ſociété; & vous verrez partout de ſemblables inductions.

Mais paſſons au ſecond cas de la troiſieme eſpece d'Induction. Il s'agit de celui où nous pouvons vérifier l'aſſertion ſur tous les individus, après quoi l'Induction entant que complette eſt certaine; de ſorte que, ſi nous nous trompons, ce n'eſt jamais que par notre propre faute, par précipitation, par pareſſe, par préſomtion. Suppoſons, par exemple, que j'aye mille ducats à recevoir, & qu'il s'agiſſe de ſavoir s'ils ſont tous de poids. Je me mets à les peſer, j'en trouve une cinquantaine, une cen-

centaine, ou davantage tout de ſuite, auxquels il ne manque rien; là deſſus je m'arrête, & je dis; *ils ſont tous bons.* Il eſt cependant bien clair que, quand même j'en aurois peſé neuf cens nonante neuf, le millieme pourroit être leger, & que mon Induction n'a de force qu'autant qu'elle eſt complette. Si je ne la prens que pour une probabilité qui augmente à meſure que le nombre des ducats peſés ſe trouve de poids, ſi je ne m'arrête que parce que je m'ennuye à les peſer, & que je veux bien courir les riſques du déchet qui peut ſe trouver dans ceux qui reſtent, ce n'eſt plus un défaut de raiſonnement, lequel n'a lieu que quand on donne pour prouvé ce qui n'a pas les caracteres de la certitude. Or les hommes vont à cet égard fort vite en beſogne, & rien n'eſt plus ordinaire que de les entendre juger d'après l'Induction la plus rapide & la plus défectueuſe. Ont-ils jetté les yeux ſur un Livre? en ont-ils parcouru quelques feuillets, lu quelques périodes? le divin, ou le déteſtable, ne leur coutent rien à prononcer: ce ſont des arrêts auxquels ils attribuent force de loi, & qu'on ne ſauroit venir à bout de leur faire révoquer. Un foible ridicule auquel l'homme le plus eſtimable du monde ſe trouve expoſé à l'entrée de ſa carriere, ſuffit pour l'empêcher d'y faire aucun progrès. On l'a ſaiſi ſous ce point de vue: on ne veut point en changer.

La même diſpoſition jette dans l'extrémité oppoſée. On prodigue ſa confiance à des perſonnes fourbes, ou du moins intereſſées, parce qu'elles témoignent des ſentimens qu'elles n'ont pas, ou rendent quelques ſervices dans l'attente d'en être bien récompenſées. C'eſt là ce qu'on appelle prévention; & preſque tout eſt prévention dans le monde. Si l'on en écarte une, c'eſt preſque toujours pour en adopter une autre. Perſonne ne connoit les vrais fondemens des jugemens ſolides; & ceux même qui les connoiſſent, ne daignent pas vérifier leurs opérations intellectuelles de maniere à s'aſſurer qu'elles repoſent ſur ces fondemens. Les caracteres que les Nations s'attribuent les unes aux autres, ſont préciſément dans ce cas. Parce qu'ils conviennent à quelques individus, ou, ſi l'on veut au plus grand nombre, parce qu'il y a des François legers, des Italiens faux, des Allemands yvrognes, &c. on applique au premier qui ſe préſente le prédicat qu'on ſuppoſe convenir à ſa Nation, & l'on penſe, ou même l'on agit en conſéquence. Comme ces matieres ont été ſouvent traitées, je n'y inſisterai pas davantage, & je crois que vous ſentez aſſez en quoi conſiſte ce cas d'Induction, où l'on ſe hâte de réduire en une maſſe, pour ainſi dire, homogéne ce qui eſt compoſé de parties très hétérogénes. Dans ce que l'on croit le meilleur il y a toujours quelques imperfections;

fections; & dans ce qui paſſe pour le plus mauvais il reſte toujours du bon. Mais ces obſervations ſont fort au deſſus de la ſagacité des hommes ordinaires.

Il reſte un dernier cas, dans lequel l'Induction, quoiqu'elle fût néceſſaire, n'eſt pas poſſible, de ſorte qu'il faut y renoncer & ſe borner à des apparences dont la réalité peut être tôt ou tard démentie. A cette claſſe appartiennent toutes les profondeurs du cœur humain, qui ſont parfaitement inacceſſibles. La plus longue ſuite de diſcours & d'actions, qui annoncent un fond de candeur & de droiture, d'affection & de dévouement, peut être l'effet d'un déguiſement ſoutenu, & cacher la malignité, l'obliquité, la perfidie. Il ſuffit que d'autres motifs puiſſent ſervir de principe à ces démarches, pour qu'on ne doive pas être ſurpris de les voir démenties par des démarches contraires, lorſque ces motifs viennet à ceſſer, & que des motifs contraires prennent leur place. De là vient que les Rois, les Grands, les Riches, ne ſont jamais aſſurés d'être conſidérés & chéris perſonellement, & que les plus grands ſacrifices qu'on leur fait ne prouvent rien. De là encore ce qui arrive aux malheureux, qui, après avoir eu tant d'amis dans la proſpérité, n'en conſervent quelquefois aucun dans l'adverſité. Toute induction eſt donc ici déplacée:

cée: on a beau compter les années & les ſervices: un inſtant peut faire évanouir l'édifice qui paroiſſoit le plus inébranlable, changer le Palais le plus fréquenté en une vaſte ſolitude. C'eſt à la raiſon à guider ici les hommes, & à leur apprendre juſqu'où ils peuvent pouſſer leur confiance. En fait de Logique on ne devroit, rigoureſement parlant, en avoir aucune pour ce qui n'eſt pas plus propre à en donner: & de là vient ſans doute le précepte de vivre avec ſes meilleurs amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis. Mais j'avoue qu'en fait de Morale je ne ſaurois m'accommoder de cette maxime, qui feroit de la vie une gêne perpétuelle, un vrai ſupplice. Sans être étourdi, ni dupe, il eſt naturel de livrer ſon cœur aux épanchemens de la cordialité, aux douceurs de la confiance, lorſqu'on reçoit de ſes proches, de ſes amis, de perſonnes généreuſes & bienfaiſantes des marques de bienveillance ſoutenues & précieuſes. Ce ſeroit une mauvaiſe Logique que celle qui tendroit à la ruine du petit nombre d'agrémens qui peuvent ſeuls rendre les miſeres de la vie ſupportables.

D. Heureux celui dont la vue pénétrante peut ſaiſir les principes de théorie & ceux de pratique du même coup-d'œil, les combiner, les appliquer, & donner à chacun d'eux l'efficace

cace qui lui convient. Qu'il y a peu d'eſprits bien faits, dans toute la force de ce terme! On peut s'égarer également, & par le défaut des connoiſſances, & par leur mauvais emploi. Les ſiecles précédens ont été dans le premier de ces cas: le notre eſt dans le ſecond.

M. J'ai cru devoir épuiſer en quelque ſorte la matiere de l'Induction, vu ſon importance & la fréquence de ſon uſage. Toute Induction eſt un enthymème, compris ſous ce Syllogiſme général.

Tout ce qui convient à tous les individus d'une eſpece convient à l'eſpece entiere, & de même de toutes les eſpeces par rapport au genre.

Or *dans le cas actuel telle choſe conſte par rapport à tels individus ou à telles eſpeces.*

Donc *cette choſe peut être affirmée de l'eſpece ou du genre en queſtion.*

Si l'on veut faire de l'Induction un Syllogiſme hypothétique, rien n'eſt plus aiſé.

Si chaque Docteur eſt un ignorant, tous les Docteurs ſont des ignorans.

Or *chaque Docteur, Pierre, Paul, André, &c. ſans qu'on puiſſe en excepter aucun, eſt un ignorant.*

Donc *tous les Docteurs ſont des ignorans.*

D. Sont-ce là toutes les eſpeces d'argumens dont on peut faire uſage en raiſonnant & en démontrant.

M. Je ſerois tenté de dire qu'oui, car celui qui ſe préſentent pour former la marche, eſt plutôt une figure de Rhétorique, ou un piege ſophiſtique, qu'un argument proprement dit. Je veux parler du Dilemme, qui éblouit & amuſe plutôt qu'il n'inſtruit & ne convainc. Voici ſa forme. On débute par une propoſition hypothétique, dont le conſéquent eſt une propoſition disjonctive. On nie enſuite les deux membres du conſéquent, & l'on en infere la négation de l'antécédent. En voici des exemples.

Si vous fourniſſez la carriere de la vie, ce ſera en réſiſtant aux paſſions, ou en y ſuccombant.

Or *réſiſter aux paſſions, c'eſt ſouffrir, être malheureux.*

Succomber aux paſſions, c'eſt s'expoſer à mille maux qui plongent dans le malheur.

Donc *on ne ſauroit fournir la carriere de la vie, ſans être malheureux.*

Autre exemple:

Si vous vous mariez, vous épouſerez une Belle, ou une Laide.

Or *la*

Or *la Belle vous cauſera de la jalouſie, & vous ſerez à plaindre.*

La Laide vous déplaira, & vos jours ſeront triſtes vis à vis d'un tel objet.

Donc *il n'y a point de ſatisfaction à eſpérer dans le mariage.*

D. Ces raiſonnemens ſont ſpécieux; mais, puiſque vous m'avez averti qu'il faut s'en défier, je ne doute pas qu'ils n'ayent des défauts dont vous allez m'inſtruire.

M. Ils en ont deux principaux. Le premier conſiſte dans la propoſition disjonctive, qui, ſi elle n'eſt pas exacte, c'eſt à dire, ſi elle ne fournit pas l'énumeration complette des cas poſſibles dans le ſujet dont il s'agit, fait perdre à la concluſion toute ſa force. Le ſecond inconvenient qui énerve le Dilemme conſiſte dans la rétorſion, par laquelle en reprenant chaque membre de la mineure, on affirme préciſément le contraire de ce qui avoit été dit, & l'on conclut par là même d'une maniere oppoſée. Les deux Dilemmes que j'ai propoſés ſont repréhenſibles à l'un & à l'autre de ces égards.

D'abord, dans la vie, on peut n'être pas toujours aux priſes avec les paſſions, ni en être perpétuellement eſclave. Il y a un troiſieme

état, c'eſt celui d'un homme ſage, qui, ayant réprimé de bonne heure ſes paſſions, les dompte ſans effort, & jouit d'une tranquillité compatible avec le bonheur. Mais, en adoptant la diviſion, ſuivant laquelle il faut combattre les paſſions ou porter leurs chaînes, on répondra que celui qui ſe rend témoignage à lui-même des efforts qu'il fait pour ſe ſouſtraire à l'empire des paſſions, goûtera une ſatisfaction intérieure propre à le rendre heureux; tandis que celui qui préférera la maxime de la Préſidente *Drouillet*, ſuivant laquelle le meilleur moyen de venir à bout des tentations, étoit d'y ſuccomber, trouvera dans les plaiſirs & dans la jouiſſance des objets de ſes deſirs de quoi répandre des douceurs ſur ſon ſort. D'où l'on conclurra, quoiqu'abuſivement, que, quelque partie qu'on prenne à l'égard des paſſions, la vie eſt toujours heureuſe.

De même le partage du ſexe en belles & en laides eſt incomplet: il faut ajouter une troiſiême claſſe, qui eſt même incomparablement plus nombreuſe que les deux autres, de celles qui ne ſont, ni belles, ni laides; & alors on dira; Une perſonne dont la beauté, ni la laideur, n'auront rien de frappant, n'excitera, ni votre jalouſie, ni votre dégout, & vous vivrez content avec elle. Ou bien, par voye de ſimple retorſion; *Si vous épouſez une Belle, elle*

elle vous plaira; une laide, vous n'en ſerez pas jaloux. Donc *de maniere ou d'autre, le mariage vous offre des douceurs.* Mais encore une fois, le meilleur eſt de ne rien bâtir ſur un terrain auſſi mouvant.

D. Voilà donc l'arſenal logique pourvu de toutes les armes offenſives & défenſives, qui doivent y entrer: il ne s'agit plus que de ſavoir les employer, & en faire le meilleur uſage dont elles ſoyent ſuſceptibles.

M. C'eſt à la routine, à l'expérience, à une longue habitude qu'on peut uniquement être redevable de la dextérité requiſe dans cet uſage. Et voilà pourquoi il ne ſuffit pas de traiter la Logique théorétique, c'eſt à dire, d'enſeigner les préceptes, avec quelque netteté qu'on le faſſe. Les traces de ces préceptes ne feroient, pour ainſi dire, qu'effleurer notre eſprit, & s'effaceroient bientôt, ſi l'on ne s'occupe tout de ſuite de l'application dans la Logique pratique, qui paſſe en revue les importantes notions de la vérité, de la certitude, de la probabilité, de la ſcience, de la foi, de l'opinion, de l'erreur, &c. & montre à quels caracteres on peut les reconnoitre & les diſtinguer dans les propoſitions de toutes les ſciences à l'étude desquelles on a deſſein de s'appliquer enſuite. Quiconque s'y applique ſans avoir pris ces précautions, eſt dans le cas d'un Pilote qui cingle

en haute mes ſans bouſſole, compas, ni carte marine. Mais n'anticipons pas ſur ce qui doit remplir d'autres Entretiens. Pour revenir aux eſpeces d'argumens, je crois avoir en effet rapporté toutes celles qui ſont connues & uſitées; car il faudroit trop de détails pour examiner encore les modifications que les combinaiſons de diverſes eſpeces produiroient. Il ſuffit de dire que le Logicien jouit à cet égard d'une pleine liberté, pourvu qu'il ne porte jamais d'atteinte, ni à la clarté, ni à la certitude. On peut charger par exemple les propoſitions d'un Syllogiſme catégorique d'autant de propoſitions incidentes qu'on le juge à propos, pourvu qu'en le décompoſant, il n'y ait aucune de ces propoſitions qui ne doive être regardée comme une détermination effective du ſujet & du prédicat, & qu'au beſoin on puiſſe réſoudre ce *Syllogiſme catégorique multiple*, comme les Logiciens l'appellent, dans tous les Syllogiſmes ſimples qu'il contient, de façon que chacune des déterminations du ſujet & du prédicat puiſſe être prouvée, tant en elle-même que dans les rélations qu'on lui attribue. Rien n'empêche, par exemple, de dire:

Un Etre dont la ſouveraine grandeur le rend indépendant, dont la ſageſſe infinie ne peut ſe propoſer que les meilleures fins, & dont

dont l'immenſe bonté doit rapporter tout au plus grand bien de ſes Ouvrages, ne ſauroit avoir produit une Créature telle que l'homme, douée d'intelligence, & d'une volonté libre, capable de connoitre le ſouverain bien, de le rechercher & de le poſſéder, pour la laiſſer iei bas en proye à toutes ſortes de miſeres, & la plonger enſuite dans l'abyme du malheur éternel.

Or *Dieu eſt un tel Etre.*

Donc *il ne ſauroit* &c.

On pourroit auſſi renverſer la majeure de ce Syllogiſme, en diſant; *Une Créature* &c. *ne ſauroit être l'ouvrage d'un Etre* &c. Or *elle eſt l'ouvrage d'un tel Etre.* Donc *on ne doit pas ſuppoſer qu'il veuille* &c. Toute la force de ſemblables raiſonnemens conſiſte à ne point y introduire de déterminations fauſſes, ou équivoques. Si l'on diſoit, par exemple, *un Etre qui fait tout pour ſa gloire,* ſans expliquer en quoi conſiſte cette gloire, on ne pourroit arriver à une concluſion exacte; & ſi l'on diſoit; *un Etre qui fait conſiſter ſa gloire dans le bonheur d'une partie de ſes Créatures, & dans le malheur des autres,* on arriveroit immanquablement à une concluſion fauſſe.

D. Je conçois que des raiſonnemens de cette eſpece s'employent pour éviter la ſéchereſſe d'une continuité de Syllogiſmes ſéparés, & pour ainſi dire, décharnés; & que par ce moyen on captive mieux l'attention des Auditeurs ou des Lecteurs. Ce but eſt permis pourvu qu'il n'en coute rien à la vérité, qui, quand elle ne ſeroit pas ſacrée pour tout le monde, doit l'être au moins pour le Philoſophe. Il ne renonce pas à plaire: mais il n'y penſe qu'après s'être aſſuré qu'il inſtruit.

M. Pour vous mettre au fait de tous ces raiſonnemens dont vous ſaiſiſſez parfaitement le but, je vous ferai connoitre encore un Syllogiſme auquel on donne le même ſurnom qu'au Dieu Janus, en l'appellant *biformis*, ou à deux faces. On y préſente en effet un ſujet chargé de deux déterminations dont la réunion eſt préférable à l'exiſtence d'une ſeule. On indique enſuite deux individus dont l'un poſſede les deux déterminations dont il s'agit, & l'autre n'en a qu'une. D'où l'on conclut que le premier de ces individus a l'avantage ſur le ſecond.

Un Savant qui joint aux connoiſſances ſolides le génie & le talent d'écrire eſt ſupérieur à un Savant qui n'a que les connoiſſances en partage.

Or

Or *M. de Fontenelle joignoit ou ſavoir le génie & le talent d'écrire; & la plûpart des Académiciens ſes confreres n'avoient que le ſavoir.*

Donc *M. de Fontenelle étoit ſupérieur à la plûpart de ſes Confreres.*

D. Il me ſemble qu'on ne doit pas ſe plaindre, après toutes ces manieres de varier le tour & la forme de ſes raiſonnemens, que la Logique mette des entraves dont la gêne eſt inſupportable. Ceux qui parlent ainſi ſont des pareſſeux, ennemis de tout travail, & qui ne ſont pas plus faits pour acquérir le tréſor de la vérité, que ceux qu'on nomme pareſſeux dans le monde le ſont pour faire des établiſſemens & des entrepriſes. Mais, quand il en coûteroit encore infiniment plus, il y a ſi peu de proportion entre les richeſſes périſſables pour leſquelles les hommes ſe tourmentent & ſe conſument inutilement, & la lumiere pure de l'Entendement qui dirige nos pas dans cette vie, & qui les dirigera même dans la vie à venir, qu'il faut un excès de ſtupidité, ou l'yvreſſe des paſſions, pour engager les hommes à prendre le change d'une maniere auſſi déſavantageuſe pour eux qu'ils ne ceſſent de le faire. Ah! que n'ai-je, non cent voix & cent bouches, mais cent fois plus

de

de facultés intellectuelles, ou cent fois plus de force pour mettre en oeuvre celles que je poſſede! Avec ces avantages où ſont ceux auxquels je pourrois porter envie!

M. Je ſuis d'autant plus charmé de vous voir ce redoublement de zele que vous allez avoir beſoin d'un redoublement d'efforts pour bien ſaiſir la grande & derniere opération à laquelle la Logique conduit l'Entendement humain; c'eſt l'art de la démonſtration. Voyons en la méchanique. Toujours la même marche, les mêmes régles. Tout ſe réduit à former une chaîne qui, par ſa matiere & par ſon tiſſu, ſoit indiſſoluble. Vous avez vu comment l'on s'y prend pour enchainer les propoſitions des *Sorites;* & vous vous ſouvenez que les *Sorites* ſont des manieres abregées de raiſonner. Faites l'application. Au lieu de prendre le prédicat ou le conſéquent d'une propoſition, pour en faire le ſujet ou l'antécédent de la propoſition ſuivante, vous prenez la concluſion d'un premier Syllogiſme pour en faire la majeure du ſecond, la concluſion du ſecond pour en faire la majeure du troiſieme, & ainſi de ſuite juſqu'à un dernier Syllogiſme, dont la concluſion eſt formée par la réunion du ſujet de la majeure du premier Syllogiſme & du prédicat de la concluſion du dernier. Voilà ce qu'on appelle enchaînement ou concaténation

tion des Syllogiſmes; & quand elle n'eſt défectueuſe, ni par la fauſſeté ou l'incertitude des propoſitions qu'on y employe, ni par l'inobſervation des préceptes de la Logique, il en réſulte une Démonſtration proprement dite. Les Géometres n'ont point d'autre maniere de procéder: ils n'avancent aucun théoreme ſans en donner la démonſtration, aucun probleme ſans en fournir la ſolution. Les autres ſciences n'ont pas encore adopté cette méthode; & l'on a même ſuppoſé qu'elle ne leur convenoit pas. Cependant il n'y a point de milieu; ou les autres ſciences ne renferment aucunes vérités, c'eſt à dire qu'elles ne ſont pas des ſciences, & que la Géométrie poſſede ce titre excluſivement; ou les vérités de ces ſciences ſont démontrables, & alors il faut les ſoumettre à tout l'appareil de la Démonſtration, leur en faire ſubir l'exacte rigueur qui eſt l'unique pierre de touche du vrai. Quoiqu'il en ſoit, ſans décider ce grand procès, il ne s'agit que de connoître la forme des démonſtrations. Elles conſiſtent, comme vous venez de le voir, dans une ſuite de Syllogiſmes, dont le nombre n'eſt point déterminé, & dépend uniquement de la longueur du chemin qu'il faut faire pour arriver à la connoiſſance certaine de la vérité cherchée. Si deux Syllogiſmes ſuffiſent, à la bonne heure; s'il en faloit dix, vint &c. on ne doit point ſe laſſer;

laſſer, ni s'arrêter avant que d'avoir atteint le but. Quand on ne fait entrer que des Syllogiſmes en forme dans la démonſtration, les Logiciens l'appellent *Ratiocinatio polyſyllogiſtica,* ou Raiſonnement compoſé de pluſieurs Syllogiſmes. Le but eſt de prouver une propoſition: ſi on le fait au moyen d'un ſeul Syllogiſme, l'opération (*probatio*) eſt dite ſimple; ſinon, elle eſt compoſée. Mais on n'a pas beſoin de s'aſtreindre à n'employer que des Syllogiſmes; les enthymémes, & les autres eſpeces d'argumens dont nous avons fait l'énumération, ſont de miſe, pourvu que la force concluante s'y trouve. Quand il n'y a abſolument aucune irrégularité dans la forme, l'eſſence de la Démonſtration conſiſte dans l'aloi, ſi je puis m'exprimer ainſi, de la matiere, dans la valeur intrinſéque des prémiſſes, qui doivent être autant de vérités inconteſtables, telles que ſont les axiomes, les définitions, les expériences pleinement conſtatées, & toutes les propoſitions dont les démonſtrations ont déjà été fournies. Vous n'avez préſentement qu'à chercher dans nos ouvrages de raiſonnement, les plus eſtimés, ſoit ſur la Philoſophie, ſoit ſur la Religion, des ſuites de raiſonnement, & leur donner la forme que l'art preſcrit; vous aurez le double avantage, ou de vous convaincre de la juſteſſe de ces raiſonnemens, ou d'en découvrir le foible. Il n'eſt même per-

permis de s'ériger en juge de ces ſortes d'ouvrages, qu'autant qu'on eſt capable de les réduire à cette forme, & même qu'on l'a effectivement fait. Toute autre lecture confond les livres ſcientifiques avec les livres hiſtoriques, & ne laiſſe de traces que dans la mémoire.

D. Comme vous avez fait des remarques ſur l'uſage des termes par rapport aux deux premieres opérations de l'eſprit, vous ne négligerez pas, ſans doute, d'en faire ſur la troiſieme.

M. L'attention qu'on doit apporter aux termes, demeure toujours ſans contredit une des premieres ſources de la netteté de nos idées, de leur ordre, & des progrès que nous faiſons dans la connoiſſance de la vérité. Mais les remarques que nous avons faites ſur les deux premieres opérations de l'ame ſuffiſent à peu près, ſurtout à un Eleve auſſi pénétrant que vous, pour mettre au fait de la conduite qu'on doit tenir par rapport à la troiſieme. Les prémiſſes des Syllogiſmes contenant un terme moyen, qui ne ſauroit être qu'une notion univerſelle; & cette notion à ſon tour devant être celle de quelque genre, ou eſpece, il s'enſuit de là que les termes qui déſignent ces genres & ces eſpeces doivent ſurtout être fixes, & ſe rapporter à des définitions exactes

& invariables. Sans cela les raiſonnemens vacillent, & l'on arrive à des concluſions infructueuſes, faute de ſavoir au juſte à quoi les appliquer. Tous les livres, toutes les converſations, fourmillent de diſcuſſions qui, réduites à des Syllogiſmes, ne fourniroient pour termes moyens, que ces notions vagues, & ſouvent chimériques, qui ſont reçues comme ſuffiſantes & certaines. On parle de vertu, de devoir, de conſcience, de piété, de Religion; & l'on en eſt à ſavoir en quoi conſiſtent véritablemont & eſſentiellement ces choſes. Qu'on faſſe l'analyſe logique d'un Livre qui a quelque réputation, c'eſt *la Fable des Abeilles;* qu'on y cherche les notions préciſes du luxe, des vertus, des vices, de la Société, de ſes avantages, des rélations entre les Citoyens, de leurs obligations envers l'Etat & des moyens de s'en acquitter; on verra qu'aucune de ces notions n'eſt fondée ſur des définitions, je ne dirai pas ſeulement, vrayes, mais tellement déterminées, qu'on puiſſe ſuivre le fil des raiſonnemens dans leſquels elles entrent. Cependant, quand il paroit quelque Ouvrage de cette nature, ceux à qui les concluſions qui en ſont le réſultat, plaiſent, triomphent, & les exaltent comme des chefs-d'œuvre dans le genre démonſtratif. Si le grand ouvrage de l'*Encyclopédie* qui étoit inconteſtablement propre à réunir pluſieurs moyens de ſeconder

les

les efforts de l'esprit humain, & de favoriser les progrès des connoissances solides; si cet Ouvrage, dis-je, avoit un côté propre à le distinguer, ç'auroit été celui des définitions. N'eût-il fourni que celles qui peuvent être réduites à une entiere précision, l'esprit humain n'auroit jamais eu de trésor plus précieux. Mais il faut avouer qu'à l'exception des articles qui concernent la Géométrie & les Arts, presque tous les autres abondent en généralités & en superfluités qui, bien loin de porter la lumiere dans les sujets dont il s'agit, ne font qu'en augmenter l'obscurité. Cela me feroit croire qu'un Dictionnaire d'une beaucoup moindre étendue, & qui n'égaleroit peut-être pas en dimensions le quart d'un des Volumes de l'*Encyclopedie*, pourroit être fort supérieur à celle-ci, entant qu'il ne contiendroit que des définitions exemptes de tout défaut, & à l'abri de toute contestation. Ce seroit, pour ainsi dire, le Code de la Raison.

D. Je sens parfaitement l'importance de ce travail, & la satisfaction infinie que goûteroient ceux qui aiment à raisonner juste, s'ils avoient sous la main les termes qui sont les matériaux les plus propres à construire des raisonnemens solides. En suivant cette métaphore prise des édifices, ils seroient dans le

cas de gens qui, voulant bâtir une maiſon, trouveroient en fait de bois, de pierres, de briques, de tuiles, &c. tout ce qu'il y a de meilleur; tandis que les autres ſont obligés de prendre des matériaux dont l'inconſiſtance met dans les maiſons qu'on en bâtit, le principe prochain & immanquable de leur ruine. Ce n'eſt aſſurément qu'après que les genres & les eſpeces ſont diſtingués par les termes les plus exactement définis, & au moyen de ces termes, qu'on peut faire à coup ſûr les applications perpétuellement requiſes des notions générales aux objets individuels dont il s'agit de juger. Alexandre eſt-il un Héros? Comment répondrez-vous à cette queſtion, ſi l'Héroiſme n'a jamais été défini, ou s'il a été mal défini? Commencez donc par chercher cette définition; ou ſi elle n'exiſte pas, faites-la; & alors vous pouvez juger de ce Conquérant d'une maniere auſſi ſaine que l'a fait un Auteur plus reſpectable encore par ſes idées & par ſes ſentimens que par ſon extraction & par le rang auquel il eſt élevé, dans un Ouvrage tout récemment traduit de l'Italien, ſous le titre de *Réflexions critiques ſur le caractere & les actions d'Alexandre le Grand.* Si nos Ecrivains à paradoxes, qui croyent qu'avec un peu de ſtile & beaucoup d'audace, on peut tout hazarder, & prendre le ton de Dictateur vis à vis du public, daignoient s'in-

ter-

terroger eux-mêmes, & faire la revue de leurs propres principes, de leurs premieres notions, de leurs définitions, ils seroient fort humiliés, pour peu qu'il leur restât de sens commun, en voyant qu'ils ne bâtissent que des Châteaux en l'air, puisqu'ils n'ont pas l'ombre des fondemens sur lesquels pourroit reposer un édifice réel & solide. C'est bien le cas de dire ici: *Populus vult decipi;* les hommes aiment la séduction & s'y livrent avec empressement. Mais il n'y auroit point de charité, d'humanité, à ajoûter: *Ergo decipiatur.* Tant qu'il restera des hommes qui joindront les lumieres pures aux intentions droites, ils s'opposeront à la séduction, ils avertiront les pauvres mortels des pieges qu'on leur tend, & leur fourniront les moyens de les éviter; fût-ce aux risques de n'être pas mieux écoutés que Cassandre quand elle parloit aux Troyens.

M. Lorsqu'on s'est acquitté de ce devoir, à la décharge de sa conscience, on ne sauroit, ni forcer les hommes à se rendre aux instances qu'on leur fait pour leur propre bien, ni s'exposer à leur malice, à leurs fureurs, en insistant sur des doctrines qu'ils s'opiniâtrent à rejetter! Ce n'est pas là le cas du martyre. Mais, pour reprendre nos observations sur l'usage des termes dans les raisonnemens, &

mettre des bornes à cet Entretien, il n'y a rien dans les propoſitions dont les Syllogiſmes & les autres eſpeces d'argumens ſont compoſés, qui ne doive être exprimé dans les termes les plus exacts. La condition, par exemple, ſous laquelle le prédicat convient au ſujet ne ſauroit être vague, ſans qu'il devienne impoſſible, ou du moins difficile de juger, ſi elle exiſte dans un cas donné. *Un enfant bien élevé ſera propre à réuſſir dans le monde.* Cela eſt vrai; mais qu'entendez-vous par la bonne éducation? Le mot de *bien* ne m'apprend rien, ſi vous ne déterminez les caracteres de l'éducation à qui l'épithete de bonne convient. Il faudra encore après cela examiner de quelle nature ſont les ſuccès favorables que vous augurez pour cet éleve dans le monde. S'il a été bien élevé, dans le véritable ſens, cela mettra peut-être obſtacle à ſon avancement dans un monde vain, qui n'eſtime que les qualités ſuperficielles, ou dans un monde corrompu, dont on n'achete les faveurs qu'au dépens de ſon innocence. N'attendez donc d'autres ſuccès d'une bonne éducation que ceux que procurent la droiture, l'intégrité, & l'approbation des honnêtes gens. Mais, ſi vous ne négligez rien dans l'expreſſion de toutes les circonſtances dont le concours forme les déterminations du ſujet & du prédicat, vous formerez d'abord des propoſitions uni-

univerſelles d'une certitude inébranlable, & vous pourrez dire, par exemple. *Un enfant élevé ſuivant* A, B, C, D, &c. *en retirera les avantages* a, b, c, d, &c. De ces propoſitions univerſelles, vous en ferez d'hypothétiques auſſi générales, en diſant: *Si un enfant,* &c. il &c, & de là enfin vous paſſerez aux applications individuelles, *ſi votre enfant,* &c. *il* &c. ou bien *votre enfant* &c. Donc &c. Pourroit-on méconnoitre l'utilité de cette marche, ou plutôt ſon indiſpenſable néceſſité? Toutes les autres voyes ne ſont que des tâtonnemens, d'où naiſſent de perpétuelles mépriſes. Et lors même qu'on réuſſit, ce n'eſt que fortuitement, ſans ſavoir pourquoi, ni ſans être en état de maintenir ſes ſuccès. Nous voici, mon cher Diſciple, au bout de la route théorétique de la Logique: meſurez-la de l'œil, & jugez vous même ſi elle n'eſt pas bien droite, & comme l'exigent les Géometres, la plus courte entre les deux points donnés, l'ignorance & la connoiſſance, c'eſt à dire, une connoiſſance réelle & certaine, ou en un mot la vérité. Il ne s'agit plus que d'apprendre à marcher d'un pas ferme dans cette route en donnant à la Logique pratique une attention dont elle n'eſt pas moins digne que la Logique théorétique.

D.

D. La perſpective eſt également raviſſante pour moi, ſoit que je jette les yeux ſur le paſſé, ou que je conſidère l'avenir. Et ce qui achève de me combler de la joye la plus pure, c'eſt que je ne vois point d'autre route qui ſe lie avec celle de l'éternité que celle que vous me tracez. Pourquoi tant d'études, tant de recherches, ſi ce n'eſt pour connoitre la VERITE' par excellence, le DIEU qui nous a fait pour trouver notre bonheur dans ſa poſſeſſion.

Fin de la II. Partie.

CATA-

CATALOGUE
DE
MES OUVRAGES.

CATALOGUE
DE
MES OUVRAGES.

On me demande très fréquemment la liſte de mes productions, dont le nombre a été fort au delà de mon attente & de mes deſirs. Il n'eſt pas naturel de refuſer ſi peu de choſe à quiconque peut y prendre quelque intérêt, ſoit par amitié, ſoit par une ſimple curioſité. Je donnai une ſemblable liſte, il y a dix ans, à la fin de la troiſieme Edition de mes Conſeils pour former une Bibliotheque. On peut auſſi voir mon article dans l'édition de la *France Littéraire* faite à Berlin en 1757. Comme le nombre de mes Ouvrages s'eſt fort accru depuis ce tems-là, je vais en rendre le Catalogue complet juſqu'au tems préſent; & tant que Dieu me laiſſera la vie & les forces, il y a apparence qu'il faudra des Supplémens

1. *Articles des Pacta Conventa* d'AUGUSTE II. &c. traduits du Latin. Berlin, in 4. 1734.
2. *Information ſur l'état préſent des affaires en Pologne,* &c. & quelques autres pieces ſur les mêmes matieres, imprimées au même lieu, du même format & dans la même année.

✲ ✲ ✲

3. *Bibliotheque Germanique.* J'ai travaillé à ce Journal depuis l'année 1733 juſqu'à ſa fin. Mes premiers Extraits furent inſérés dans le Tome XXVII. de l'ancienne *Bibliotheque Germanique,* qui prit fin au Tome I. Le *Journal Littéraire d'Allemagne* lui ſucceda, & il n'en parut que quatre parties. Vint enſuite la *Nouvelle Bibliothèque,* dont je devins ſeul Auteur au commencement de 1750, & je mis en conſéquence mon nom à la tête du Tome 17. Elle a eu 50 parties faiſant XXV Tomes; & elle a pris fin avec l'année 1759.
4. *Le Fidele fortifié par la grace; Sermon.* à Berlin, 1736, in 4.
5. *Ducatiana ou Remarques de feu M. le Duchat, ſur divers ſujets d'Hiſtoire & de Littérature, par M. F.* à Amſterdam, 1738, 2 Tomes, in 8.
6. *Mercure & Minerve,* à Berlin, 1738 in 8.
7. *Amuſemens Littéraires, Moraux, & Politiques,* à Berlin 1738, in 8.
8. *Sermons ſur le myſtere de la naiſſance de J. C. par M.* Reinbeck &c. à Berlin, 1738 in 8. C'eſt une Traduction de l'Allemand dont je n'ai fait que fournir ma quote-part.
9. *Sermons ſur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par* Samuel Formey, à Berlin, 1739 in 8. Je dirigeai vers le même tems l'impreſſion des *Sermons de M. Forneret.*

10 *Cor.*

✲ ✲ ✲

10. *Correſpondence entre deux Amis, l'un Pruſſien, & l'autre Eſpagnol, ſur la ſucceſſion de Juliers & de Bergues,* à Berlin (ſous le nom de la Haye,) 1738 in 4. réimprimé à la ſuite de l'*Hiſtoire de la Succeſſion aux Duchés de Juliers & de Bergues,* Amſterdam 1739, in 12.

11. *Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire & au droit public de Pologne,* traduit du Latin de *Lenguich,* à la Haye, 1741 in 8.

12. *La Vie de M. Jean Philippe Baratier,* à Utrecht, 1741 in 8. réimprimée à Halle en 1755.

13. La *Belle Wolfienne,* VI Tomes, à la Haye. 1741-1753.

14. *Journal de Berlin, ou Nouvelles Politiques & Littéraires,* à Berlin, 1740. in 4.

15. *Oeuvres de* François Villon, *avec les Remarques de diverſes perſonnes,* à la Haye, 1742 in 8. Je n'ai d'autre part à ce Volume que d'avoir fourni les Remarques manuſcrites de M. *le Duchat,* & de l'avoir dédié à feu M. *Jordan.*

16. *Remarques Hiſtoriques ſur les Médailles & monnoyes, par* M. Kœhler. *Traduit de l'Allemand,* à Berlin, 1740 avec fig. C'eſt le Tome I. la ſuite n'a pas paru.

17. *Articles d'un Dictionnaire philoſophique,* que j'ai cédés aux Auteurs de l'*Encyclopédie,* & qui ont été inſérés dans ce grand Ouvrage.

18. *Anti-*

✲ ✲ ✲

18. *Anti-Saint Pierre, ou Réfutation de l'Enigme Politique de l'Abbé* de Saint-Pierre, à Berlin, 1742 in 8.

19. *Sermon ſur la Paix de* 1742 à Berlin, in 8.

20. *Réflexions philoſophiques ſur l'immortalité de l'ame raiſonnable. Traduit de l'Allemand de* M. Reinceck, à Amſterdam, 1744. in 8.

21. *La Balance de l'Europe conſiderée comme la régle de la Paix & de la Guerre. Traduit du Latin de* M. Kahle, à Gottingue, 1744. in 8.

22. *Bibliotheque Critique.* C'eſt un Ouvrage périodique qui paroiſſoit à Berlin en 1745 & auquel j'ai travaillé avec M. le Marquis d'Argens.

23. *Panégyrique du Roi,* à Berlin, 1745 in 4. Il a été traduit en Allemand.

24. *Sermon ſur les Gratuités de l'Eternel,* à Berlin, 1746 in 8. Il eſt rélatif à la Paix de Dreſde.

25. *Remarques de la Cour de Pruſſe concernant le droit à la ſucceſſion d'Oſt-Friſe. Traduit de l'Allemand,* à Berlin, 1746 in 4. Je dirigeai vers le même tems l'Edition du *Recueil de quelques Lettres, & autres Pieces intéreſſantes pour ſervir à l'Hiſtoire de la Paix de Dreſde,* in 4.

26. *Projet d'un Etabliſſement en faveur des Pauvres,* à Berlin, 1746 in 4.

27.

✡ ✡ ✡

27. *Mémoire pour l'Etabliſſement d'une Ecole de Charité*, à Berlin, 1747 in 4.
28. *Sermon pour la Dédicace de l'Ecole de Charité*, à Berlin, 1747 in 4.
29. *Rélations de l'Ecole de Charité*, qui paroiſſent annuellement in 4. 1748-1758.
30. *Medulla Wolfiana, ſeu Elementa Philoſophiae in uſum Auditorum*, à Berlin, 1746 in 8.
31. *Conſeils pour former une Bibliotheque;* à Berlin, in 8. 1746. 1751 & 1755. Il y en a une Edition de Paris de 1756, & une de Hollande à laquelle on a joint l'*Introduction aux Sciences* de M. de la Martiniere. On peut y joindre *La France Littéraire*, dont j'ai donné une Edition à Berlin, en 1757.
32. *Eſſai ſur la néceſſité de la Révelation.* Piece fugitive imprimée à Berlin en 1746, & que j'ai inſerée dans mes *Mêlanges philoſophiques.*
33. *Logique de vraiſemblances.* Autre piece ſemblable, réimprimée à Leyde, en grand in 8 traduite en Anglois & en Allemand, & qui ſe trouve dans les *Mélanges* ſurdits.
34. *L'idée, les régles & le modele de la perfection, en trois Sermons*, à Berlin, 1746 in 8. J'en ai tiré un *Eſſai ſur la perfection*, imprimé à Paris en 1751 & inſéré dans les *Mêlanges.*

✲ ✲ ✲

35. *Recherches ſur les Elemens de la matiere,* à Berlin, 1747 in 12. miſes depuis dans les *Mêlanges.* On les a traduites en Allemand, & imprimées à Leipzig in 4.

36. *Traité des Dieux & du Monde par Salluſte le Philoſophe.* Traduit du Grec, avec un Commentaire, à Berlin, in 8. 1747 le Texte Grec à côté. La Traduction a été réimprimée à la fin du *Philoſophe Payen.*

37. *Expoſition abregée du Plan du Roi pour la Réformation de la Juſtice.* Berlin, 1748. in 8. miſe depuis dans les *Mêlanges,* & placée auſſi à la tête de l'Edition du *Corps de Droit Fréderic,* faite à Paris. Il y en a une Traduction Allemande.

38. *Epiſtola ad Emin. Card. Quirinum.* à Berlin in 4. 2749. Elle a été traduite en Allemand par M. le Recteur *Wippel.*

39. *Vindiciæ Reformatorum, & imprimis Lutheri, contra objectiones Cardinalis Quirini,* &c. Francof. ad Viadr. 1750 grand in 8.

40. *Penſées raiſonnables oppoſées aux* Penſées philoſophiques, à Leyde (ſous le nom de Berlin) 1749 in 8.

41. *Lettre de M. Gervaiſe Holmes à l'Auteur de la* Lettre ſur les aveugles, à Berlin (ſous le nom de Cambridge,) 1750 in 8.

42. *L'abeille du Parnaſſe,* à Berlin, X Volumes, 1750-1754.

✲ ✲ ✲

43. *Bibliotheque Impartiale,* à Leyde, XVIII Volumes 1750-1758. J'y travaillois d'abord ſeul; mais on y a mis dans la ſuite des Extraits fournis par d'autres.

44. *Syſteme du vrai Bonheur,* à Berlin, in 8. 1750, à Paris & à Geneve, en 1751 mis dans mes *Mêlanges.*

45. *Dictionnaire Etymologique de Ménage,* à Paris, 1750. 2 Volumes *in Folio.* J'ai fourni les notes de M. le Duchat pour cette Edition, & je l'ai dédiée au Roi.

46. *Le Philoſophe Crêtien,* à Leyde, IV Volumes in 12. 1750-1757 réimprimé à Lauſanne & à Lyon, traduit en Allemand & en Hollandois.

47. *Abrégé de l'Examen du Pyrrhoniſme de* M. de Crouſaz. Traduit en Allemand d'après le manuſcrit par M. de *Haller,* & imprimé à Gottingen, in 8. en 1751 ſous le titre de *Prüfung der Secte, die an allem zweifelt.*

48. *La Théorie de la Fortune, par* M. Kaeſtner. *Traduit de l'Allemand,* à Berlin, 1751 in 8.

49. *Conſeils d'un pere à ſa fille, par M. le Marquis* d'Halifax. *Traduit en François,* avec le Texte Anglois à côté, à Berlin, grand in 8. 1753. Je n'ai fait que retoucher une Traduction qui exiſtoit déjà.

✡ ✡ ✡

50. *Lettres ſur la Prédication*, à Berlin, 1753 in 8. Elles ont été traduites en Allemand.

51 *Mélanges philoſophiques*, 2 Vol. à Leyde, 1754 in 12.

52. *Catalogue raiſonné de la Librairie* d'Etienne de Bourdeaux, à Berlin, IV Volumes, 1754-1755.

53. *La Comteſſe ſuedoiſe*, à Berlin, 1754 in 8. C'eſt une Traduition de l'Allemand, de M. Gellert.

54. *Sermons prononcés dans quelques circonſtances extraordinaires*, à Berlin, 1754, in 8.

55. *Abrégé de l'Hiſtoire univerſelle par* M. la Croze, *revu & continué*, à Gotha 1754 réimprimé à Amſterdam.

56. *Examen de l'uſure*, à la ſuite de la *Diſſertation ſur les raiſons d'établir & d'abréger les Loix.* Paris, (ſous le nom d'Utrecht) 1751.

57. *Examen philoſophique de la liaiſon réelle qu'il y a entre les ſciences & les mœurs*, à Paris, 1755 in 8. & à Amſterdam in 12.

58. *Le Réveil d'Epiménide avec d'autres pieces*, à Berlin, 1755 in 8. J'ai ſimplement fait la fonction de l'Editeur.

59. *Journal Epiſtolaire*, à Berlin, 1755. T. I. Il n'en a pas para davantage.

60. *Eſſai ſur le Beau par le Pere* André, *avec un*

✡ ✡ ✡

un Discours préliminaire, & des Réflexions sur le goût, à Amsterdam, 1756 in 8.

61. *Le Triomphe de l'Evidence,* à Berlin, 1756 in 8. 2 Volumes. C'est l'original de la Traduction indiquée N. 47.

62. *Catéchisme raisonné, traduit de l'Anglois par Milord***), avec un Discours préliminaire,* à Halle, 1756 in 8.

63. Traduction d'un *Mémoire concernant le conduite de la Maison d'Autriche à l'égard des Protestans.* Elle a été imprimée in 4.

64. *Le Philosophe payen, ou Pensées de Pline,* 3 Volumes, à Leyde, 1756 in 12.

65. *Principes du droit de la Nature & des Gens, tirés du grand Ouvrage Latin de* M. Wolf, à Amsterdam 1758 3 Vol. 12. & un in 4.

66. *Eloges de M. de Schwerin, de Keith, & de Viereck à Berlin,* 1758 in 8.

67. *Eloge de M. de Maupertuis,* à Berlin, 1760 in 8. réimprimé à Paris en 1761.

68. *Eloge de M. Eller,* à Berlin, 1762 in 8.

69. *Eloges de M. le Comte de Podewils, M. Jacobi, Beemann & Humbert,* à Berlin, 1763 in 8.

70. *Eloges des Académiciens de Berlin,* &c. à Lyon 2 Vol. in 8. 1758.

71. *Lettres sur l'Etat présent des Sciences & des Mœurs,* à Berlin, 1759 2 Vol. in 8.

✲ ✲ ✲

72. *Eſſais philoſophiques ſur l'Entendement humain, par M.* Hume. Traduit de l'Anglois. Tome I. & II. à Amſterdam, 1758. La Traduction eſt de M. *Mérian.* J'ai mis la *Préface de l'Editeur.*

73. *Conſolations pour les perſonnes valétudinaires,* à Berlin, 1758 in 8. Elles ont été traduites en Italien & en Allemand.

74. *Les Avantages de la vieilleſſe,* a Berlin, 1759 in 8. J'ai mis à la fin le *Monument à la mémoire de la fille la plus chérie & la plus digne de l'être,* imprimé d'abord à part in 4. à la fin de 1758.

75. *De la mort.* à Berlin, 1759 in 8.

76. *Sermon ſur l'Echelle de Jacob, pour le jour de l'an* 1758.

77. — *ſur la victoire de Prague*

78. — *pour l'ordination de* M. Bitaubé.

79. — *ſur la mort de S. A. R. M. le Prince de Pruſſe.*

80. — *pour l'Inſtallation de* M. George.

81. — *ſur le Paix avec la Ruſſie.*

82. — *pour le jour de l'an* 1763. Ces Sermons ont paru ſéparément dans les circonſtances auxquelles ils ſe rapportent.

83. Diſcours ſur Eſaïe LVII. 1. &c. à Berlin, 1760 in 8.

84. Refléxions ſur l'éducation, & en particulier ſur celle des jeunes Demoiſelles, à Berlin, 1761 in 4. réimprimé à Amſterdam in 8.

85.

✡ ✡ ✡

85. *Principes élémentaires des Belles-Lettres,* à Berlin, 1760 in 8. réimprimés à Amſterdam, avec des *Réfléxions ſur les ſpectacles.*
86. *Diſcours ſur le véritable principe de la grandeur d'ame,* à Berlin, 1758 in 4.
87. *Hiſtoire abrégée de la Philoſophie,* à Amſterdam, 1760 in 8.
88. *Abrégé de l'Hiſtoire eccléſiaſtique,* à Amſterdam, 2 Vol. in 8. 1762-1763.
89. *Les vrais Intérets de l'Allemagne. Traduction du fameux Ouvrage* d'Hippolites a Lapide, à Berlin (ſous la nom de la Haye) 3 Vol. in 8. 1762.
90. *Annales Typographiques,* à Berlin, 3 Vol. in 8. 1763. L'Ouvrage a été interrompu par les circonſtances publiques.
91. *Sermons ſur la Prophétie de Jonas,* à Berlin, 1762 in 8.
92. *Principes de Morale,* 2 Vol. à Leyde,
93. — les Tomes III. & IV. ou la Morale pratique, ſortent de deſſous la preſſe.
94. *Reflexions ſur la Liberté.* Traduite de l'Allemand de M. *Reinhard,* à Berlin, 1762 in 8.
95. — *ſur les Loix de la Nature.* Traduites du même, à Berlin, 1763 in 8.
96. *Diverſités Hiſtoriques, traduites du Grec* d'Elien, à Berlin, 1764 in 8.
97. *Diſcours Moraux,* pour ſervir de ſuite au *Philoſophe Chrêtien,* à Berlin, 2 Vol. 1763 & 1764 in 12.

✲ ✲ ✲

98. *Diſcours philoſophiques de* Maxime de Tyr, *traduits du Grec,* à Leyde, 1765 in 8.

99. *Abrégé des Sciences à l'uſage des Adoleſcens,* Tome I. à Berlin 1764 in 8. traduit en Allemand. Le Tome II. va ſuivre.

100. *Emile Chrêtien,* 2 Vol; gr. in 8. à Amſterdam, 1764.

101. *Anti-Emile,* à Berlin, 1763 in 8. Il y a une ſeconde Edition de 1764.

102. *Défenſe de la Religion & de la Légiſlation, pour ſervir de ſuite à l'* Anti-Emile, 1764.

103. *Hiſtoire de l'Académie Royale de Berlin avec les Mémoires.* XIV Vol. in 4. à Berlin, 1744-1765.

104. *Hiſtoire de l'Académie Royale, depuis ſon origine avec pieces juſtificatives,* à Berlin, in 4. 1750 & 1752.

105. *Diſcours prononcés dans des Aſſemblées publiques ou ſolemnelles de l'Académie, avec l'Eloge de* M. de Prémontval, à Berlin, 1765 in 4.

106. J'ai fourni pendant quelques années des Extraits au *Journal Encyclopédique.* J'envoye actuellement des matériaux pour la *Gazette Littéraire* de France.

107. J'ai achevé & remis à M. *de Bourdeaux* le manuſcrit d'un Ouvrage intitulé *Dévotions raiſonnables & Chrêtiennes,* qui fera deux Volumes in 8.

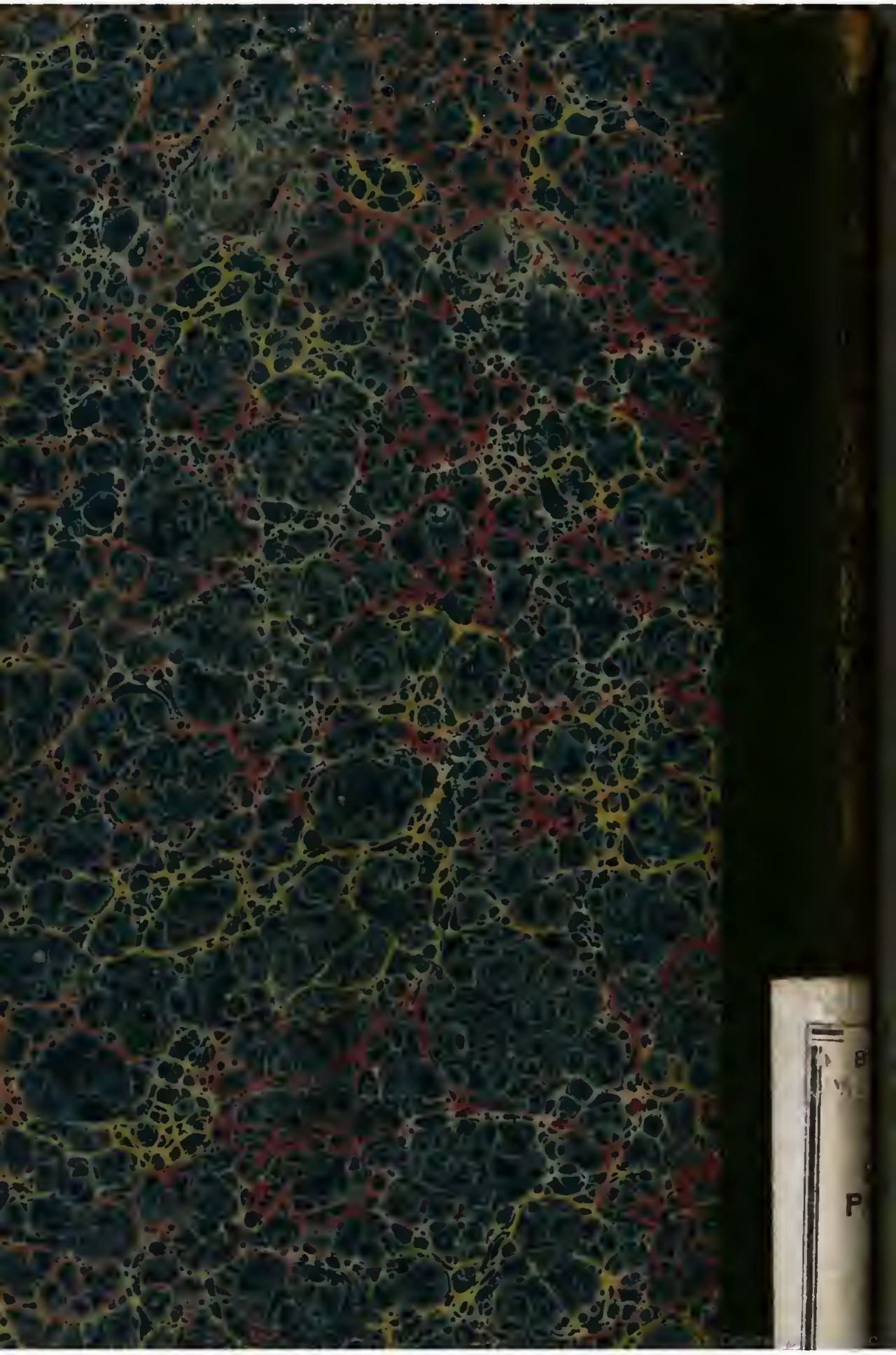
✡ ✡ ✡

108. Je travaille à un *Dictionnaire inſtructif*, d'après les idées & les ordres d'un grand Prince.

109. J'ai rédigé un *Catalogue des Ecrivains du Siecle paſſé & de celui-ci*, qui ſeroit en état de voir le jour.

110. J'ai fait une Traduction du *Prædium Ruſticum* de *Vaniere*, qui n'a pas vu le jour, parce qu'elle a été prévenue par une autre.

111. La Société des Sciences qui fleurit à Harlem, vient d'adjuger le Prix à un *Traité ſur l'Education morale*, que je lui avois envoyé, & qu'elle fera imprimer ſuivant l'uſage.

FIN.

627263
SBN